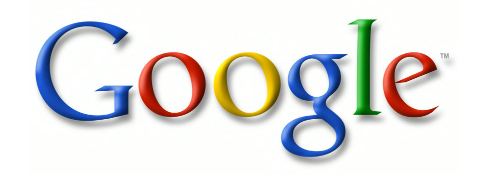




HISTOIRE

DE

LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB,

PAR WASHINGTON IRVING,

Auteur de l'*Histoire des Compagnons de Colomb*,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR C. A. DEFAUCONPRET FILS.

> Venient annis
> Secula seris, quibus oceanus
> Vincula rerum laxet, et ingens
> Pateat tellus, Typhisque novos
> Detegat orbes, nec sit terris
> Ultima Thule.
>
> SENECA, *Medea.*

Deuxième Édition, revue et corrigée.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXVI.




LENOX LIBRARY
NEW YORK

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

APPENDICES.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Colomb pour Saint-Domingue. — Son retour en Espagne (1504).

Le 28 juin, Colomb quitta avec joie le bâtiment naufragé dans lequel il avait été si long-temps enfermé, et tous les Espagnols, amis et ennemis, s'embarquèrent à bord des vaisseaux qui faisaient voile pour Saint-Domingue. Oviedo dit que les Indiens pleurèrent en les voyant partir, car ils les regardaient comme des êtres descendus du ciel.

Il est vrai qu'ils n'avaient reçu de l'amiral que de bons traitemens et des bienfaits continuels, et l'idée de son influence immédiate auprès de la divinité, manifestée par sa prédiction de l'éclipse de lune, peut les avoir portés à considérer sa présence comme propice pour leur île, mais il n'est pas facile de croire qu'une bande indisciplinée, comme celle de Porras, eût parcouru leurs villages des mois entiers, sans leur avoir donné lieu de se réjouir de leur départ.

Les vents contraires et les courans qui s'étaient constamment opposés à Colomb pendant cette fatale expédition, continuèrent encore à le poursuivre. Après une lutte fatigante de plusieurs semaines, il aborda le 3 août à la petite presqu'île de Beata, sur la côte d'Hispaniola. Les courans sont si violens entre cette île et Saint-Domingue, que les navires y sont souvent retenus des mois entiers, attendant qu'il y ait assez de vent pour pouvoir triompher de leur résistance. De là Colomb dépêcha une lettre par terre à Ovando, pour l'informer de son arrivée, et dissiper les soupçons qu'il paraissait avoir conçus sur ses intentions; car il avait appris de Salcedo que le gouverneur craignait que son arrivée dans l'île ne donnât lieu à des factions et à des troubles. Il exprime dans cette lettre, avec sa chaleur et sa simplicité ordinaires, la joie qu'il avait éprouvée de sa délivrance. Elle était si grande, dit-il, que depuis l'arrivée de Diego de Salcedo avec des secours, il avait à peine pu dormir.

Un vent favorable s'étant élevé, les vaisseaux mirent de nouveau à la voile, et le 18 août ils jetèrent l'ancre dans le port de Saint-Domingue. Quelque inimitié secrète qu'il pût y régner contre Colomb, elle fut étouffée par le sentiment général de compassion inspiré par ses récens désastres. L'infortune fait oublier une foule de fautes, tandis que le mérite même d'un homme heureux excite la calomnie. Dans cette même île de Saint-Domingue, où Colomb, dans les jours de sa puissance, avait été entouré d'ennemis; d'où il avait été ignominieusement renvoyé chargé de chaînes, au milieu des cris et des injures de la populace; d'où il avait été exclu dans un temps de péril, quand il commandait une escadre; maintenant qu'il arrivait victime d'un affreux naufrage, accablé sous le poids de l'infortune, chacun oublia son animosité passée, chacun fut transporté d'un enthousiasme subit en sa faveur. Ce qui avait été refusé à son mérite, fut accordé à ses infortunes, et l'envie elle-même, apaisée par ses revers actuels, sembla lui pardonner tous ses triomphes d'autrefois.

Le gouverneur et les principaux habitans allèrent à sa rencontre, et l'accueillirent avec une distinction signalée. Il fut reçu comme un hôte dans la maison d'Ovando, qui le traita avec la plus grande politesse, et qui le combla d'attentions. Le gouverneur était un homme aussi fin que circonspect, et courtisan consommé; mais il existait des causes

trop profondes de jalousie entre lui et Colomb, pour que leurs relations fussent cordiales. L'amiral et son fils Fernando soutinrent toujours que la civilité forcée et hypocrite d'Ovando n'avait pour but que d'effacer le souvenir de son ancienne froideur et de cacher son inimitié secrète. Tandis qu'il protestait de son amitié et de sa compassion pour l'amiral, il mit en liberté le traître Porras, qui était encore prisonnier, et qui devait être conduit en Espagne pour qu'on lui fît son procès. Il parla aussi de punir ceux des gens de l'amiral qui avaient pris les armes pour le défendre, qui avaient tué plusieurs mutins, et qui en avaient fait d'autres prisonniers. Colomb se plaignit hautement de ces procédés; mais le mal provenait de ce que leurs pouvoirs étaient si mal définis qu'ils se heurtaient, de sorte que chacun d'eux craignait de laisser prendre le moindre avantage à son rival. Ovando s'arrogeait le droit de connaître de tous les événemens qui se passaient à la Jamaïque, comme arrivant dans les limites de son gouvernement, qui comprenait toutes les îles et la terre ferme. D'une autre part, Colomb prétendait avoir reçu de ses souverains le pouvoir absolu et la juridiction civile et criminelle sur tous ceux qui faisaient partie de son expédition, depuis l'instant de leur départ, jusqu'à celui de leur retour en Espagne. Pour le prouver, il produisit sa lettre d'instructions. Le gouverneur l'écouta avec beaucoup de politesse et d'un air souriant, mais il lui fit obser-

ver que la lettre d'instructions ne lui donnait aucune autorité dans l'étendue de son gouvernement[1]. Cependant il abandonna l'idée de faire une enquête sur la conduite des gens de Colomb, et il envoya Porras en Espagne pour y être interrogé par le conseil chargé des affaires des Indes.

Le séjour de Colomb à Saint-Domingue ne pouvait éveiller en lui que des sentimens pénibles. Il voyait la désolation répandue dans cette île par suite du traitement barbare infligé aux habitans, et des horribles massacres commis par Ovando et ses agens. Il avait existé un temps où Colomb s'était flatté de pouvoir civiliser les naturels, d'en faire des sujets industrieux et tributaires de la couronne, et de tirer de leurs travaux bien réglés un revenu considérable et permanent. Comme l'événement avait été différent! Les cinq grandes tribus qui peuplaient les montagnes et les vallées, à l'époque de la découverte, et qui, par leurs villes, leurs villages, leurs champs cultivés, avaient fait des végas autant de jardins richement diversifiés, avaient presque entièrement disparu, et leurs princes avaient péri pour la plupart par une mort violente ou ignominieuse. Colomb ne voyait pas les affaires de cette île du même œil qu'Ovando. Il prenait un intérêt paternel à sa prospérité, et sa fortune était intéressée à ce qu'elle fût judicieusement gouver-

(1) Lettre de Colomb à son fils, datée de Séville, le 21 novembre 1504. Navarette, t. 1.

née. Il se plaignit dans des lettres adressées à ses souverains que tous les affaires publiques y fussent mal conduites, que l'or qui était rassemblé fût jeté dans de grands magasins légèrement bâtis et couverts en chaume, sans que personne fût commis à sa garde, ce qui invitait aux déprédations; il ajouta qu'Ovando n'était pas aimé; que le peuple était dissolu, et que les revenus de la couronne et la tranquillité de l'île étaient compromis à chaque instant par la mutinerie et la sédition[1]. Mais tout en voyant ces abus, il n'avait pas le pouvoir d'y remédier, et toutes les observations, toutes les remontrances qu'il pouvait faire, le gouverneur ne manquait pas de les prendre en mauvaise part.

Il trouva ses affaires personnelles dans un grand désordre. Ses rentes et ses redevances n'avaient pas été perçues, ou du moins il ne put en obtenir ni un compte bien clair, ni la pleine liquidation. Ce qu'il put en recueillir fut employé à équiper les vaisseaux qui devaient le reconduire en Espagne avec ses équipages. Il accuse Ovando, dans ses lettres suivantes, d'avoir sacrifié, ou tout au moins négligé ses intérêts pendant sa longue absence, et d'avoir suscité des entraves à ceux qui avaient été chargés de veiller à ses affaires. Deux lettres, écrites par la reine Isabelle à Ovando, le

(1) Lettre de Colomb à son fils Diego, datée de Séville, le 3 décembre 1504. Navarette, t. 1, p. 341.

27 novembre 1503, semblent prouver qu'il avait quelques motifs pour se plaindre ainsi[1]. Elle l'y informe de la plainte faite par Alonzo Sanchez de Carvajal, qu'on lui suscitait des obstacles dans la reçette des rentes dues à Colomb, et elle ordonne expressément à Ovando d'observer les traités faits avec Colomb, de respecter ses agens, et de faciliter leurs opérations au lieu de les entraver. Ces lettres, tout en annonçant une conduite peu généreuse de la part du gouverneur envers son illustre prédécesseur, prouvent également l'intérêt personnel que prenait Isabelle aux affaires de Colomb pendant son absence. Dans le fait, elle avait manifesté son mécontentement de ce qu'il avait été exclu du port de Saint-Domingue, quand il s'y était présenté pour obtenir des secours pour son escadre, et pour y trouver un refuge contre une tempête, et elle avait blâmé Ovando de n'avoir pas suivi son avis et retenu la flotte de Bobadilla, qui eût ainsi échappé à son affreux destin[2]; et c'est le cas de faire remarquer que la conduite sanguinaire d'Ovando à l'égard des naturels, particulièrement le massacre de Xaragua et l'exécution de l'infortunée Anacoana, excitèrent également l'horreur et l'indignation d'Isabelle. Elle languissait sur son lit de mort quand elle apprit cette nouvelle, et ses lèvres mourantes demandèrent et obtinrent du roi Ferdinand la promesse

(1) Navarrete, t. II, decad. CLI, CLII.

(2) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. V, cap. 12.

qu'Ovando serait immédiatement rappelé de son gouvernement. Cette promesse parut n'être remplie qu'à regret, et l'exécution en fut tardive. Elle n'eut lieu qu'environ quatre ans après, et quand d'autres circonstances y décidèrent le roi ; car Ovando avait réussi à gagner ses bonnes grâces en forçant le revenu qu'il tirait de l'île.

Les mésintelligences continuelles qui régnaient entre le gouverneur et l'amiral, quoique le premier affectât toujours une grande complaisance, portèrent Colomb à accélérer son départ de l'île. Le vaisseau sur lequel il était revenu de la Jamaïque fut radoubé, équipé, et mis sous les ordres de l'Adelantado. On frêta un autre navire sur lequel Colomb s'embarqua avec son fils et ses domestiques. La plus grande partie de ceux qui avaient formé les équipages de ses bâtimens restèrent à Saint-Domingue : comme ils étaient dans une grande pauvreté, il fournit à leurs besoins de sa propre bourse, et avança les fonds nécessaires pour le passage de ceux qui préférèrent retourner dans leur patrie. La plupart des malheureux que sa générosité soulagea ainsi, avaient été les plus violens des rebelles.

Il mit à la voile le 12 septembre; mais à peine avait-il quitté le port, qu'un coup de vent soudain emporta le mât de son navire. Il passa sur-le-champ avec sa famille à bord du vaisseau commandé par l'Adelantado, et renvoyant à Saint-Domingue le bâtiment avarié, il continua son voyage. Toute la tra-

versée ne fut qu'une suite de tempêtes, dont l'une fendit le grand mât en quatre endroits. L'amiral était alors retenu au lit par la goutte ; cependant, grâce à ses avis et à l'activité de l'Adelantado, cette avarie fut habilement réparée : le mât fut raccourci, les parties faibles furent fortifiées par des pièces de bois prises des châteaux ou cabines que les vaisseaux à cette époque portaient sur la poupe et sur la proue, et le tout fut solidement assuré par des cordes. Une autre tempête qui ne tarda pas à éclater fit éprouver encore plus d'avaries, car leur mât de misaine fut fendu. Dans cet état de délabrement, ils avaient encore sept cents lieues à faire sur un océan orageux. La fortune continua à persécuter Colomb jusqu'à la fin de cette expédition, qui fut la dernière et la plus désastreuse de toutes. Pendant plusieurs semaines, il fut le jouet des tempêtes, sa maladie lui faisant souffrir en même temps les tortures les plus affreuses. Enfin le 7 novembre il jeta l'ancre dans le port de San-Lucar. De là il se fit conduire à Séville, dans l'espoir d'y jouir du repos de corps et d'esprit, dont il avait un si grand besoin, et d'y rétablir sa santé après une si longue suite de fatigues, d'inquiétudes et de contrariétés[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 108. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 36.

CHAPITRE II.

Maladie de Colomb à Séville.—Il s'adresse à la couronne pour la restitution de ses honneurs. — Mort d'Isabelle (1504).

Affaibli par l'âge et les infirmités, épuisé par les travaux et les fatigues de sa récente expédition, Colomb avait regardé Séville comme un port paisible où il pourrait se reposer un peu de toutes ses traverses. Cependant les soucis et les chagrins devaient le suivre sur terre comme sur mer. En changeant de scène, il n'avait fait que changer la nature de sa détresse. Des jours et des nuits de douleur lui étaient destinés pour le reste de sa vie, et les bords de son tombeau devaient être semés d'épines.

En arrivant à Séville, il trouva toutes ses affaires en désordre. Depuis qu'il avait été renvoyé, chargé de fers, de Saint-Domingue en Espagne, époque à laquelle Bobadilla avait pris possession de sa maison et de son mobilier, ses rentes et ses redevances n'avaient jamais été exactement perçues, et ce

qu'on en avait recueilli était resté entre les mains du gouverneur Ovando. « J'ai été cruellement traité par le gouverneur, dit-il dans une lettre à son fils Diego[1]. Chacun me dit que j'ai là onze à douze mille castillans, et je n'en ai pas reçu le quart..... Je sais fort bien que, depuis mon départ, il doit avoir reçu plus de cinq mille castillans. » Il demanda que le roi écrivît une lettre pour ordonner que ces sommes arriérées lui fussent payées sans délai, attendu que ses agens n'osaient même en parler à Ovando, à moins qu'ils n'y fussent autorisés par une lettre du souverain.

Colomb n'avait pas l'esprit mercenaire, mais son rang et sa situation exigeaient des dépenses considérables. Le monde le croyait en possession d'une source de richesses inépuisables, mais cette source n'avait encore coulé qu'en filets presque imperceptibles. Son dernier voyage avait épuisé ses finances, et l'avait plongé dans l'embarras. Tout ce qu'il avait pu recueillir de ce qui lui était dû à Hispaniola, montant à douze cents castillans, avait été dépensé pour ramener en Espagne une partie des gens de ses équipages qui se trouvaient dans la détresse, et la couronne lui restait redevable de la plus grande partie de cette somme. Pendant qu'il s'épuisait en efforts pour se faire payer, il était dans un état de pénurie et de détresse qu'on aurait peine à se figurer. Il ne cessait, dans ses lettres à son fils

(1) Datée de Séville, le 13 décembre 1504. Navarrete, tom. 1, p. 343.

Diego, de lui recommander la plus stricte économie. « Je ne reçois rien des revenus qui me sont dûs, lui disait-il dans une lettre; je vis d'emprunts. » Et il ajoutait dans une autre : « J'ai retiré bien peu de profits de vingt ans de service, au milieu de tant de fatigues et de dangers, puisque je ne possède pas en Espagne un toit pour abriter ma tête. Si je veux manger ou dormir, il faut que j'aille dans une auberge, et la plupart du temps je n'ai pas de quoi payer la carte. »

Cependant au milieu de cette détresse personnelle, il sollicitait le paiement de la solde due à ses marins encore plus vivement que celui de ce qui lui était dû à lui-même. Il écrivit en termes énergiques et à plusieurs reprises aux souverains pour les supplier de faire acquitter leur arriéré, et il pressa son fils Diego, qui était à la cour, de faire aussi des démarches en leur faveur. « Ils sont pauvres, disait-il, et il y a maintenant près de trois ans qu'ils ont quitté leurs demeures. Ils ont souffert des fatigues et des périls infinis, et ils apportent des nouvelles inappréciables, pour lesquelles leurs majestés doivent rendre à Dieu d'éternelles actions de grâce. » Malgré sa généreuse sollicitude pour ces hommes, il savait que plusieurs d'entre eux avaient été ses ennemis, et que même alors quelques-uns étaient plus disposés à lui faire du mal que du bien, tant était grande la magnanimité de son esprit, tant c'était chez lui un penchant naturel que de pardonner !

Le même zèle pour les intérêts de ses souverains, qui avait toujours été un puissant mobile de toutes ses actions, se mêlait aussi à ses autres causes de sollicitude. Il parla dans sa lettre au roi de la mauvaise administration des revenus royaux, à Hispaniola, sous le gouvernement d'Ovando. D'immenses quantités d'or étaient entassées dans des maisons légèrement bâties, et y étaient exposées aux déprédations. Il fallait un homme d'un caractère vigoureux, et ayant un intérêt personnel dans la propriété de cette île, pour remettre les affaires en bon ordre, et pour en tirer le revenu considérable qu'elle était susceptible de produire; et Colomb donnait clairement à entendre qu'il était cet homme.

Dans le fait, pour ce qui le concernait lui-même, c'était moins une indemnité pécuniaire qu'il sollicitait, que sa réintégration dans ses places et ses dignités. Il avait reçu la promesse royale qu'elles lui seraient rendues ; il les regardait comme les trophées de ses actions illustres, et il sentait qu'aussi long-temps qu'il en serait privé, une censure tacite s'attacherait à son nom. Si sa fierté eût souffert patiemment cette injustice, il aurait démenti son noble caractère, car celui qui peut être indifférent à la guirlande du triomphe est dépourvu de la noble ambition qui excite à de glorieuses actions.

Les réponses peu satisfaisantes qu'il reçut à ses lettres bannirent le repos de l'esprit de Colomb. Il savait qu'il avait à la cour des ennemis actifs, prêts

à tout présenter sous un jour qui lui fût défavorable, et il sentait l'importance de s'y rendre en personne pour déjouer leurs manœuvres; mais ses infirmités le retenaient à Séville. Il voulut essayer de se mettre en route, mais la rigueur de l'hiver et la violence de sa maladie l'obligèrent à y renoncer. Tout ce qu'il put faire fut d'écrire de nouveau aux souverains, et de prier ses amis, qui étaient en petit nombre, mais qui lui étaient dévoués, d'intervenir en sa faveur. Il craignait qu'on ne représentât sous un faux jour les événemens malheureux de son dernier voyage. Le grand objet de l'expédition, la découverte d'un détroit dans l'isthme de Darien, avait été manqué. L'objet secondaire, celui d'obtenir de l'or, n'avait guère mieux réussi. A la vérité, il avait découvert les mines d'or de la Veragua, mais il n'avait pas rapporté de trésors en Espagne, parce que, comme il le dit dans une de ses lettres, « je n'ai voulu ni piller, ni dévaster le pays, puisque la raison exige qu'on y établisse d'abord une administration, après quoi l'on peut se procurer de l'or sans recourir à la violence. »

Il craignait surtout que la perversité de ses ennemis et l'effronterie des coupables ne dénaturassent les scènes violentes qui s'étaient passées à la Jamaïque au point d'en faire des chefs d'accusation contre lui, comme cela était arrivé lors de la rébellion de Roldan. Porras, le meneur de la dernière faction, avait été envoyé en Espagne par Ovando pour comparaître devant le conseil des

Indes, mais sans aucune pièce de procédure qui énonçât les accusations portées contre lui. Tandis qu'il était à la Jamaïque, Colomb avait fait faire une enquête à ce sujet; mais le notaire de l'escadre, qui l'avait dressée, et toutes les pièces qu'il avait rédigées étaient à bord du navire sur lequel l'amiral était parti d'Hispaniola, et qui, ayant perdu ses mâts, y avait été renvoyé. Le conseil des Indes ne prit donc aucune connaissance de l'affaire, et Porras resta en liberté, armé du pouvoir et de la volonté de faire le mal. Etant parent de Moralès, trésorier du roi, il eut accès près des gens en place, et trouva l'occasion de leur inspirer des préventions favorables à sa cause. Colomb écrivit à Moralès, en lui adressant une copie de la pétition que les rebelles lui avaient envoyée à la Jamaïque, et dans laquelle ils reconnaissaient leur faute et en imploraient le pardon, et il supplia le trésorier de ne pas se laisser prévenir par ce que pourrait lui dire son parent, et de ne pas se prononcer contre lui sans l'avoir entendu.

Le fidèle et infatigable Diego Mendez était alors à la cour ainsi qu'Alonzo Sanchez de Carvajal, et un ami actif de Colomb, nommé Geronimo. Il chargea son fils Diego de les exciter tous à soutenir ses intérêts, attendu qu'ils étaient en état de rendre de sa conduite le témoignage le plus important. « J'espère, dit-il, que la véracité et les soins de Mendez contrebalanceront les mensonges de Porras. » Rien de plus touchant et de plus simple en

même temps que la protestation de dévouement qu'il renouvela dans une de ses lettres. « J'ai servi leurs majestés, dit-il, avec autant de zèle et de diligence que s'il se fût agi de gagner le paradis ; et si j'ai failli en quelque chose, c'est parce que mes connaissances et mes moyens n'allaient pas plus loin. »

En lisant ces touchantes suppliques, on peut à peine se persuader qu'elles aient été écrites par Colomb, par ce même homme qui, quelques années auparavant, avait été l'idole de cette cour qui l'avait reçu comme un bienfaiteur, et lui avait prodigué presque les mêmes honneurs qu'à ses souverains. On à peine à reconnaître celui qui avait découvert le Nouveau-Monde dans ce vieillard accablé d'infirmités et appauvri par ses succès même. On ne peut se résoudre à croire que l'homme qui avait ajouté à la couronne d'Espagne des régions si vastes et si riches fût le même individu qui s'adressait si souvent et si inutilement à la cour de ce royaume pour obtenir la restitution de ses droits légitimes, et qui parlait presque en accusé, quand il avait été si cruellement offensé.

Enfin la caravelle apportant les procédures officielles relatives aux frères Porras arriva dans les Algarves en Portugal, et Colomb se flatta que les choses allaient bientôt paraître sous leur jour véritable. Son impatience de se rendre à la cour devenait plus vive de jour en jour. Il se pourvut d'une litière pour s'y faire transporter ; il alla littéralement

jusqu'à la porte pour partir, mais le mauvais temps et ses infirmités toujours croissantes le forcèrent encore à renoncer à ce voyage. La ressource d'écrire commençait à lui manquer : il ne pouvait le faire que la nuit, car pendant le jour sa maladie cruelle le privait de l'usage des mains. Les nouvelles qu'il recevait de la cour devenaient chaque jour de plus en plus contraires à ses espérances : les intrigues de ses ennemis l'emportaient; le flegmatique Ferdinand recevait toutes ses demandes avec indifférence; la généreuse Isabelle était dangereusement malade. Il comptait encore sur sa justice et sur sa magnanimité pour le rétablir dans toute la plénitude de ses droits et donner satisfaction à toutes ses plaintes.

« Puisse la sainte Trinité, dit-il, rendre à la santé notre souveraine, car elle rétablira l'ordre dans tout ce qui est maintenant en confusion. » Hélas! pendant qu'il écrivait cette lettre, sa noble bienfaitrice n'existait plus.

La santé d'Isabelle avait été minée depuis longtemps par les secousses successives de grandes calamités domestiques. La mort de son fils unique, le prince Juan, celle de sa fille chérie, de son amie de cœur, la princesse Isabelle, et celle de son petit-fils, de son héritier présomptif, le prince Miguel, avaient été trois blessures cruelles pour un cœur susceptible de tendres affections. A ces chagrins venaient se joindre celui que lui causaient la faiblesse d'esprit de sa fille Juana et les

malheurs domestiques de cette princesse avec son mari, l'archiduc Philippe. Le chagrin qui entre dans les palais n'admet pas la compassion familière et les douces consolations qui allégent les douleurs du commun des hommes. Isabelle languissait au milieu de la splendeur et des hommages empressés de sa cour, entourée des trophées d'un règne glorieux et fortuné, et placée au faîte de la grandeur humaine. Une mélancolie profonde et incurable s'était emparée de son âme, minait sa constitution, et rendait plus aigus ses maux physiques. Après quatre mois de souffrances, elle mourut le 26 novembre 1504, à Médina del Campo, dans sa cinquante-quatrième année. Mais long-temps avant que ses yeux se fermassent au monde, son cœur s'était fermé à toutes ses pompes et à ses vanités. « Que mon corps, dit-elle dans son testament, soit enterré dans le monastère de Saint-François, qui est dans l'Alhambra de la ville de Grenade, dans un sépulcre à ras de terre, sans autre monument qu'une simple pierre, sur laquelle sera gravée l'inscription. Mais je désire et j'ordonne que, si le roi mon seigneur, se choisit une sépulture dans une église ou dans un monastère, en quelque autre place ou partie de mes royaumes, mon corps y soit aussi transporté et enterré à côté de celui de son altesse, de manière que l'union dont nous avons joui pendant notre vie, et dont, par la merci de Dieu, nous espérons que nos âmes jouiront dans le ciel, puisse être représentée par l'union de nos corps dans la terre. »

Tel était un des passages du testament de cette femme admirable, qui annonçaient la pieuse humilité de son cœur, et dans lesquels, comme on l'a remarqué avec raison, l'expression de l'amour conjugal s'unissait à la piété la plus douce et à la plus tendre mélancolie[1]. C'était un des esprits les plus purs qui aient jamais présidés aux destinées d'une nation. Si elle eût vécu plus long-temps, sa bonté vigilante aurait prévenu bien des scènes d'horreur dans la colonisation du Nouveau-Monde, et aurait adouci le sort des naturels. Quoi qu'il en soit, son nom glorieux brillera toujours d'un éclat immortel dans les premières pages de l'histoire de cet hémisphère.

Colomb reçut la nouvelle de la mort d'Isabelle pendant qu'il écrivait à son fils Diego. Il en parle brièvement dans un post-scriptum tracé à la hâte, mais qui n'en est pas moins admirable. « C'est pour toi une leçon, mon cher fils Diego, dit-il, de ce que tu dois faire à présent. La première chose est de recommander à Dieu affectueusement et avec grande dévotion l'âme de la reine, notre souveraine. Sa vie fut toujours catholique et sainte; elle fut toujours prête à tout pour le service de Dieu; par conséquent nous pouvons être assurés qu'elle est reçue dans sa gloire, et placée à l'abri des soucis et des tribulations de ce monde. La seconde

(1) *Elogio de la Reina Catolica*, por Diego Clemencia Ilustracion, 19.

chose est de veiller et de travailler en tout pour le service du roi, notre souverain, et de chercher à alléger son chagrin. Sa majesté est le chef de la chrétienté. Souviens-toi du proverbe qui dit que, lorsque la tête souffre, tous les membres sont en souffrance. C'est pourquoi tous les bons chrétiens doivent prier pour la conservation de sa santé et de sa vie, et nous qui sommes à son service nous devons, plus que personne, le faire avec autant de zèle que de ferveur [1]. »

Il est impossible de lire sans émotion cette lettre dont l'éloquence est aussi simple que touchante, et dans laquelle Colomb exprime si naïvement son affection pour la mémoire de sa bienfaitrice, et sa fidélité et son dévouement infatigable pour le souverain qui était assez ingrat pour le négliger. Ce sont ces lettres confidentielles et non étudiées qui nous font lire dans le cœur de Colomb.

(1) Lettre à son fils Diego, du 3 décembre 1504.

CHAPITRE III.

Colomb arrive à la cour. — Il s'adresse inutilement au roi pour obtenir justice (1505).

La mort d'Isabelle porta un coup fatal à la fortune de Colomb. Tant qu'elle avait vécu, il avait eu tout à espérer de ses sentimens élevés de justice, de son respect pour sa parole royale, de la reconnaissance que lui avaient inspirée les services qu'il avait rendus à l'Espagne, et de l'admiration qu'elle avait conçue de son caractère. Mais pendant sa maladie, il avait vu ses intérêts négligés, et quand elle fut morte, il se trouva abandonné à la justice et à la générosité de Ferdinand.

Pendant le reste de l'hiver et une partie du printemps, il continua à rester à Séville, où il était retenu par une maladie douloureuse, faisant de vains efforts pour obtenir justice du gouvernement. Son frère, l'Adelantado, qui le soutint dans toutes ses épreuves avec sa tendresse et son dévouement accoutumés, se rendit à la cour pour veiller à ses inté-

rêts, et prit avec lui Fernando, le plus jeune des fils de l'amiral, alors âgé d'eviron dix-sept ans. Ce père affectueux en parle souvènt à son fils Diego comme d'un enfant qui était déjà un homme par sa rare intelligence et sa conduite exemplaire, et il lui recommande de l'aimer, en faisant allusion à ses propres frères, par un de ces traits touchans et naïfs qui peignent la bonté de son cœur. « Conduis-toi envers ton frère comme le frère aîné doit se conduire envers le plus jeune. Tu n'en as pas d'autre, et je prie Dieu qu'il soit pour toi un frère comme tu en as besoin. Dix frères ne seraient pas trop pour toi. Jamais je n'ai eu de meilleurs amis que mes frères. »

Parmi les personnes qu'employait alors Colomb pour porter ses messages à la cour, était Americ Vespuce. Il en parle comme d'un homme recommandable, mais infortuné, qui n'avait pas retiré de ses entreprises autant de fruit qu'il le méritait, et qui avait toujours été disposé à lui rendre service. Son but, en l'employant, paraît avoir été de démontrer l'utilité de son dernier voyage, et de prouver qu'il avait été dans les parties les plus riches du Nouveau-Monde, Vespuce ayant depuis touché la même côte dans un voyage avec Alonzo de Ojeda.

Il arriva à cette époque une circonstance qui jeta un rayon d'espoir et de consolation sur la sombre perspective de l'amiral. Son ancien et fidèle ami, Diego de Deza, qui avait été quelque temps évêque de Palencia, était attendu à la cour. C'était ce digne

moine qui l'avait aidé à développer sa théorie devant le conseil de savans à Salamanque, et qui l'avait assisté de sa bourse quand il faisait ses propositions à la cour d'Espagne. Il venait d'être promu à l'archevêché de Séville; mais il n'avait pas encore été installé dans sa nouvelle dignité. Colomb chargea son fils Diego de confier le soin de ses intérêts à ce digne prélat. « Deux choses, lui dit-il, exigent une attention particulière : c'est de s'assurer si la reine, qui est maintenant avec Dieu, a dit quelque chose de moi dans son testament, et de stimuler le zèle de l'évêque de Palencia, lui à qui leurs altesses sont redevables d'être en possession des Indes, puisqu'il m'a engagé à rester en Castille quand j'étais en chemin pour en partir [1]. » Il dit dans une autre lettre : « Si l'évêque de Palencia est arrivé, ou quand il arrivera, dis-lui combien j'ai été charmé de sa prospérité, et que si je vais à Madrid, je logerai chez lui, quand même il ne m'y inviterait pas; car il faut que nous reprenions nos anciennes habitudes d'amitié fraternelle. »

Les réclamations constantes de Colomb, tant par lettres que par l'intervention de ses amis, paraissent avoir été écoutées avec une froide indifférence. On n'accorda rien à ses demandes, et l'on n'eut aucune déférence pour ses opinions sur différens objets auxquels il prenait intérêt. On envoya de nouvelles instructions à Ovando; mais on ne

(1) Lettre du 21 décembre 1504. Navarrete, t. 1, p. 346.

communiqua pas à l'amiral un seul mot de ce qu'elles contenaient. Lorsqu'il fut question de faire partir trois évêques, ce fut en vain qu'il demanda à être entendu avant qu'on les choisît. En un mot, il n'était consulté en rien dans les affaires du Nouveau-Monde. Il ressentit profondément ce manque d'égards, et il devint chaque jour plus impatient de pouvoir se rendre à la cour. Pour être à même de faire ce voyage avec plus d'aisance, il sollicita la permission de se servir d'une mule, une ordonnance du roi ayant défendu l'emploi de ces animaux comme monture, parce que leur usage étant devenu universel, il en était résulté qu'on avait négligé la propagation des chevaux. Cette permission fut accordée à Colomb, en considération de son âge et de ses infirmités, qui le mettaient hors d'état de se servir d'un cheval pour voyager. Mais il se passa encore long-temps avant que l'état de sa santé lui permît de profiter de ce privilége.

Les détails qui précèdent, recueillis dans des lettres de Colomb récemment découvertes, montrent le véritable état de ses affaires, et les souffrances de corps et d'esprit qu'il éprouva pendant sa résidence de tout un hiver à Séville, après son retour de son dernier voyage, qui avait été si désastreux. On l'a généralement représenté comme s'y reposant de ses travaux et de ses embarras; jamais un repos honorable ne fut mieux mérité, plus vivement désiré et moins obtenu.

Ce ne fut que dans le mois de mai que l'amiral,

accompagné de son frère, l'Adelantado, fut en état de faire son voyage à la cour, qui était alors à Ségovie. Lui qui, quelques années auparavant, était entré en triomphe dans la ville de Barcelonne suivi de la noblesse et de la chevalerie d'Espagne, et au milieu des acclamations d'une multitude enthousiaste, il arriva à Ségovie harassé de fatigue, plongé dans la mélancolie, négligé, et accablé par le chagrin encore plus que par l'âge et les infirmités. Quand il se présenta à la cour, il ne fut pas l'objet de ces attentions distinguées, de cette bonté cordiale, de cette compassion encourageante qu'avaient si bien méritées ses services signalés et ses souffrances récentes (1).

L'égoïste Ferdinand avait perdu de vue tous ses services passés, pour ne songer qu'aux inconvéniens qu'il croyait trouver dans ses demandes présentes. Il le reçut avec force protestations d'intérêt, mais avec ce sourire faux et glacial qui passe sur la physionomie comme un rayon du soleil d'hiver, et qui ne porte aucune chaleur dans le cœur. L'amiral lui rendit alors un compte détaillé de son dernier voyage, et décrivit l'immense étendue de continent qu'il avait reconnue, ainsi que les richesses de la province de Veragua. Il lui parla aussi des désastres qu'il avait soufferts dans l'île de la Jamaïque, de l'insurrection des Porras et de leur bande,

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 37. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. VI, cap. 13.

et de toutes les autres plaintes qu'il avait à faire relativement à cette malheureuse expédition. Il ne trouva dans le roi qu'un auditeur dont le cœur était sec, et la généreuse Isabelle n'était plus là pour le soutenir par un sourire de bonté ou par une larme de compassion. « Je ne sais, dit le vénérable Las Casas, ce qui pouvait causer cette froideur et cet éloignement du roi pour un homme qui lui avait rendu des services si éminens, si ce n'est que son esprit était égaré par les faux témoignages qui avaient été rendus contre l'amiral; et j'ai eu occasion d'en apprendre quelque chose de personnes fort en faveur auprès du souverain[1]. »

Lorsque quelques jours se furent écoulés, Colomb renouvela ses demandes dans les formes : il rappela tout ce qu'il avait fait, et tout ce qui lui avait été promis sous la garantie de la parole et du sceau du roi, et le supplia de lui accorder les restitutions et les indemnités qu'il avait si fréquemment sollicitées, lui offrant en retour de consacrer entièrement au service de sa majesté le peu de temps qu'il lui restait à vivre, et ajoutant que, d'après ce qu'il sentait en lui, et d'après ce qu'il croyait savoir avec certitude, il espérait lui rendre des services qui surpasseraient encore cent fois tout ce qu'il avait fait. Ferdinand lui répondit en reconnaissant tout ce que lui devait l'Espagne; mais il fit observer qu'il fallait que les affaires en question fus-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, tom. II, cap. 37, MS.

sent soumises à la décision de quelque personne prudente et habile. L'amiral y consentit, et proposa pour arbitre l'archevêque de Séville, don Diego de Deza, qui avait toujours pris beaucoup d'intérêt aux affaires du Nouveau-Monde. Le roi consentit qu'il fût chargé de cet arbitrage; mais l'amiral eut soin d'expliquer que c'était seulement la question des rentes et des revenus qu'il voulait bien soumettre à la décision d'hommes instruits, et non celle du gouvernement des Indes. « D'où je conclus, dit Las Casas, qu'il ne croyait pas nécessaire de mettre ce dernier point en discussion, son droit n'y étant que trop clairement manifeste. » Dans le fait, c'était à ses dignités que Colomb tenait particulièrement; il regardait tout autre chose comme d'une importance secondaire. Dans une conversation avec le roi, il lui déclara qu'il n'avait nul désir d'entrer en procès ni en plaidoiries. Il était prêt à remettre entre les mains du roi tous ses priviléges et tous ses actes, et à recevoir, au lieu du revenu qu'ils lui assuraient, telle somme que sa majesté jugerait convenable. Il demanda seulement que l'affaire fût promptement décidée, afin qu'il pût se retirer dans quelque coin paisible et y chercher le repos qu'exigeaient ses fatigues et ses infirmités. Cependant Ferdinand ne lui répondit que par des complimens et des promesses évasives faites en termes généraux. « Mais quant aux actions, observe Las Casas, le roi nonseulement ne lui donna aucune marque de faveur,

mais au contraire il lui opposa toutes les entraves possibles; et pourtant il ne manquait jamais de lui prodiguer les complimens. »

Colomb passa plusieurs mois à suivre inutilement la cour. Le roi continuait à lui témoigner beaucoup d'égards. Le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, et d'autres grands personnages avaient pour lui des attentions marquées, mais il avait appris à apprécier les civilités nombreuses d'une cour et à s'en méfier. Ses réclamations furent renvoyées à un tribunal nommé « le conseil des acquits de conscience de la feue reine et du roi. » C'est une espèce de tribunal généralement connu sous le nom de *Junta de Descargos*, dont les membres sont nommés par le souverain, et qui est spécialement chargé de veiller à l'exécution du testament de son prédécesseur, et à l'acquit de ses dettes.

Ce conseil s'occupa deux fois de cette affaire, mais sans porter aucune décision. Les intentions du roi étaient trop bien connues pour qu'on s'en écartât. « On crut, dit Las Casas, que, si le roi eut pu le faire en sûreté de conscience, et sans nuire à sa renommée, il n'aurait respecté aucun des priviléges que la reine et lui avaient accordés à l'amiral, et qu'il avait si justement mérités[1].

Colomb se flatta encore qu'à cause de l'importance de ses réclamations, qui touchaient à une

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 37.

question de souveraineté, le roi ne différait d'y faire droit que jusqu'à ce qu'il eût pu se consulter avec sa fille Juana, qui avait succédé à sa mère comme reine de Castille, et qu'on attendait tous les jours de Flandre avec son époux le roi Philippe. Il s'efforça donc d'endurer ces délais avec patience; mais il n'avait plus la force physique de lutter contre les difficultés; il n'avait plus, pour l'aider à supporter les mortifications, cette brillante perspective de gloire, cet ardent enthousiasme qui l'avait soutenu autrefois pendant ses longues sollicitations à la cour. Le flambeau de la vie était près de s'éteindre.

Il fut encore retenu dans son lit par une cruelle attaque de goutte, aggravée par le désappointement et les chagrins qui lui déchiraient le cœur. De ce lit de douleur il fit un nouvel appel à la justice du roi. Il ne demandait plus rien pour lui-même, c'était pour son fils Diego qu'il intercédait. Il n'insistait plus sur ses droits pécuniaires, c'étaient les honorables trophées de ses services qu'il désirait assurer à ses enfans et perpétuer dans sa famille. Il demandait que son fils Diego fût nommé en sa place au gouvernement dont il avait été si injustement dépouillé. « C'est une affaire qui intéresse mon honneur, dit-il; quant à tout le reste, faites ce que Votre Majesté jugera convenable, donnez ou retenez, comme votre intérêt vous paraîtra l'exiger, et je serai satisfait. Je crois que c'est l'inquiétude causée par le délai de cette affaire qui est la principale cause de ma mauvaise santé. »

Une pétition tendant au même but fut présentée en même temps à Ferdinand par Diego, qui offrit d'emmener avec lui pour conseillers telles personnes qu'il plairait au roi de choisir, et de se guider d'après leurs avis.

Ferdinand accueillit ces demandes avec ses protestations ordinaires, mais en les éludant toujours. « Plus on lui adressait de réclamations, observe Las Casas, plus il y répondait favorablement; mais il n'en continuait pas moins à suivre son système de délai, dans l'espoir d'épuiser leur patience, et de les déterminer ainsi à renoncer à leurs priviléges, et à accepter en place des titres et des domaines en Castille. » Colomb rejeta avec indignation toutes propositions de ce genre, comme faites pour compromettre les titres qui étaient les trophées de ses grandes actions. Il vit néanmoins que tout espoir d'obtenir justice de Ferdinand était désormais inutile. Du lit sur lequel il était retenu il écrivit à son ami fidèle, Diego de Deza, une lettre où il lui annonçait qu'il n'en conservait aucun. « Il paraît, lui dit-il, que sa majesté ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et de la reine, qui est maintenant dans le sein de la gloire, sous leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire, je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins[1]. »

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, tom. I.

Le froid et égoïste Ferdinand voyait cet homme illustre succomber sous le poids de ses infirmités, aggravées encore par cet espoir différé qui froisse le cœur. Il ne cherchait qu'à gagner du temps ; encore quelques délais, encore quelques désappointemens amers, et ce cœur loyal et généreux cesserait de battre : il serait alors délivré des justes réclamations d'un serviteur éprouvé qui, ayant cessé de lui être utile, ne lui paraissait plus qu'un importun.

CHAPITRE IV.

Mort de Colomb.

Au milieu de la maladie et du découragement, lorsque la vie et l'espérance s'éteignaient en même temps dans le sein de Colomb, un nouveau feu s'y ralluma un instant, et y brilla d'un éclat aussi soudain que passager. Il apprit avec joie le débarquement du roi Philippe et et de la reine Juana, qui venaient d'arriver de Flandre pour prendre possession de leur trône de Castille. Il se flatta encore une fois de trouver une protectrice et une amie dans la fille d'Isabelle. Le roi Ferdinand et toute sa cour se rendirent à Loredo pour recevoir les jeunes souverains. Colomb en aurait volontiers fait autant, mais il était retenu au lit par une violente rechute, et, dans son état de souffrance et d'isolement, il ne pouvait se passer de l'aide et des soins de son fils Diego. Son frère, l'Adelantado, sa principale ressource dans toutes les occasions urgentes, y fut donc envoyé pour le représenter, et offrir ses hommages et ses félicitations. Colomb le

chargea d'une lettre pour les nouveaux souverains, exprimant son regret que sa maladie l'empêchât de s'y rendre en personne pour leur témoigner son dévouement, mais les priant de le compter au nombre des plus fidèles de leurs sujets. Il y exprime l'espoir de se voir rétablir par eux dans ses dignités et dans ses biens, et les assura que, quoique en proie en ce moment à de cruelles tortures, il serait encore en état de leur rendre des services auprès desquels le passé ne serait rien.

Tel fut le dernier effort de cet esprit ardent et indomptable, qui, comptant pour rien l'âge et les infirmités, s'exprimait sur son lit de mort avec toute la confiance et tout l'espoir que donne la jeunesse, et parlait d'entreprises encore plus grandes, comme s'il eût eu en perspective une longue vie et une vigueur inépuisable. L'Adelantado prit congé de son frère qu'il ne devait plus revoir, et partit pour remplir sa mission près des nouveaux souverains. Il reçut l'accueil le plus gracieux. Le jeune roi et la jeune reine accordèrent une grande attention aux réclamations de l'amiral, et lui donnèrent lieu d'espérer de voir son affaire se terminer bientôt et heureusement.

Pendant ce temps, les soucis et les chagrins de Colomb tiraient à leur fin. Le feu momentané qui l'avait récemment ranimé s'éteignit bientôt, étouffé sous ses infirmités accumulées. Immédiatement après le départ de l'Adelantado, la violence de sa maladie augmenta. Son dernier voyage avait tel-

lement brisé les ressorts d'un corps déjà affaibli et usé par une vie de fatigues, que rien ne pouvait plus les rétablir; et depuis son retour, des inquiétudes continuelles lui avaient dérobé ce doux repos si nécessaire pour réparer les outrages de la vieillesse et en calmer les souffrances. La froide ingratitude de son souverain lui avait glacé le cœur. La suspension prolongée de ses honneurs, l'inimitié, la diffamation qu'il rencontrait à chaque pas, semblaient avoir jeté une ombre épaisse sur cette gloire qui avait été le grand objet de son ambition. Cette ombre, il est vrai, ne pouvait être que passagère; mais il est difficile à l'homme le plus illustre de porter ses regards au-delà du nuage qui couvre momentanément sa renommée, et d'entrevoir l'éclat durable dont l'entourera l'admiration de la postérité.

Les forces qui lui manquaient et ses souffrances toujours croissantes avertissant Colomb que sa fin approchait, il prit des mesures pour laisser ses affaires en bon ordre dans l'intérêt de ses héritiers.

On dit que, le 4 mai, il écrivit un codicille informe sur une page blanche d'un petit bréviaire que lui avait donné le pape Alexandre VI. Il y léguait ce livre à la république de Gênes, qu'il nomma héritière de ses priviléges et de ses dignités, en cas d'extinction de sa race masculine. Il ordonnait aussi qu'un hôpital fût établi dans cette ville sur le produit de ses possessions en Italie.

L'authenticité de cette pièce est révoquée en doute, et elle est devenue un sujet de contestation sérieuse parmi les commentateurs. C'est pourtant un point de peu d'importance. Cette pièce est de nature à avoir pu être écrite par un homme tel que Colomb dans le paroxysme de la maladie, quand il reconnut que sa fin approchait rapidement, et elle prouve l'affection avec laquelle il dirigeait ses pensées vers sa ville natale. Les commentateurs le nomment un codicille militaire, parce que des dispositions testamentaires de ce genre se font par le soldat, à l'article de la mort, sans les formalités ordinaires qu'exige la loi civile. Environ quinze jours après, la veille de sa mort, il fit un codicille définitif et régulier, dans lequel il légua ses dignités et ses biens avec plus de jugement.

Dans ces derniers et terribles momens où l'âme n'a qu'un espace de temps bien court pour régler ses comptes avec le ciel et la terre, toute dissimulation cesse d'exister, et le caractère de l'homme se fait voir sous les traits les moins équivoques. Le dernier codicille de Colomb, écrit sur le bord du tombeau, porte l'empreinte de sa passion dominante et de ses douces vertus. Il y répète et confirme plusieurs clauses de son testament originaire, instituant son fils Diego son héritier universel. L'héritage substitué ou mayorasgo, s'il mourrait sans postérité masculine, devait passer à son frère don Fernando, et de celui-ci, dans le même cas, à son oncle don Barthélemy, descendant tou-

jours à l'héritier le plus proche dans la ligne masculine. Cette ligne venant à manquer, il devait passer à la plus proche parente de l'amiral. Il enjoignait à quiconque hériterait de ses biens, de ne jamais les aliéner en tout ou en partie, mais de prendre tous les moyens possibles pour les améliorer et les accroître. Il recommandait à ses héritiers d'être prêts en tout temps à dévouer leurs personnes et leurs biens au service de leur souverain et à la propagation de la foi chrétienne. Il ordonnait à don Diego de consacrer le dixième des revenus que produiraient ses biens quand ils seraient en bon rapport, au soulagement de parens indigens, et d'autres personnes dans le besoin; et, sur le surplus, de servir certaines rentes annuelles à son frère don Fernando, et à ses oncles don Barthélemi et don Diego, la rente allouée à don Fernando devant lui être assurée à lui et à ses héritiers mâles, à titre d'héritage substitué et inaliénable. Ayant ainsi pourvu au soutien de sa famille à perpétuité, il enjoignait à don Diego, quand ses domaines deviendraient d'un rapport suffisant, d'élever une chapelle dans l'île d'Hispaniola, que Dieu lui avait si miraculeusement accordée, au milieu de la ville de la Conception, dans la Vega, et d'y faire dire tous les jours des messes pour le salut de l'âme de son père et de sa mère, ainsi que de tous ceux qui étaient morts dans la foi. Une autre clause recommande aux soins de don Diego, Béatrix Enriquez, mère de son fils naturel Fernando.

Ses liaisons avec elle n'avaient jamais été sanctionnées par le mariage, et soit par suite de cette circonstance, soit qu'il eût à se reprocher de l'avoir négligée, il paraît avoir été ému d'une vive componction à ce sujet dans ses derniers momens. Il dit à don Diego de pourvoir à ce qu'elle puisse mener une existence honorable. « Et que cela soit fait, ajouta-t-il, pour la décharge de ma conscience, car ce point pèse lourdement sur mon âme[1]. » Enfin il indiqua de sa propre main diverses sommes peu considérables, qui devaient être payées à des personnes demeurant en différens endroits, et à de grandes distances, sans leur apprendre de qui elles les recevaient. Il paraît que c'étaient des acquits de conscience, ou des récompenses pour de petits services qui lui avaient été rendus dans des temps déjà bien éloignés. Parmi ces legs, il s'en trouvait un d'un demi-marc d'argent à un pauvre juif qui demeurait à la porte de la Juiverie, à Lisbonne. Ces dispositions minutieuses prouvent son attention scrupuleuse pour la justice dans tout ce qu'il faisait, et sa rigide

(1) Diego, fils de l'amiral, fait mention, dans son propre testament, de ce legs de son père, et dit qu'il était chargé par lui de payer à Béatrix Enriquez une pension annuelle de 10,000 maravedis, ce qu'il avait fidèlement exécuté pendant quelque temps ; mais comme il croyait que, depuis trois ou quatre ans, il avait négligé de le faire, il ordonne que le fait soit vérifié, et que ce qui reste dû soit payé par ses héritiers. (*Memorial ajustado sobre la propriedad mayorasgo que fundo D. Christ. Colom.*, § 245.)

exactitude à accomplir ses moindres devoirs. Dans le même esprit, il donnait beaucoup de conseils à son fils Diego sur la conduite de ses affaires, lui enjoignant de faire tous les mois, de sa propre main, les comptes des dépenses de sa maison; car, faute de régularité sur ce point, dit-il, on perd son argent et ses serviteurs, et l'on se fait des ennemis de ceux-ci[1]. Ses dispositions testamentaires furent écrites en présence d'un petit nombre d'amis et de serviteurs fidèles, parmi lesquels on trouve le nom de Barthélemi Fiesco, qui avait accompagné Diego dans le périlleux voyage en canot de la Jamaïque à Hispaniola.

Ayant ainsi scrupuleusement rempli tous les devoirs que lui prescrivaient sur la terre la loyauté, l'affection et la justice, Colomb tourna ses pensées vers le ciel, et après avoir reçu le saint sacrement, il mourut avec beaucoup de résignation le jour de l'Ascension, 20 mai 1506, âgé d'environ soixante-dix ans[2]. Ses derniers mots furent: « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » — « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains[3]. »

Son corps fut déposé dans le couvent de Saint-François, et ses obsèques furent célébrées avec pompe dans l'église paroissiale de Santa-Maria la Antigua de Valladolid. Ses restes furent transférés en-

(1) *Memorial ajustado*, § 248.

(2) *Cura de los Palacios*, cap. 121.

(3) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 38. *Hist. del Almirante*, cap. 108.

suite, en 1513, au monastère des Chartreux de las Cuevas de Séville, dans la chapelle de Sainte-Anne ou de Santo-Christo, chapelle où fut ensuite déposé le corps de Diego son fils, qui mourut dans le village de Montalban, le 23 février 1526. En 1536, les restes de Colomb et de Diego furent transportés à Hispaniola, et enterrés dans la principale chapelle de la cathédrale de la ville de Saint-Domingue. Mais ils n'y restèrent pas même encore en repos; car ils furent de nouveau exhumés et transférés à la Havane, dans l'île de Cuba.

Après la mort de Colomb, Ferdinand lui décerna des honneurs tardifs; il ordonna qu'on érigeât un monument à sa mémoire, avec cette inscription :

POR CASTILLA Y POR LEON
NUEVO MUNDO HALLO COLON [1].

Souvenir de la dette immense de gratitude que ce monarque avait contractée envers lui, et qu'il avait, avec tant de mauvaise foi, négligé d'acquitter. Quelques écrivains espagnols ont essayé récemment de justifier la conduite de Ferdinand à l'égard de Colomb. Leurs motifs étaient sans doute honorables; mais leurs efforts ont été impuissans, et l'on ne doit pas le regretter. Chercher à garantir de la réprobation du genre humain une

(1) Pour la Castille et pour Léon,
Nouveau monde a trouvé Colon.

telle injustice dans un rang si éminent, c'est enlever à l'histoire un de ses avantages les plus importans. Qu'elle rapporte dans toute son étendue l'ingratitude de Ferdinand, et que la mémoire en vive à jamais. L'ombre qu'elle jette sur sa brillante renommée sera pour tous les monarques une leçon qui leur apprendra combien est importante pour leur réputation la manière dont ils traitent les hommes illustres.

CHAPITRE V.

Observations sur le caractère de Colomb.

En racontant l'histoire de Colomb, l'auteur s'est efforcé de le placer sous un point de vue clair et distinct, et il n'a omis aucun détail qui pût faire ressortir son caractère, ni repoussé aucune lumière qui pût jeter quelque jour sur les vues et sur les motifs de son héros. Il a rapporté bien des circonstances qui peuvent être regardées comme des erreurs grossières de la part de ce grand homme, et que les historiens jusqu'ici ont ou passées sous silence, ou énoncées vaguement. Mais celui qui se contente de peindre un homme de génie en traits grands et héroïques peut faire un beau tableau, mais il ne présentera jamais un portrait fidèle. Les hommes distingués sont un composé de vertus et de faiblesses. Leur grandeur vient en grande partie de la lutte qu'ils soutiennent contre les imperfections de leur nature, et leurs actions les plus nobles jaillissent quelquefois du choc de leurs qualités opposées.

Colomb était un homme d'un génie vaste et in-

ventif. Les opérations de son esprit étaient énergiques, mais irrégulières, éclatant quelquefois avec cette force irrésistible qui caractérise une intelligence de cet ordre. Son esprit avait embrassé tous les genres de connaissances qui avaient rapport à son objet favori, et si elles peuvent paraître bornées dans le siècle où nous vivons, et si quelques-unes de ses erreurs sont palpables, c'est parce que la science dont il faisait sa principale étude n'avait encore fait que bien peu de progrès de son temps. Ses découvertes éclairèrent l'ignorance de ce siècle, guidèrent les conjectures vers la certitude, et dissipèrent nombre d'erreurs contre lesquelles il avait été lui-même obligé de lutter.

Son ambition était noble et élevée. Il était plein de grandes pensées, et désirait se distinguer par d'illustres actions. On a dit que des idées mercenaires se mêlaient à ses vues, et qu'il était entré de l'égoïsme et de la cupidité dans ses stipulations avec la cour d'Espagne. Ce reproche est injuste et irréfléchi. S'il désirait des dignités et des richesses, c'était avec la même élévation d'esprit qu'il désirait la renommée; car ces dignités et ces richesses étaient subordonnées à ses découvertes, et devaient être proportionnées à leur importance. Il ne demandait aux souverains que le gouvernement des contrées qu'il espérait ajouter à leur empire, et une portion des revenus qu'elles produiraient pour soutenir la dignité de son gouvernement. S'il ne découvrait aucun pays, sa vice-

royauté devenait illusoire, et si ces pays découverts ne rapportaient rien, ses travaux et ses périls seraient sans utilité pour lui. Si donc son gouvernement, si les revenus qu'il produisait finirent par être véritablement magnifiques, ce fut par suite de la magnificence des régions qu'il avait ajoutées à la couronne de Castille. Quel monarque n'aurait pas été enchanté de gagner un empire à de telles conditions? Mais il ne risqua pas seulement, dans cette entreprise, de perdre le fruit de ses travaux et de voir son ambition frustrée; lorsque l'envie osa élever des doutes sur la pureté de ses intentions, il se chargea volontairement de contribuer pour un huitième aux frais de la première expédition, ce qu'il fit à l'aide de ses amis.

Les profits que paraissaient devoir rapporter ses découvertes, il avait dessein de les employer dans le même esprit de noblesse et de piété qui les lui avait fait demander. Il projetait des œuvres de bienfaisance et de religion; de grandes aumônes pour le soulagement des pauvres de sa ville natale, des fondations d'églises où l'on célébrait des messes pour le repos des âmes des trépassés, et la levée d'armées pour recouvrer le saint Sépulcre en Palestine.

Tant qu'il exerça son emploi, il soutint la dignité du rang de vice-roi, et il tenait extrêmement à ses prérogatives, non par un vain amour des titres, mais parce qu'il les regardait comme les preuves et les trophées des grandes choses qu'il avait faites. Il

en était jaloux, et les estimait comme sa plus grande récompense. Dans les demandes réitérées qu'il adressa au roi, il insista seulement sur sa réintégration dans ses dignités; quant à ses réclamations pécuniaires, il consentait à les soumettre à un arbitrage; il les laissait même à la disposition du roi; « Mais, dit-il noblement, mes dignités touchent mon honneur. » Dans son testament, il enjoignit à son fils Diego, et à quiconque hériterait après lui de ses domaines, quelques dignités, quelques titres qui pussent par la suite lui être accordés par le roi, de toujours ajouter simplement à sa signature « l'amiral, » afin de perpétuer dans sa famille le souvenir de la véritable origine de son illustration.

Sa conduite portait l'empreinte de la grandeur de ses vues et de la magnanimité de son esprit. Au lieu de traverser les pays qu'il découvrait en aventurier pillard, n'ayant d'autre but qu'un gain immédiat, comme ne le firent que trop généralement les autres navigateurs ses contemporains, il chercha à reconnaître leur sol, leurs productions, leurs ports, leurs rivières. Son principal désir était d'y fonder des colonies et d'y introduire l'agriculture, de se concilier les naturels et de les civiliser, de construire des villes et d'y établir les arts utiles, de tout soumettre à l'empire des lois, de l'ordre et de la religion, et de fonder ainsi des empires réguliers et prospères. Il fut constamment contrarié dans ce plan glorieux par les misérables qu'il avait le malheur de commander, et pour qui toute loi n'é-

tait que tyrannie, tout ordre n'était que contrainte. Ils interrompirent tous les travaux utiles par leurs séditions; provoquèrent les Indiens paisibles à des hostilités, et après avoir attiré la guerre et accumulé les malheurs sur leurs propres têtes; après avoir écrasé Colomb sous les ruines de l'édifice qu'il construisait, ils l'accusèrent d'avoir été la cause de toute cette confusion.

Il eût été heureux pour l'Espagne que ceux qui suivirent les traces de Colomb eussent eu sa saine politique et ses vues libérales. Le Nouveau-Monde, en ce cas, eût été peuplé par des colons pacifiques, et civilisé par des législateurs éclairés, au lieu d'être envahi par de fougueux aventuriers et ravagé par d'avides conquérans.

Colomb était un homme doué d'une vive sensibilité, susceptible d'une grande effervescence, et de fortes et soudaines impressions. Il était naturellement irritable et impétueux, et il ressentait vivement un outrage et une injustice; mais la bienveillance et la générosité de son cœur opposaient un contre-poids à la vivacité de son caractère. Son naturel magnanime brilla à travers tous les troubles de sa carrière orageuse. Quoique outragé continuellement dans sa dignité, bravé dans l'exercice de son pouvoir, déjoué dans tous ses plans, mis en danger personnel par les séditions de misérables factieux, et cela à des époques où les inquiétudes d'esprit et les souffrances de corps qu'il éprouvait auraient suffi pour exaspérer l'homme le plus pa-

tient, il savait contenir sa fougue naturelle, réprimer son indignation, et descendre jusqu'au raisonnement et même jusqu'à la prière. Et nous ne devons pas oublier de faire remarquer combien il était éloigné de tout sentiment de vengeance, combien il était prompt à pardonner et à oublier au moindre signe de repentir et de soumission. On a loué son habileté à commander aux autres; mais on doit encore de plus grands éloges à la fermeté avec laquelle il sut se commander lui-même.

Sa bonté naturelle rendait son cœur accessible à toutes les sensations de plaisir que peuvent procurer les objets extérieurs. Dans ses lettres et dans ses journaux, au lieu de détailler les circonstances avec la précision technique d'un simple navigateur, il parle des beautés de la nature avec l'enthousiasme d'un peintre ou d'un poëte. Quand il côtoie les rives du Nouveau-Monde, il fait partager au lecteur la jouissance avec laquelle il décrit, dans son espagnol imparfait, mais pittoresque, les divers objets qui l'entourent, la douceur de la température, la pureté de l'atmosphère, le parfum de l'air rafraîchi par une douce rosée, la verdure des forêts, la magnificence des arbres, la grandeur des montagnes, la limpidité et la fraîcheur des rivières. Chaque scène fait naître pour lui de nouvelles délices. Il proclame que chaque nouvelle découverte est plus belle que la précédente, et chacune d'elles est la plus belle qui soit au monde. Enfin, de ce ton simple et animé qui lui était naturel, il dit aux sou-

verains qu'après leur avoir parlé en termes si relevés des autres îles, il craint qu'ils ne lui refusent toute croyance quand il leur déclare que celle qu'il leur décrit en ce moment les surpasse toutes en beauté.

C'est avec la même ardeur, et d'une manière aussi peu étudiée, qu'il exprime en diverses occasions combien il était prompt à céder aux impulsions de la joie ou du chagrin, du plaisir ou de l'indignation. Lorsqu'il était entouré de misérables dont l'ingratitude et la violence l'opprimaient, il se retirait souvent dans sa cabine pour se livrer à des accès de douleur, et soulageait son cœur trop plein par des soupirs et des gémissemens. Lorsqu'il revint enchaîné en Espagne, et qu'il parut en présence d'Isabelle, au lieu de continuer à montrer la fierté élevée avec laquelle il avait jusqu'alors supporté les outrages, il fut saisi d'émotion et d'attendrissement en voyant la compassion qu'elle lui témoigna, et il ne put retenir ses larmes et ses sanglots.

Il était d'une piété profonde; la religion se mêlait à toutes ses pensées et à toutes ses actions, et on la voit briller dans tous ses écrits. Toutes les fois qu'il faisait une grande découverte, il la célébrait en rendant à Dieu de solennelles actions de grâces. La voix de la prière s'éleva de ses vaisseaux quand ils aperçurent pour la première fois le Nouveau-Monde, et son premier mouvement, en débarquant, fut de se prosterner contre terre pour

remercier le ciel. Chaque soir, le *Salve Regina* et d'autres antiennes étaient chantées par son équipage, et l'on célébrait la messe dans les bosquets délicieux qui bordaient les côtes sauvages de ce pays païen. La religion, ainsi profondément gravée dans son âme, répandait sur toute sa conduite une dignité tranquille et le calme de la bienveillance. Ses discours étaient purs et réservés, et il ne s'y mêlait jamais ni imprécations, ni juremens, ni aucune expression inconvenante. Toutes ses grandes expéditions furent entreprises au nom de la Sainte-Trinité, et il recevait le saint sacrement avant de s'embarquer. Il observait les fêtes de l'Église dans quelque situation qu'il se trouvât. Le dimanche était pour lui un jour de repos sacré, pendant lequel il ne mettait jamais à la voile, à moins d'une absolue nécessité. Il croyait fermement à l'efficacité des vœux, des pénitences et des pélerinages, et il y avait recours dans les temps de crise et de dangers; mais il portait la dévotion encore plus loin, et sa piété n'était pas exempte du fanatisme de son siècle. Il partageait évidemment l'opinion que toutes les nations qui ne reconnaissaient pas la foi chrétienne ne possédaient pas de droits naturels, et qu'on pouvait employer les moyens les plus sévères pour les convertir, et les châtimens les plus rigoureux pour punir leur obstination. D'après ces idées erronées, il se croyait autorisé à réduire les Indiens en captivité, et à les transporter en Espagne pour leur apprendre les

doctrines du christianisme, ou à les vendre comme esclaves s'ils prétendaient résister à ses invasions. En agissant ainsi, il péchait contre la bonté naturelle de son cœur, et contre les sentimens qu'il avait d'abord nourris et exprimés à l'égard de ces hommes doux et hospitaliers, mais il cédait à son insu à l'impatience mercenaire de la couronne, et aux sarcasmes de ses ennemis sur le peu de profit qu'avaient rapporté ses entreprises. Du reste, il est bon d'observer que l'esclavage des Indiens faits prisonniers dans un combat fut ouvertement approuvé par la couronne, et que lorsque la question de droit vint à être discutée, à la demande de la reine, plusieurs des jurisconsultes et des théologiens les plus distingués se déclarèrent pour cette mesure; de sorte que la question ne fut décidée en faveur des Indiens que par l'humanité seule d'Isabelle.

La justice exigeait ces remarques, qui pallient la conduite de Colomb; il ne faut point l'isoler du siècle dans lequel il vivait, de peur que les erreurs du temps ne lui soient imputées comme des fautes personnelles. L'auteur n'a pourtant pas intention de justifier Colomb sur un point relativement auquel l'erreur même est inexcusable. Que cette tache reste sur son nom illustre, et que les autres en tirent une leçon.

Il reste à remarquer un trait particulier de son caractère si grand sous tous les rapports : c'est cette imagination ardente et enthousiaste qui jetait un si

vif éclat sur toutes ses pensées. Herrera dit qu'il avait du talent pour la poésie, et l'on en voit quelques traces sur la marge du livre de prophéties qu'il présenta aux Souverains Catholiques. Mais c'est dans tous ses écrits et dans toutes ses actions qu'on retrouve son génie poétique. Il créait autour de lui un monde de merveilles, et prêtait à tous les objets ses brillantes couleurs. Il lui inspirait des projets visionnaires qui l'exposaient aux sarcasmes et aux railleries de ceux dont l'esprit était plus froid, plus réservé, mais plus vulgaire. De là les conjectures qu'il forma, quand il était sur la côte de Paria, sur la forme de la terre, sur la situation du paradis terrestre, sur les mines d'Ophir dans Hispaniola, sur la Chersonèse d'or dans le Veraguas; et de là aussi le projet héroïque d'une croisade pour recouvrer le saint Sépulcre. Ce caractère poétique se mêlait à sa dévotion, et lui inspirait des méditations solennelles sur des passages mystiques des Écritures, et sur de mystérieuses prophéties. De telles pensées ennoblissaient ses fonctions à ses propres yeux, et faisaient qu'il se considérait comme un agent envoyé pour remplir une mission imposante et sublime, et recevant d'en haut des impulsions et des conseils; telle était la voix consolatrice qu'il crut avoir entendue pendant les troubles d'Hispaniola, et dans le silence de la nuit sur la côte désastreuse de Veraguas.

Il y avait sans doute dans son caractère beaucoup d'exaltation, mais cette exaltation était aussi heu-

reuse que peu commune. La manière dont l'ardeur de son imagination et la vivacité de son esprit étaient modérées par la force de son jugement, et dirigées par une sagacité exquise, est le trait le plus extraordinaire de son caractère. Ainsi gouvernée, son imagination, au lieu de s'épuiser en prenant un essor inutile, prêtait son aide à son jugement, et le mettait en état de tirer des conclusions auxquelles des hommes ordinaires ne seraient jamais arrivés, et qu'ils ne pouvaient même comprendre quand elles leur étaient indiquées.

Il fut donné à son intelligence de lire les signes des temps, et d'apercevoir, dans les conjectures et dans les rêveries des siècles passés, les indices d'un monde inconnu, comme les devins, disait-on, lisaient leurs prédictions dans les astres, et annonçaient les événemens futurs d'après les songes de la nuit. « Son âme, dit un écrivain espagnol[1], était supérieure au siècle dans lequel il vivait. C'était à lui qu'était réservée la grande entreprise de traverser cette mer qui avait donné lieu à tant de fables, et de dévoiler le mystère de son siècle. »

Malgré toute la puissance de son imagination, ses rêves les plus hardis n'approchèrent pas de la réalité. Colomb mourut sans connaître la grandeur véritable de sa découverte. Jusqu'au dernier soupir, il crut avoir uniquement ouvert un nouveau chemin au riche commerce qui se faisait avec

(1) Cladera, *Investigaciones historicas*, p. 34.

d'anciennes contrées, et avoir découvert quelques régions inconnues du Levant. Il supposait qu'Hispaniola était l'ancien Ophir qu'avaient visité les vaisseaux de Salomon, et que Cuba et la Terre-Ferme n'étaient que des parties lointaines de l'Asie. Quelles visions de gloire auraient apparu à son esprit, s'il avait pu savoir qu'il avait réellement découvert un nouveau continent, égal en étendue à la totalité de l'ancien monde, et séparé par deux vastes océans de toutes les parties de la terre que l'homme civilisé avait connues jusqu'alors! Et combien ce génie magnanime se serait-il consolé, au milieu des souffrances de la vieillesse et des soucis du besoin, méprisé d'un peuple mécontent, oublié d'un monarque ingrat, s'il avait pu se figurer les empires splendides qui devaient s'établir sur le beau monde qu'il avait découvert, et les nations nombreuses qui devaient remplir ces vastes contrées de sa renommée, et révérer et bénir son nom dans leurs divers langages jusqu'à la postérité la plus reculée!

FIN DE L'HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

APPENDICES

CONTENANT

DES ÉCLAIRCISSEMENS

ET

DES DOCUMENS INÉDITS.

APPENDIX N° 1.

Transport des restes de Colomb de Saint-Domingue à la Havane.

A la fin d'une guerre entre la France et l'Espagne, en 1795, toutes les possessions espagnoles dans l'île d'Hispaniola furent cédées à la France par l'art. IX du traité de paix. Pour veiller à l'exécution de ce traité, une escadre espagnole, commandée par don Gabriel de Aristizabal, lieutenant-général de l'armada royale, fut envoyée dans cette île à l'époque convenue. Le 11 décembre 1795, ce commandant écrivit au maréchal des camps et gouverneur, don Joaquin Garcia, résident à Saint-Domingue, qu'étant informé que les restes du célèbre amiral don Christophe Colomb étaient enterrés dans la cathédrale de cette ville, il croyait de son devoir, comme Espagnol, et comme com-

mandant en chef l'escadre d'opérations de sa majesté, de solliciter le transport des dépouilles mortelles de ce héros dans l'île de Cuba, qu'il avait également découverte, et où il avait le premier planté l'étendard de la croix. Il exprima le désir que cette cérémonie fût faite officiellement, avec beaucoup de soins et dans toutes les formalités, afin qu'il ne pût rester au pouvoir de qui que ce fût, par insouciance ou par négligence, de perdre des dépouilles auxquelles se rattachait un événement qui formait l'époque la plus glorieuse de l'histoire d'Espagne, et qu'il devînt évident à toutes les nations que les Espagnols, malgré le laps des siècles, n'avaient jamais cessé d'honorer la mémoire de ce « digne et audacieux général des mers, » et qu'ils ne les avaient pas abandonnés quand les divers corps publics, représentant la domination espagnole, allaient émigrer de l'île. Comme il n'avait pas le temps, sans de grands inconvéniens, de consulter le souverain sur cet objet, il s'adressait au gouverneur comme vice-patron royal de l'île, espérant que sa demande lui serait accordée, et que les restes de l'amiral seraient exhumés et transportés à Cuba à bord du *San Lorenzo*.

Le gouverneur entra avec chaleur dans les désirs manifestés par ce magnanime espagnol. Il l'informa dans sa réponse que le duc de Veraguas, descendant en ligne directe de Colomb, avait montré la même sollicitude, et avait envoyé des ordres pour que les mesures nécessaires fussent

prises à ses frais; qu'il avait en même temps témoigné le désir que les ossemens de l'Adelantado, don Barthélemi Colomb, fussent également exhumés, et qu'il avait envoyé des inscriptions pour être placées sur leurs sépulcres. Il ajouta que, quoique le roi n'eût donné aucun ordre à ce sujet, cependant cette proposition étant si bien d'accord avec les sentimens de reconnaissance de la nation espagnole, et obtenant l'assentiment de toutes les autorités de l'île, il était prêt, en ce qui le concernait, à la mettre à exécution.

Le commandant général Aristizabal écrivit alors dans le même sens à l'archevêque de Cuba, don Fernando Portillo y Torres, dont la métropole était alors la ville de Saint-Domingue, espérant recevoir sa sanction et son aide dans cette pieuse entreprise.

La réponse de l'archevêque fut conçue dans les termes les plus polis pour le digne commandant, et les plus respectueux pour la mémoire de Colomb, et il exprima le zèle dont il était animé pour payer un tribut de reconnaissance et de respect aux restes d'un homme qui avait tant fait pour la gloire de la nation.

Les personnes autorisées à agir au nom du duc de Veraguas, le vénérable doyen de la cathédrale et son chapitre, ainsi que toutes les autres personnes et autorités à qui don Gabriel de Aristizabal fit une semblable communication, montrèrent le même empressement à concourir à l'exécu-

tion de cette cérémonie touchante et solennelle.

Le digne commandant Aristizabal ayant fait toutes ces démarches préliminaires avec toute l'étiquette et toutes les formalités convenables, la cérémonie eut lieu avec la pompe et la solennité que la circonstance exigeait.

Le 20 décembre 1795, les personnes les plus distinguées de la ville, les dignitaires de l'église, et les officiers civils et militaires s'assemblèrent dans la cathédrale métropolitaine. En présence de cette auguste assemblée, on ouvrit un petit caveau au-delà du chœur, dans le principal mur à droite du grand autel, et l'on y trouva les fragmens d'un cercueil de plomb, des ossemens, et une certaine quantité de terre formant évidemment les restes d'un corps humain. On recueillit le tout avec soin, et on l'enferma dans une caisse de plomb doré d'environ une demi-aune en longueur et en largeur, et de moitié en hauteur, garnie d'une serrure de fer dont la clef fut remise à l'archevêque. Cette caisse fut ensuite placée dans un cercueil couvert en velours noir et orné de galons et de franges d'or, et le cercueil fut déposé dans une espèce de tombeau ou de mausolée temporaire.

Le lendemain, il y eut une autre grande commémoration à la cathédrale. Les vigiles y furent chantées, et une messe des morts y fut solennellement célébrée par l'archevêque, en présence du commandant-général de l'armada, des dominicains,

des franciscains, des frères de l'ordre de la Merci, et de tout le reste de l'assemblée distinguée qui s'était réunie la veille. L'archevêque prononça ensuite une oraison funèbre.

Le même jour, à quatre heures après midi, le cercueil fut transporté sur le vaisseau, avec l'appareil et le cérémonial le plus imposant, au milieu d'une procession religieuse, civile et militaire, au chant des hymnes, les bannières couvertes de crêpe, et au bruit des décharges de l'artillerie de la ville. Les personnes les plus distinguées des différens ordres portèrent tour à tour le cercueil. Le gouverneur reçut la clef des mains de l'archevêque, et la remit entre celles du commandant de la Havane, pour qu'il la gardât en dépôt jusqu'à ce que le bon plaisir du roi fût connu. Le cercueil fut placé à bord d'un brigantin nommé *la Découverte*, qui arbora les signes de deuil, comme le firent tous les autres navires, qui saluèrent les restes de Colomb et lui rendirent les honneurs dus à un amiral.

Du port de Saint-Domingue le cercueil fut transporté à la baie d'Ocoa, et mis à bord du *San Lorenzo*. Il était accompagné d'un portrait de Colomb, envoyé d'Espagne par le duc de Veraguas, pour être suspendu près de l'endroit où devaient être déposés les restes du plus illustre de ses ancêtres.

Le vaisseau mit sur-le-champ à la voile, et il arriva à la Havane, dans l'île de Cuba, le 15 janvier 1796. On y montra un sentiment de respect

non moins profond pour la mémoire de celui qui avait découvert cette île. Les principales autorités se rendirent à bord du navire, accompagnées des officiers supérieurs de l'armée et de la marine. Tout se passa avec le même cérémonial et la même solennité. Les restes de l'amiral furent tirés du vaisseau avec respect, et placés à bord d'une felouque, qui les conduisit à terre au milieu d'un cortége de trois colonnes de felouques et de barques de la marine royale, toutes convenablement décorées, contenant des militaires distingués et des officiers ministériels. Deux felouques venaient ensuite : l'une contenait une garde d'honneur marine, dont les bannières et les tambours étaient couverts de crêpe ; dans l'autre étaient le commandant-général, le principal ministre de la marine, et l'état-major militaire. Lorsqu'ils entrèrent dans le port, les bâtimens de guerre qui s'y trouvèrent rendirent les honneurs dus à un amiral et à un capitaine-général de marine. En arrivant au môle, on y trouva le gouverneur de l'île qui venait au-devant des restes de Colomb, accompagné des généraux et de l'état-major. Le cercueil fut alors porté entre deux lignes de soldats qui bordaient les rues jusqu'à l'obélisque sur la Grande-Place, et là il fut placé sur un corbillard qui avait été préparé à cet effet. En cet endroit, les restes de Colomb furent remis, avec les formalités précédemment observées, au gouverneur général de l'île ; la clef lui fut donnée, le cercueil fut ouvert, et l'on constata d'une manière authen-

tique l'état de ce qui y était contenu. Cette cérémonie étant terminée, on conduisit le cercueil en grande procession à la cathédrale. L'évêque y célébra la messe et l'office solennel pour les morts, et les dépouilles mortelles de Colomb furent respectueusement déposées dans le mur à droite du grand autel. « Les dignitaires ecclésiastiques et séculiers, dit la pièce dans laquelle nous puisons ces détails[1], les corps publics, et toute la noblesse de la Havane, assistèrent à tous ces honneurs et à toutes ces cérémonies, en preuve de la haute estime et du souvenir respectueux qu'ils conservaient du héros qui avait découvert le Nouveau-Monde, et qui avait le premier planté sur cette île l'étendard de la croix. »

C'est la dernière occasion qu'eut la nation espagnole de manifester ses sentimens pour la mémoire de Colomb, et c'est avec une vive satisfaction que l'auteur de cet ouvrage s'est trouvé en état de rapporter d'une manière circonstanciée une cérémonie si solennelle, si touchante, si noble dans tous ses détails, et si honorable pour le caractère national. Quand on voit les restes de Colomb transportés ainsi du port de Saint-Domingue, après un intervalle de près de trois cents ans, comme des reliques nationales sacrées, avec une pompe civile et militaire, et avec un cérémonial religieux imposant, tandis que les hommes les plus distingués et

(1) Navarrete, tom. II, p. 365.

les plus élevés par leur rang semblaient rivaliser à qui leur rendrait le plus de respect, on ne peut s'empêcher de réfléchir que ce fut de ce même port qu'il fut emmené chargé de chaînes ignominieuses, sa fortune et sa renommée paraissant frappées d'une même ruine, et poursuivi par les injures de la populace. Il est vrai que de pareils honneurs ne sont rien pour les morts, et qu'ils ne sauraient réparer les injustices et les chagrins que le cœur qui a cessé de battre peut avoir soufferts, mais ce sont des sources abondantes de consolation pour les hommes illustres qui sont calomniés et persécutés pendant leur vie, et qui y puisent le courage de supporter avec fermeté les injustices présentes, en voyant que le vrai mérite survit à la calomnie, et reçoit une glorieuse récompense dans l'admiration des siècles à venir.

APPENDIX N° 2.

Détails sur les descendans de Colomb.

Après la mort de Colomb, son fils Diego succéda à ses droits comme vice-roi et gouverneur du Nouveau-Monde, conformément aux conventions expresses faites entre les souverains et son père. Il paraît, de l'accord général des historiens, que c'était un homme doué d'une grande intégrité, de talens recommandables, et d'un caractère franc et généreux. Herrera parle plusieurs fois de la douceur et de l'urbanité de ses manières, et déclare qu'il avait un caractère plein de noblesse et ennemi de tout déguisement. Cette absence de toute dissimulation l'exposa souvent aux piéges de gens rusés, vieillis dans l'astuce, et qui firent de sa vie une suite continuelle de tourmens. Mais sa probité naturelle et le

pouvoir irrésistible de la vérité le soutinrent au milieu des difficultés dans lesquelles des hommes plus politiques et plus subtils se seraient égarés et complétement perdus.

Immédiatement après la mort de l'amiral, don Diego se présenta comme son héritier en ligne directe, et demanda la restitution des dignités et des priviléges de sa famille, qui avait été suspendus pendant les dernières années de la vie de son père. Mais si le froid et circonspect Ferdinand avait pu oublier les obligations que la reconnaissance et la justice lui imposaient à l'égard de Colomb, il lui fut encore moins difficile de fermer l'oreille aux sollicitations de son fils. Pendant deux ans don Diego continua ses démarches avec une persévérance inutile. La défiance que le monarque semblait avoir de ses talens lui était d'autant plus sensible, qu'ayant été élevé sous ses yeux, en qualité de page de la maison royale, il avait pu connaître et apprécier son caractère. Enfin, au retour de Ferdinand de Naples, en 1508, il lui fit une question directe, avec la franchise qu'on lui attribue. Il lui demanda « pourquoi Sa Majesté ne voulait pas lui accorder comme une faveur ce qui lui appartenait de droit, et pourquoi il hésitait à croire à la fidélité d'un homme qui avait été élévé dans sa maison ? » Ferdinand lui répondit qu'il savait qu'il pouvait se fier à lui, mais qu'il ne savait pas s'il pourrait se fier également à ses enfans et à ses héritiers. Diego répliqua qu'il était contraire à toute justice et à toute

de le punir des fautes de ses enfans, qui ne naîtraient peut-être jamais.

Cependant quoiqu'il eût pour lui la raison et la justice, le jeune amiral ne put parvenir à décider le monarque opiniâtre à lui accorder sa demande. Voyant que tout appel aux idées d'équité et aux sentimens de générosité de Ferdinand était inutile, il sollicita la permission de faire valoir ses droits devant les cours ordinaires de justice. Le roi ne pouvait refuser une demande si raisonnable, et en conséquence don Diego commença devant le conseil des Indes un procès contre Ferdinand, foudé sur les traités qui avaient eu lieu entre la couronne et son père, et réclama son rétablissement dans toutes les dignités et dans tous les priviléges qu'ils garantissaient à sa famille.

Un motif d'opposition à ces prétentions fut que, si le traité fait par les souverains en 1492 avait accordé une vice-royauté perpétuelle à l'amiral et à ses héritiers, une telle concession ne pouvait être valide, étant contraire aux intérêts de l'état, et à une loi expresse promulguée à Tolède en 1480, ordonnant qu'aucune place emportant administration de la justice ne pût être donnée à perpétuité. En conséquence, disait-on, la vice-royauté n'avait pu être accordée à l'amiral que pour sa vie durant, et même, pendant ce terme, cette dignité lui avait été justement retirée pour cause d'inconduite. On ajoutait que de telles concessions étaient contraires aux priviléges inhérens à la couronne, et

dont le gouvernement ne pouvait se dessaisir. Don Diego répliqua qu'à l'égard de la validité du traité, c'était un contrat obligatoire, et qu'il ne pouvait être privé d'aucun des priviléges qu'il lui assurait; que comme, par cédules royales, datées de Villa Franca le 2 juin 1506, et d'Almazan le 28 août 1507, il avait été ordonné que lui, don Diego, recevrait le dixième du produit des revenus des Indes, de même tous les autres priviléges devaient lui être accordés; que quant à l'allégation que son père avait été privé de sa vice-royauté pour cause d'inconduite, elle était contraire à toute vérité : c'était par un trait d'audace inouïe que Bobadilla l'avait envoyé prisonnier en Espagne en 1500, contre la volonté et les ordres des souverains, comme le prouvait leur lettre datée de Valencia de la Torre en 1502, dans laquelle ils exprimaient leur regret de son arrestation, et l'assuraient qu'il obtiendrait justice, et que ses priviléges lui seraient conservés intégralement à lui et à ses enfans[1].

Ce procès mémorable commença en 1508, et dura plusieurs années. Dans le cours de l'instruction, on contesta en outre les droits de don Diego sous le prétexte que son père n'avait pas découvert le premier la terre ferme, mais postérieurement à d'autres, et seulement certaines parties. Cette objection fut victorieusement repoussée par des témoignages irrésistibles. Les prétentions de

(1) Extrait des minutes du procès par l'historien Munos. MS.

don Diego furent discutées minutieusement, et rigoureusement examinées, et la décision unanime du conseil des Indes, en sa faveur, en faisant honneur à la justice et à l'indépendance de cette cour, imposa silence à maint détracteur subalterne de la réputation de Colomb [1]. Malgré cette décision, le monarque astucieux ne manqua ni de moyens, ni de prétextes pour différer d'accorder de si vastes pouvoirs, ce qui coûtait extrêmement à sa politique méfiante. Le jeune amiral dut son succès définitif, dans cette affaire, au succès qu'il avait préalablement obtenu dans une affaire d'une nature toute différente. Il était devenu épris de dona Maria de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon, et nièce de don Fadrique de Tolède, le célèbre duc d'Albe, principal favori du roi; c'était aspirer à une haute alliance. Le père et l'oncle de dona Maria étaient les grands les plus puissans de la fière Espagne, et cousins germains de Ferdinand. Cependant la gloire que Colomb avait acquise rejaillissait sur ses enfans, et les droits de Diego, qui venaient d'être reconnus par le conseil des Indes, l'investissaient de dignités et de richesses suffisantes pour qu'il pût prétendre à la plus haute alliance. Il n'éprouva aucune difficulté à obtenir la main de dona Maria, et la famille étrangère de Colomb fut ainsi entée sur une des

(1) On trouvera de plus amples détails de ce procès dans l'article sur Améric Vespuce.

races les plus nobles de l'Espagne; il en résulta ce qui ne manque jamais d'arriver en pareil cas. Diego s'était assuré ce pouvoir magique appelé *le crédit*, et la faveur de Ferdinand, qui avait été si longtemps refusée au fils de Colomb, vint trouver le neveu du duc d'Albe. Le père et l'oncle de son épouse réussirent, quoique avec beaucoup de difficulté, à vaincre la répugnance du monarque, et il accorda du moins en partie la juste demande qui lui était faite. Il rendit à don Diego les dignités et pouvoirs dont jouissait Nicolas de Ovando, qui fut rappelé, mais il supprima prudemment le titre de vice-roi.

Le rappel d'Ovando ne fut pas une mesure uniquement prise pour faire place à don Diego; c'était l'accomplissement tardif d'une promesse faite à Isabelle sur son lit de mort : la reine mourante l'avait demandé à Ferdinand pour venger le massacre de ses pauvres sujets indiens, et la cruelle et ignominieuse exécution de la femme cacique Anacoana.

Cependant, tout en satisfaisant à la demande de la reine, Ferdinand se montra favorable à Ovando. Il n'était pas susceptible de la compassion généreuse d'Isabelle, et quoique Ovando eût violé les droits de l'humanité par la manière dont il avait traité les Indiens, il avait été un officier vigilant, et ses oppressions mêmes avaient été favorables à la couronne. Ferdinand ordonna que la flotte qui conduisait le nouveau gouverneur revînt sous le

commandement d'Ovando, et qu'il conservât la jouissance paisible de toutes les propriétés et de tous les esclaves indiens qui pouvaient être en sa possession. Quelques écrivains ont représenté Ovando comme un homme dont les vues n'étaient nullement mercenaires, et ont prétendu que s'il arrachait des richesses aux Indiens à force de vexations, c'était pour son souverain, et non pour lui-même. Charlevoix fait entendre qu'une cause secrète de sa disgrâce était de s'être fait un ennemi du tout-puissant et implacable Fonseca[1].

Le nouvel amiral s'embarqua à San Lucar le 9 juin 1509 avec son épouse, son frère, don Fernando, qui avait alors atteint l'âge viril, et qui avait reçu une bonne éducation, et ses deux oncles, don Barthélemi et don Diego. Ils étaient accompagnés d'un cortége nombreux de cavaliers suivis de leurs femmes et de jeunes personnes d'un rang distingué, plus remarquables, dit-on, par la noblesse de leur sang que par la grandeur de leur fortune, et qu'on envoyait dans le nouveau monde pour y chercher de riches époux[2].

Quoique le roi n'eût pas accordé à don Diego le titre de vice-roi, on le lui donnait généralement par courtoisie, et sa femme recevait également celui de vice-reine.

Le gouvernement de don Diego commença avec

(1) Charlevoix, chap. 5, pag. 272 et 274.

(2) Las Casas, lib. II, cap. 49. MS.

un degré de splendeur qui avait été inconnu jusqu'alors dans la colonie. La vice-reine, dame d'un grand mérite, entourée des nobles cavaliers et des demoiselles de bonnes familles qui étaient venus à sa suite, établit une sorte de cour qui jeta un certain degré de lustre sur cette île à demi sauvage. Ces jeunes personnes furent bientôt mariées aux plus riches colons, et elles contribuèrent beaucoup à adoucir les manières grossières qui s'étaient introduites dans une société privée jusqu'alors du frein salutaire qu'on doit à l'influence des femmes.

Don Diego avait regardé sa nomination sous le point de vue d'une vice-royauté, mais le roi prit bientôt des mesures qui prouvaient qu'il n'admettait pas une telle prétention. Sans en faire part à don Diego, il divisa l'isthme de Darien en deux grandes provinces séparées par une ligne imaginaire traversant le golfe d'Uraba; il nomma Alonzo de Ojeda gouverneur de la province orientale, qu'il appela la Nouvelle-Andalousie, et un cavalier nommé Diego de Nicuesa, gouverneur de la province occidentale, qui renfermait la riche côte de Veraguas, et qu'il appella Castilla del Oro, ou la Castille d'or. Si ce monarque s'était conduit d'après les principes de la reconnaissance et de la justice, le gouvernement de cette côte aurait été donné à l'Adelantado don Barthélemi Colomb, qui avait pris part à la découverte de ce pays, et qui, avec son frère l'amiral, avait si cruellement souffert dans

cette entreprise. Ses talens supérieurs auraient dû le désigner à la politique du souverain pour remplir cette place, mais Ferdinand connaissait l'esprit élevé de l'Adelantado; il savait qu'il serait disposé à demander des conditions analogues à son honneur et à sa fierté; il le laissa donc de côté, et donna la préférence à des aventuriers plus empressés et plus accommodans.

Don Diego fut très-mécontent que cette mesure eût été ainsi adoptée sans sa participation. Il la regarda avec raison comme une infraction aux traités accordés et plusieurs fois confirmés à son père et à ses héritiers. Il eut d'autres embarras et d'autres difficultés relativement au gouvernement de l'île de Saint-Juan ou Porto-Ricco, qui fut conquise, et où un établissement fut formé à peu près à cette époque. Cependant, après bien des contrariétés, les officiers qu'il avait nommés furent définitivement reconnus par la couronne.

De même que son père, il eut à lutter contre des factions malveillantes dans son gouvernement; car les ennemis du père reportèrent sur le fils leur animosité. Michel Passamonte, trésorier du roi, devint son ennemi déclaré, sous l'appui et même à l'instigation de l'évêque Fonseca, qui continua à avoir pour le fils la haine implacable qu'il avait manifestée à l'égard de l'amiral. Une foule de petites circonstances contribuèrent à brouiller don Diego avec quelques officiers subalternes de la colonie,

et il existait un reste de partisans de Roldan, qui se liguèrent contre lui [1].

Deux factions s'élevèrent bientôt dans l'île, celle de l'amiral, et celle du trésorier Passamonte; celle-ci affectait de se nommer le parti du roi. Ceux qui la composaient molestèrent don Diego par tous les moyens possibles, et sa conduite devint l'objet de dénonciations calomnieuses, aussi virulentes qu'absurdes, qu'ils envoyèrent en Espagne. Entre autres choses, ils présentèrent comme une forteresse, une grande maison, ayant beaucoup de fenêtres, qu'il faisait construire, et assurèrent qu'il avait dessein de se déclarer souverain de l'île. Le roi Ferdinand, qui était alors avancé en âge, ayant abandonné en grande partie les affaires des Indes à Fonseca, qui en avait eu la surintendance dès l'origine, se laissa entièrement guider par ce prélat, qui ne paraissait pas devoir être favorablement disposé envers les descendans de Colomb. On fit donc valoir avec tant d'art les plaintes des colonies, qu'il établit à Saint-Domingue, en 1510, une cour souveraine, appelée l'audience royale, à laquelle on pouvait appeler de tous les jugemens rendus par l'amiral, même dans les cas jusqu'alors exclusivement réservés à la couronne. Don Diego regarda cette mesure comme injurieuse, et ayant pour but de détruire son autorité.

(1) Herrera, decad. 1, lib. VII, cap. 12.

Franc, ouvert et peu méfiant, le jeune amiral n'était pas en état d'entrer en contestation avec les politiques astucieux ligués contre lui, et qui étaient prêts à saisir avec adresse ses plus légères erreurs, et à les représenter comme des crimes. Il vit se multiplier sous ses pas des obstacles qu'il était hors de son pouvoir de surmonter. Il était entré en fonctions plein d'intentions magnanimes, déterminé à mettre fin à l'oppression et à corriger tous les abus ; tous les gens de bien s'étaient donc réjouis de sa nomination ; mais il reconnut bientôt qu'il s'était exagéré sa force, et qu'il n'avait pas assez apprécié les difficultés qui l'attendaient. Il avait puisé ses calculs dans son bon cœur, mais il ne s'était pas fait une idée de la perversité des autres. Il s'opposa aux « repartimientos » des Indiens[1], cette source de cruautés de toute espèce ; mais il trouva tous les riches de la colonie et la plupart des personnages importans de la cour intéressés à les maintenir. Il s'aperçut que la tentative de les abolir serait dangereuse, et que le résultat en était douteux ; en même temps cette injustice était pour lui une source d'immense profit. L'intérêt personnel se combina avec d'autres considérations, et ce qui lui avait d'abord semblé difficile lui parut bientôt impraticable. Les « repartimientos » restèrent donc comme il les avait trouvés, si ce n'est qu'il destitua

(1) Répartition ou partage qu'on faisait entre les colons espagnols des naturels du pays, comme d'esclaves ou de bêtes de somme. (*Note du traducteur.*)

ceux des surintendans qui s'étaient montrés cruels et barbares, et qu'il y substitua des hommes de son choix, qui probablement marchèrent sur les mêmes traces. Ses amis furent désappointés ; ses ennemis prirent courage ; les amis de ceux qu'il avait destitués jetèrent les hauts cris contre lui, et l'on dit même que si Ovando ne fût pas mort à peu près à cette époque, il aurait été envoyé d'Espagne pour remplacer don Diego.

La conquête de l'île de Cuba et l'établissement qu'on y forma en 1510 furent un événement heureux dans l'administration du jeune amiral. Il écrivit au roi Ferdinand pour le féliciter d'avoir acquis la plus grande et la plus belle île du monde, sans perdre un seul homme. Cette nouvelle fut très-agréable au roi, mais elle fut accompagnée d'un grand nombre de plaintes contre l'amiral. Quelque peu d'affection qu'eût Ferdinand pour don Diego, il savait parfaitement que la plupart de ces plaintes étaient injustes, et qu'elles prenaient leur origine dans la jalousie et l'envie de ses ennemis. Il jugea pourtant à propos, en 1512, d'envoyer à Hispaniola don Barthélemi Colomb, avec des instructions très-détaillées pour son neveu, l'amiral.

Don Barthélemi conservait encore la place d'Adelantado des Indes, quoique Ferdinand, par des motifs d'égoïsme, le retînt en Espagne, pendant qu'il employait des hommes d'un mérite inférieur à des voyages de découverte. Il ajouta alors à ses

appointemens la propriété et le gouvernement à vie de la petite île de Mona, et lui assigna un « repartimiento » de deux cents Indiens, avec la surintendance des mines qu'on pourrait découvrir à Cuba, place qui se trouva très-lucrative[1].

Parmi les instructions que le roi donna à don Diego, il ordonna qu'en conséquence des représentations des frères dominicains, les travaux des naturels du pays fussent diminués d'un tiers; qu'on se procurât des esclaves nègres de la Guinée pour soulager les Indiens[2], et qu'on marquât d'un fer chaud sur la jambe les esclaves caraïbes, pour empêcher que les autres Indiens ne fussent confondus avec eux, et soumis à des traitemens cruels[3].

Ojeda et Nicuesa, que le roi avait nommés pour coloniser et gouverner l'isthme de Darien sur la terre ferme, ayant échoué dans leur entreprise, ce monarque écrivit à Hispaniola, en 1514, pour permettre à l'Adelantado, don Barthélemi Colomb, s'il en avait le désir, de se charger de former les établissemens sur la côte de Veraguas, et de gouverner ce pays sous l'amiral don Diego, conformément aux priviléges de celui-ci. Si le roi avait consulté son propre intérêt, et eu égard aux talens et aux services de l'Adelantado, il aurait pris cette mesure beaucoup plus tôt; alors il était trop tard. Une maladie empêcha don Barthélemi d'exécuter cette

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, p. 331.
(2) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. IX, cap. 5.
(3) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. IX, cap. 5.

entreprise, et sa vie active et laborieuse touchait à sa fin.

Un grand nombre de calomnies ayant été envoyées en Espagne par Passamonte et d'autres ennemis de don Diego, et le gouvernement ayant pris diverses mesures que l'amiral regardait comme contraires à sa dignité et attentatoires à ses priviléges, il demanda et obtint la permission de se rendre à la cour pour expliquer et justifier sa conduite. En conséquence, il partit le 9 avril, 1515, laissant l'Adelantado avec la vice-reine dona Maria. Il fut reçu par le roi avec la plus grande distinction, et il le méritait. Il avait réussi dans toutes les entreprises qu'il avait conduites en personne ou dirigées par ses couseils. La pêche des perles avait été établie avec succès sur la côte de Cubagua; les îles de Cuba et de la Jamaïque avaient été soumises et mises en culture sans effusion de sang; sa conduite, comme gouverneur, avait été intègre; et il n'avait excité les plaintes faites contre lui qu'en cherchant à adoucir l'oppression des naturels du pays. Le roi ordonna que tous procès entamés contre lui en la cour d'appel et ailleurs pour dommages causés à des individus par le réglement des « repartimientos, » fussent discontinués, et que toutes les pièces lui en fussent envoyées pour qu'il les prît lui-même en considération. Mais, malgré toutes ces faveurs, quand l'amiral réclama une portion des profits des provinces de Castilla del Oro, alléguant qu'elles avaient été découvertes par son

père, comme le prouvaient clairement les noms de plusieurs places, telles que Nombre de Dios, Porto Bello, et El Retrete, le monarque ordonna qu'on interrogeât les marins qui avaient fait voile avec Christophe Colomb, dans l'espoir de prouver qu'il n'avait découvert ni la côte de Darien, ni le golfe d'Uraba. « Ainsi, ajoute Herrera, don Diego fut sans cesse entraîné dans des contestations avec le fisc, de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'il hérita de tous les soucis de son père [1]. »

Peu de temps après le départ de don Diego de Saint-Domingue, son oncle don Barthélemi termina sa vie active et laborieuse. On ne donne aucun détail sur sa mort, et l'on ne fait aucune mention de son âge, qui devait être avancé. Le roi Ferdinand montra, dit-on, beaucoup de regret de cet événement, car il avait une haute opinion du caractère et des talens de l'Adelantado. « C'était un homme, dit Herrera, qui n'avait pas moins de mérite que son frère l'amiral, et qui en aurait donné de grandes preuves s'il avait été employé, car il était vaillant, excellent marin, et plein de noblesse d'esprit [2]. Charlevoix attribue l'inaction dans laquelle on laissa don Barthélemi pendant plusieurs années à la jalousie et à la parcimonie du roi. Il trouvait la famille de Colomb déjà trop puissante, et si l'Adelantado eût découvert le Mexique, il était homme

(1) Herrera, decad. 1, lib. 11, cap. 7.
(2) Herrera, decad. 1, lib. x, cap. 16.

à exiger des conditions aussi avantageuses que celles qu'avait obtenues son frère l'amiral[1].

On disait, ajoute Herrera, que le roi préférait l'employer dans ses affaires d'Europe, quoique ce ne pût être que pour le détourner d'autres objets. A sa mort, le roi reprit le gouvernement de l'île de Mona, qu'il lui avait donné à vie, et transféra son « repartimentio » de deux cents Indiens à la vice-reine dona Maria.

Tandis que l'amiral don Diego sollicitait une audience à la cour pour se justifier, le roi Ferdinand mourut le 23 janvier 1516. Son petit-fils et son successeur, le prince Charles, qui fut ensuite l'empereur Charles V, était en Flandre, et le gouvernement resta quelque temps entre les mains du cardinal Ximenès, qui ne voulut pas prendre sur lui de porter une décision sur les représentations et les réclamations de l'amiral. Ce ne fut qu'en 1520 qu'il obtint de l'empereur Charles V une déclaration formelle qu'il était innocent de toutes les accusations portées contre lui. L'empereur ayant reconnu que tout ce que Passamonte et ses partisans avaient écrit n'était qu'un tissu de calomnies notoires, ordonna que don Diego reprît ses fonctions, quoique son procès avec le fisc ne fût pas encore jugé, et qu'on écrivît à Passamonte d'oublier toutes causes passées d'altercation et de mésintelligence, et d'entretenir des relations amicales avec don

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. v.

Diego. Entre autres actes d'indemnité, il reconnut le droit qu'il avait d'exercer les fonctions de vice-roi et de gouverneur dans l'île d'Hispaniola, et dans tous les lieux découverts par son père [1]. Son autorité fut pourtant considérablement diminuée par de nouveaux réglemens, et on lui donna un surintendant ayant le droit d'informer contre lui dans le conseil, mais sans autres pouvoirs. Don Diego partit d'Espagne au commencement de septembre 1520; et à son arrivée à Saint-Domingue, trouvant que plusieurs gouverneurs, profitant de sa longue absence, s'étaient rendus indépendans et avaient abusé de leurs pouvoirs, il leur envoya sur-le-champ des successeurs, et leur demanda compte de leur administration. Cette mesure lui suscita une foule d'ennemis actifs et puissans, tant dans les colonies qu'en Espagne.

Des changemens considérables avaient eu lieu dans l'île d'Hispaniola pendant l'absence de l'amiral. L'exploitation des mines avait été négligée, la culture de la canne à sucre ayant été reconnue une source de richesses plus certaine. C'était un proverbe en Espagne, que les palais magnifiques élevés par Charles V à Madrid et à Tolède avaient été construits avec le sucre d'Hispaniola. On avait importé d'Afrique un grand nombre d'esclaves, attendu qu'on les trouvait plus utiles pour la culture de la canne à sucre que les faibles Indiens. Ces

(1) Herrera, decad. II, lib. IX, cap. 7.

pauvres nègres étaient traités avec une extrême cruauté, et il paraît qu'ils ne trouvèrent pas de défenseurs même parmi les hommes humains. L'esclavage des Indiens avait été fondé sur le droit du plus fort, mais on croyait que les nègres, d'après leur couleur, étaient nés pour être esclaves, et que, puisqu'ils étaient vendus et achetés dans leur propre pays, c'était leur condition naturelle. Quoique essentiellement patiens et habitués à souffrir, les barbaries exercées contre eux excitèrent enfin les nègres à la vengeance, et le 27 décembre 1522, la première révolte des Africains éclata à Hispaniola. Elle commença dans une plantation de canne à sucre de don Diego, où une vingtaine d'esclaves, auxquels il s'en joignit à peu près autant d'une plantation voisine, se procurèrent des armes, attaquèrent leurs maîtres, les massacrèrent et se répandirent dans le pays. Leur intention était de piller certaines plantations, de tuer les Espagnols, de se renforcer en brisant les chaînes de leurs concitoyens, et de s'emparer de la ville d'Agua, ou de se réfugier sur les montagnes.

Dès que don Diego reçut à Saint-Domingue la nouvelle de cette révolte, il se mit à la poursuite des rebelles, accompagné de quelques-uns des principaux habitans. Le second jour de sa marche, il s'arrêta sur les bords du Nizao, pour laisser reposer ceux qui l'avaient suivi, et pour attendre des renforts. Là un certain Melchior de Castro, qui accompagnait l'amiral, apprit que les nègres avaient

dévasté ses plantations, pillé sa maison, et emmené ses esclaves indiens. Sans en demander la permission à l'amiral, il partit pendant la nuit avec deux compagnons, courut à ses plantations, y trouva tout en désordre, et poursuivant les nègres, il fit demander du secours à l'amiral. On lui envoya à la hâte huit cavaliers armés de lances et de boucliers, et ayant en croupe six hommes d'infanterie. Outre ce renfort, de Castro avait trois cavaliers, et à la tête de cette petite troupe, il atteignit les nègres à la pointe du jour. Les rebelles se rangèrent en bataille, armés de pierres et de javelots indiens, et poussant des cris affreux. Les cavaliers espagnols passèrent le bras gauche dans leur bouclier, baissèrent leurs lances, et chargèrent les nègres au grand galop. Les Africains furent bientôt en déroute, et ils prirent la fuite vers les rochers, laissant six morts et plusieurs blessés. L'amiral étant arrivé aida à poursuivre les fuyards. A mesure qu'on en saisissait quelques-uns, on les pendait aux arbres les plus voisins, et on les y laissait pour que ce spectacle répandît la terreur parmi leurs compatriotes. Cette prompte sévérité arrêta toute tentative ultérieure de révolte parmi les esclaves africains[1].

Pendant ce temps, les nombreux ennemis que don Diego s'était faits, tant dans les colonies qu'en Espagne, ne s'endormaient pas. Son ancien anta-

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. III, lib. IV, cap. 9.

goniste, le trésorier Passamonte, l'avait accusé d'avoir usurpé presque tous les pouvoirs de l'Audience royale, et d'avoir donné au décret de sa majesté qui le rétablissait dans les fonctions de vice-roi, une étendue qui n'avait jamais été dans les intentions du souverain. Ces représentations eurent du poids à la cour, et, en 1523, don Diego reçut du conseil des Indes une lettre très-sévère, qui l'accusait des divers abus et excès de pouvoir allégués contre lui, et lui ordonnait sous peine de perdre tous ses titres et priviléges, de révoquer toutes les innovations qu'il avait faites, et de rétablir toutes choses dans leur ancien état. Pour qu'il ne pût prétendre cause d'ignorance de cet ordre, il fut enjoint à l'Audience royale de le promulguer, d'ordonner à toute personne de s'y conformer, et de veiller à ce qu'il fût convenablement exécuté. L'amiral reçut aussi du conseil une lettre qui l'informait que sa présence était nécessaire en Espagne pour donner des éclaircissemens sur ces différens objets, et des avis sur la réforme des divers abus, et sur le traitement et la conservation des Indiens. Il fut donc requis de se rendre à la cour sans attendre d'ordres ultérieurs[1].

Don Diego comprit que c'était un rappel péremptoire, et il obéit sur-le-champ. En arrivant en Espagne, il se présenta tout de suite à la cour, à Vittoria, avec la franchise et le courage d'un homme qui n'a

(1) Herrera, decad. 3, lib. v, c. 4.

rien à se reprocher, et il plaida si bien sa cause, que le souverain et le conseil reconnurent son innocence sur tous les points d'accusation. Il les convainquit en outre de la fidélité avec laquelle il avait rempli ses devoirs, ainsi que de son zèle pour le bien public et pour la gloire de la couronne, et prouva que toutes les plaintes faites contre lui venaient de la jalousie et de l'inimitié de Passamonte et d'autres officiers du roi dans les colonies, qui ne pouvaient souffrir qu'il existât dans l'île aucune autorité supérieure pour les réprimer.

Ayant complétement établi son innocence, et prouvé les calomnies de ses ennemis, don Diego se flatta qu'il obtiendrait bientôt justice sur toutes ses réclamations. Mais comme elles avaient pour objet une part des revenus que produisaient de vastes et riches provinces, il rencontra les difficultés et subit les délais qu'éprouvent ordinairement de semblables demandes; car ce n'est que lorsque la justice ne coûte rien qu'elle s'accorde promptement. Enfin, ses vives sollicitations obtinrent de l'empereur un ordre pour qu'on formât une commission composée du grand chancelier, du frère Loyasa, confesseur de l'empereur et président du conseil royal des Indes, et de plusieurs autres personnages distingués. Elle devait faire une enquête sur les différens sujets de contestation entre l'amiral et le fisc, et sur les procédures qui avaient eu lieu devant le conseil des Indes, et elle

avait tout pouvoir de prononcer sur cette affaire comme la justice l'exigerait.

Mais l'instruction traîna tellement en longueur, et fut accompagnée de tant de traverses, de vexations et de désappointemens, que, de même que son père, le malheureux Diego mourut avant que l'affaire fût terminée. Pendant deux ans il avait suivi la cour de ville en ville, à Vittoria, à Burgos, à Valladolid, à Madrid et à Tolède. Pendant l'hiver de 1525, l'empereur partit de Tolède pour Séville. L'amiral entreprit de l'y suivre, quoique sa constitution fût minée par les fatigues et les soucis, et qu'il fût en proie aux attaques d'une fièvre lente. L'historien Oviedo le vit à Tolède deux jours avant son départ, et il joignit ses efforts à ceux d'autres amis pour le dissuader d'entreprendre ce voyage dans l'état où se trouvait sa santé, et dans une telle saison. Leurs conseils furent inutiles. Don Diego ne connaissait pas le danger de son état. Il leur répondit qu'il se rendrait à Séville en passant par l'église de Notre-Dame de la Guadeloupe, pour offrir l'hommage de sa dévotion au pied de son autel, et qu'il espérait, par l'intercession de la mère de Dieu, recouvrer bientôt la santé[1]. Il partit donc de Tolède en litière le 21 février 1526, s'étant préalablement confessé et ayant reçu la communion, et il arriva le même jour à Montalvan, après

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. VI.

avoir fait environ six lieues. Là sa maladie empira à un tel point, qu'il vit que sa fin était prochaine. Il employa le jour suivant à arranger les affaires de sa conscience, et mourut le 23 février, n'ayant guère que cinquante ans. Sa mort prématurée avait été accélérée par les chagrins et les injustices qu'il avait éprouvés. « Il s'était usé, dit Herrera, à faire valoir ses prétentions, et à se défendre contre les calomnies de ses rivaux, qui, à force d'astuce et de ruse, cherchaient à obscurcir la gloire du père et la vertu du fils[1].

Nous avons vu que la découverte du Nouveau-Monde fut pour Colomb, pendant tout le reste de sa vie, une source d'affronts, de souffrances et d'afflictions, et que la jalousie et l'inimitié qu'il avait fait naître, passèrent à son fils comme un héritage. Il nous reste à montrer en peu de mots comment se réalisa l'espoir qu'il avait conçu que ses richesses et ses honneurs se perpétueraient dans sa famille.

Lors de la mort de don Diego Colomb, sa femme et toute sa famille étaient à Saint-Domingue. Il laissa deux fils, Louis et Christophe, et trois filles Maria, qui épousa don Sancho de Cordova; Juana, qui épousa don Louis de Cuera, et Isabelle, qui épousa don George de Portugal, comte de Gelves. Il eut aussi un fils naturel, nommé Christophe[2].

(1) Herrera, decad. III, lib. VIII, cap. 15.

(2) *Memorial ajustado sobre el Estado de Veragua.* Charlevoix fait mention d'un autre fils nommé Diego, et appelle une des filles Philippine. Spotorno dit que Maria, fille de Diego,

Après la mort de don Diego, la vice-reine, douée d'un esprit noble et élevé, se trouvant veuve avec cinq jeunes enfans, s'efforça de maintenir et de faire valoir les droits de la famille. Sachant que, d'après les priviléges accordés à Christophe Colomb, ses enfans avaient un juste droit à la vice-royauté de la province de Veraguas, comme ayant été découverte par leur aïeul, elle demanda à l'Audience royale d'Hispaniola une licence pour recruter des hommes et équiper une armada, afin de coloniser ce pays. L'Audience royale la lui refusa, et fit part de cette demande à l'empereur. Il répondit que la demande de la vice-reine devait rester en suspens jusqu'à ce que la justice de sa réclamation eût pu être reconnue, attendu que, quoique à diverses époques il eût chargé différentes personnes d'examiner les doutes et les objections proposées par le fisc, nulle décision n'avait encore été portée[1]. L'entreprise projetée par la vice-reine ne fut jamais mise à exécution.

Peu de temps après, elle s'embarqua pour l'Espagne, afin de faire valoir les droits de son fils aîné, don Louis, alors âgé de six ans. Charles V

prit le voile, la confondant avec une nièce. Ce sont de légères erreurs, qu'on ne relève que pour éviter l'accusation d'inexactitude. Les détails donnés ici, sur les descendans de Colomb, s'accordent avec un arbre généalogique de la famille, produit devant le Conseil des Indes, dans un grand procès pour ses domaines.

(1) Herrera, decad. IV, lib. II, cap. 6.

était absent; mais elle reçut de l'impératrice l'accueil le plus gracieux. Le titre d'amiral des Indes fut sur-le-champ conféré à son fils don Louis. L'empereur augmenta ses revenus, et accorda d'autres faveurs à sa famille. Cependant on ne put jamais déterminer Charles V à donner à don Louis le titre de vice-roi, quoique cette dignité eût été octroyée à son père quelques années avant sa mort à titre de droit héréditaire[1].

En 1538, le jeune amiral don Louis, alors âgé d'environ dix-huit ans, était à la cour, ayant commencé des poursuites devant les tribunaux compétens pour recouvrer le titre de vice-roi. Deux ans après, l'affaire fut réglée par un arbitrage, son oncle don Fernando et le cardinal Loyasa, président du conseil des Indes, agissant comme arbitres. Par un compromis, don Louis fut nommé capitaine-général d'Hispaniola, mais avec de telles restrictions, que ce n'était guère qu'un vain titre. Don Louis partit alors pour Hispaniola; mais il n'y resta pas long-temps. Il trouva que ses dignités et ses priviléges n'étaient que des sources d'embarras continuels, et il finit par faire un compromis qui assura son repos et qui satisfit l'empereur. Il renonça à toutes prétentions à la vice-royauté du Nouveau-Monde, et reçut en place les titres de duc de Veraguas et de marquis de la Jamaïque[2]. Il abandonna

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. VI, p. 443.
(2) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. VI, p. 446 et 447.

aussi ses droits au dixième du produit des Indes pour une pension de mille doublons d'or[1].

Don Louis ne jouit pas long-temps de cette substitution d'un revenu certain, quoique modéré, à des prétentions magnifiques, mais stériles. Il mourut bientôt après, ne laissant qu'un fils illégitime nommé Christophe; mais il avait deux filles issues de son mariage avec dona Maria de Mosquera, l'une nommée Philippa, et l'autre Maria, qui prit le voile dans le couvent de Sainte-Quirce à Valladolid.

Don Louis ne laissant pas de fils légitime, eut pour héritier de ses titres son neveu Diego, fils de son frère Christophe. Un procès eut lieu entre ce jeune héritier et sa cousine Philippa, fille de feu don Louis. Le couvent de Sainte-Quirce éleva des prétentions en raison des droits de dona Maria, qui y avait pris le voile. Christophe, fils naturel de don Louis, y intervint aussi; mais il fut mis hors de cause, attendu son illégitimité. Don Diego et sa cousine Philippa pensèrent qu'au lieu de suivre un procès fort long, il valait mieux confondre leurs prétentions par un mariage. Ils se marièrent donc, et leur union fut heureuse, mais ils n'eurent pas d'enfans. Diego mourut sans postérité en 1578, et avec lui s'éteignit la ligne directe masculine de Christophe Colomb.

Un des procès les plus importans que le monde

(1) Spotorno, *Histoire de Colomb*, p. 123.

ait jamais vus, eut lieu alors relativement aux biens et aux dignités du grand homme qui avait découvert le Nouveau-Monde. Don Diego avait deux sœurs, Francisca et Maria. La première et les enfans de la seconde firent valoir leurs prétentions. On vit se présenter ensuite Bernard Colomb, de Cogoleto, qui se prétendait descendu en ligne directe de Barthélemi Colomb, l'Adelantado, frère de Christophe Colomb; mais ses prétentions furent rejetées parce qu'il était constant que l'Adelantado n'avait laissé aucun fils reconnu et légitime.

Baldasser ou Balthasar Colomb, de la maison de Cuccaro et Conzano, dans le duché de Montferrat, en Piémont, éleva aussi des réclamations actives. Il vint d'Italie en Espagne, et s'y dévoua plusieurs années à la poursuite de ce procès. Il produisit un arbre généalogique de sa famille, sur lequel figurait un Dominique Colomb, seigneur de Cuccaro, qu'il soutenait être le propre père de Christophe Colomb l'amiral. Il prouva que ce Dominique vivait à l'époque requise, et produisit divers témoins qui avaient entendu dire que le célèbre navigateur était né dans le château de Cuccaro, d'où l'on ajoutait que lui et ses deux frères s'étaient enfuis dans leur première jeunesse, et où ils n'étaient jamais revenus[1]. On cite parmi les témoins un moine qui fit serment que Christophe et ses frères étaient nés dans ce château de Cuccaro.

(1) Bossi, *Hist. de Colomb, Dissert.*, p. 67.

Cette déposition fut ensuite retirée par le poursuivant, quand on reconnut qu'il aurait fallu que le souvenir du moine se reportât à plus d'un siècle en arrière[1]. Les prétentions de Balthasar furent rejetées, et ses preuves que Christophe Colomb était né à Cuccaro ne furent pas admises, parce qu'elles ne consistaient qu'en ouï-dire et en traditions. D'après les pièces qu'il produisait, il était constant que le Dominique qui figurait parmi ses ancêtres était mort en 1456, et il était établi que Dominique, père de l'amiral, vivait encore plus de trente ans après cette date.

La cause fut définitivement décidée par le conseil des Indes, le 2 décembre 1608. La ligne masculine fut déclarée éteinte. Don Nuno ou Nugno Gelves de Portugallo fut mis en possession et devint duc de Veraguas. Il était petit-fils d'Isabelle, troisième fille de don Diego, fils de l'amiral et de dona Maria de Tolède. Les descendans des deux sœurs aînées d'Isabelle avaient des droits antérieurs, mais leur postérité s'éteignit avant la décision du procès. La première, nommée Isabelle, avait épousé don George de Portugal, comte de Gelves. « Ainsi, dit Charlevoix, la fortune et les dignités de Colomb passèrent dans une branche de la maison portugaise de Bragance, établie en Espagne, et dont les héritiers prennent pour titre : « *de Portugallo, Colon, duc de Veraguas, mar-*

(1) Bossi, *Dissertation sur la patrie de Colomb*, p. 63.

quis de la Jamaïca, y almirante de las Indias[1]. »

Les réclamations de Balthasar Colomb de Cuccaro furent rejetées par le conseil des Indes, à trois reprises différentes. Sa demande d'une pension alimentaire, en vertu du legs fait par Colomb en faveur de pauvres parens, fut aussi rejetée, quoique les autres parties eussent déclaré ne pas s'y opposer[2]. Il mourut en Espagne où il avait passé plusieurs années à suivre ce procès. Son fils retourna en Italie, persistant à soutenir la validité de ses droits, et disant qu'il était inutile d'attendre justice des Espagnols qui avaient trop d'intérêt à garder parmi eux ces dignités et ces biens. Mais il fit entendre qu'il avait reçu des autres parties douze mille doublons d'or à titre d'arrangement. Spotorno, s'appuyant de l'autorité d'Ignace de Giovanni, savant chanoine, traite cette assertion de rodomontade destinée à pallier sa défaite, et démentie par sa pauvreté manifeste[3]. Cependant la famille de Cuccaro conserve encore ses prétentions, et affiche la plus grande vénération pour la mémoire de l'amiral, le plus illustre de ses ancêtres, et quelques voyageurs vont visiter de temps en temps avec respect son vieux château dans le Piémont, comme l'endroit où reçut le jour celui qui découvrit le Nouveau-Monde.

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, l. VI, p. 477.

(2) Bossi, *Dissertation sur la patrie de Colomb*.

(3) Spotorno, p. 127.

APPENDIX N° 3.

Fernando Colomb.

Fernando Colomb, ou Colon, comme on l'appelle en Espagne, fils naturel et historien de l'amiral, naquit à Cordoue. Il règne de l'incertitude sur l'époque exacte de sa naissance. Suivant son épitaphe, elle aurait eu lieu le 28 septembre 1488 ; mais d'après ses papiers originaux, conservés dans l'église de Séville, et qui furent examinés par don Diego Ortiz de Zuniga, historien de cette ville, il semblerait qu'il était né le 29 août 1487. Sa mère, dona Béatrix Enriquez, était d'une famille respectable, mais elle ne fut jamais épouse de l'amiral, ainsi que l'on dit quelques-uns de ses biographes.

Au commencement de 1494, Fernando fut conduit à la cour avec son frère aîné Diego, par son

oncle, don Barthélemi, pour entrer dans la maison du roi en qualité de page du prince don Juan, fils et héritier de Ferdinand et d'Isabelle. Son frère et lui occupèrent leurs places jusqu'à la mort du prince; et à cette époque la reine Isabelle les prit elle-même comme pages à son service. Leur éducation fut par conséquent suivie avec soin, et Fernando, dans le cours de sa vie, donna des preuves des connaissances qu'il avait acquises.

En 1502, à l'âge peu avancé de treize ou quatorze ans, Fernando accompagna son père dans son quatrième voyage de découverte, et il en supporta toutes les traverses avec un courage dont l'amiral parle avec éloge et admiration.

Après la mort de son père, il paraît que Fernando fit deux voyages dans le Nouveau-Monde. Il accompagna aussi l'empereur Charles V en Italie, en Flandre et en Allemagne. Suivant Zuniga (*Anales de Sevilla*, de 1593, n° 3), il voyagea dans toute l'Europe et dans une partie de l'Afrique et de l'Asie. Il avait de l'esprit, du goût, d'heureuses dispositions; ces occasions de s'instruire ne furent pas perdues pour lui, et il acquit de grandes connaissances en géographie, en navigation et en histoire naturelle. Etant d'un caractère studieux et aimant à lire, il se forma une bibliothèque choisie, quoique nombreuse, de plus de vingt mille volumes imprimés et manuscrits. Avec l'approbation de l'empereur Charles V, il entreprit d'établir à Séville une académie et un collége pour les ma-

thématiques, et il commença dans ce dessein la construction d'un somptueux édifice hors des murs de la ville, en face du Guadalquivir, dans l'endroit où est aujourd'hui situé le monastère de San Lauréano. Mais sa constitution avait été minée par les souffrances qu'il avait éprouvées dans ses voyages par terre et par mer, et une mort prématurée empêcha l'accomplissement de son projet d'académie, et interrompit d'autres travaux. Il mourut à Séville le 12 juillet 1539, âgé, suivant son épitaphe, de cinquante ans neuf mois et quatorze jours. Il ne laissa pas d'enfans, et ne fut jamais marié. Son corps fut enterré, d'après son désir, dans l'église cathédrale de Séville, à laquelle il légua sa précieuse bibliothèque. « On la plaça, dit Zuniga, dans le chapitre de l'église, bâtiment qui avait autrefois servi de chapelle royale, qui est orné de bibliothèques en acajou supérieurement sculptées, et dont les murs et le plafond sont peints en fresque, et elle y reste ensevelie, oubliée et perdue pour le monde[1]. »

Don Fernando consacra aux lettres une grande partie de son temps. Suivant l'inscription placée sur son tombeau, il composa un ouvrage en quatre livres ou en quatre volumes, dont le temps a effacé le titre sur ce monument, et l'ouvrage même est perdu. On doit d'autant plus regretter cette perte, que suivant Zuniga, les fragmens de

(1) Zuniga, *Anales de Sevilla*, lib. XIV, p. 496.

l'inscription apprennent qu'il contenait, au milieu d'une foule de sujets historiques, moraux et géographiques, des notices sur les pays où il avait voyagé, et notamment sur le Nouveau-Monde et sur les voyages et les découvertes de son père.

Quoi qu'il en soit, son ouvrage le plus important, et qui fut le plus durable, est une Histoire de l'amiral, qu'il écrivit en espagnol. Elle fut traduite en italien par Alonzo de Ulloa, et c'est de cette traduction italienne, ou plutôt d'une seconde traduction qui en fut faite en espagnol, que sont venues toutes les éditions de cet ouvrage qui ont paru ensuite en différentes langues. Il est singulier qu'il n'existe en espagnol que sous la forme d'une traduction faite sur la traduction italienne d'Ulloa, et elle est pleine d'erreurs sur l'orthographe des noms propres, sur les dates et sur les distances.

Don Fernando avait été témoin oculaire de quelques-uns des faits qu'il rapporte, notamment de tout ce qui était arrivé pendant le quatrième voyage, dans lequel il avait accompagné son père. Il avait aussi les papiers et les cartes de l'amiral, et des pièces récentes de toute espèce pour en faire des extraits; enfin il connaissait familièrement la plupart des personnages qui avaient joué un rôle dans les événemens qu'il décrit. C'était un homme plein de probité et de jugement, et il écrit avec plus de sang-froid qu'on ne pourrait s'y attendre en traitant des sujets qui intéressaient l'honneur, la fortune et le bonheur de son père. On doit pourtant

regretter qu'il ait laissé dans l'obscurité toute la vie de son père antérieurement à ses découvertes, période embrassant environ cinquante-six ans. Il semble avoir désiré y jeter un nuage, et n'avoir voulu présenter son père au lecteur qu'après qu'il s'était rendu illustre par ses actions, et que son histoire s'était en quelque sorte identifiée avec celle de l'univers. Son ouvrage n'en est pas moins extrêmement précieux, et c'est la pierre fondamentale de l'histoire du continent américain.

APPENDIX N° 4.

Ancêtres de Colomb.

Quels furent les ancêtres de Christophe Colomb? C'est une question qui a été discutée avec chaleur, et qu'on n'a pu encore résoudre d'une manière satisfaisante. Plusieurs familles honorables, possédant des domaines à Plaisance, à Montferrat, et dans différentes parties du territoire de Gênes, le réclament comme appartenant à leur maison, et à ce nombre est venu se joindre récemment la noble famille de Modène[1]. Le désir naturel de prouver sa parenté avec un grand homme a excité cette rivalité; mais elle a éclaté avec encore plus d'ardeur en certaines occasions par suite de l'espoir qu'on avait d'hériter de ses titres, de ses honneurs et de sa fortune, quand la ligne masculine de ses descendans se fut éteinte. Cette question est enveloppée d'une obscurité toute

(1) Spotorno, *Hist. mem.*, p. 5.

particulière, et ses parens immédiats paraissent avoir été eux-mêmes dans l'ignorance à ce sujet.

Fernando Colomb, dans sa Biographie de l'amiral, après un pompeux prélude où il cherche à jeter une magnificence vague et ténébreuse sur l'origine de son père, parle légèrement des tentatives de quelques auteurs pour obscurcir sa renommée, en le supposant né dans divers petits villages insignifians, et il s'étend avec plus de complaisance sur ceux qui le font naître dans des endroits où il existait des familles honorables du même nom, et des monumens funèbres portant les armoiries des Colomb, et chargés de leurs épitaphes. Il rapporte qu'il a été lui-même au château de Cucuréo voir deux frères de la famille de Colomb qui étaient riches et nobles, et dont le plus jeune avait plus de cent ans. Il avait entendu dire qu'ils étaient parens de son père; mais ils ne purent lui donner aucune information à ce sujet. Sur quoi il déclare qu'il méprise ces avantages qui ne sont dus qu'au hasard, et il dit qu'il croit plus à propos de dater de la gloire de l'amiral, que de rechercher si son père était un marchand, ou s'il avait des faucons[1], puisqu'on voit mourir tous les jours, ajoute-t-il, des milliers de gens de cette dernière classe, dont la mémoire expire aussitôt, même parmi leurs voisins et leurs parens, sans qu'il soit même pos-

(1) Littéralement dans l'original, *cazador de volateria*, fauconnier. La chasse au vol était alors un amusement des plus hautes classes, et avoir des faucons était presque un signe de noblesse.

sible ensuite de s'assurer qu'ils aient existé.

Après ces expressions de dédain et quelques autres semblables, pour ces distinctions futiles, il s'emporte vivement contre Augustin Giustiniani, qu'il traite d'historien menteur, de compatriote irréfléchi, partial ou malveillant, pour avoir calomnié son père dans son *Psalterium*, en disant que dans sa jeunesse il avait été occupé de travaux mécaniques.

Comme, après toute cette discussion, Fernando laisse la question de la naissance de son père dans sa première obscurité, quoique sa susceptibilité prenne feu lorsque quelque autre semble lui assigner une humble origine, tout ce qu'il dit tend à nous convaincre qu'il ne connaissait dans l'histoire de ses ancêtres rien dont il pût tirer vanité.

On trouve dans Herrera quelques détails sur la noblesse et l'ancienneté de la famille Colombo, d'une branche éloignée de laquelle l'amiral descendait probablement. « On voit, dit-il, que l'empereur Othon II, en 940, confirma aux comtes Pierre, Jean et Alexandre Colombo frères, la possession des domaines féodaux dont ils jouissaient dans la juridiction des villes d'Acqui, Savone, Ast, Montferrat, Turin, Viceli, Parme, Crémone, Bergame, et tous autres qu'ils possédaient en Italie. Il paraît que les Colombo de Cuccaro, de Cucuréo et de Plaisance étaient les mêmes, et que l'empereur, dans la même année 940, fit donation auxdits trois frères des châteaux de Cuccaro, Conzano, Rossi-

gnano et autres, et du quart de Bistanio, qui appartenait à l'empire[1]. »

Une des tentatives les plus hardies des biographes qui veulent à toute force anoblir Colomb, fut d'en faire le fils du seigneur de Cuocaro, bourg du Montferrat en Piémont, et de prétendre qu'il était né en cet endroit dans le château de son père. Ils disent que Colomb et ses frères s'en échappèrent dans leur première jeunesse, et qu'ils n'y revinrent jamais. Ce fait fut affirmé dans le cours d'un procès intenté à la requête d'un certain Baldassarre ou Balthasar Colombo, résidant à Gênes, mais originaire de Cuccaro, pour réclamer les titres et les biens de la famille de l'amiral, après la mort, en 1578, de Diego Colon, duc de Veraguas, son arrière-petit-fils, et le dernier de ses descendans en ligne directe masculine. Le conseil des Indes rejeta ses prétentions à cette parenté. On trouvera dans une autre partie de cet ouvrage quelques détails sur ce procès.

Cette histoire romanesque, comme toutes celles qui sont relatives à la noblesse de sa naissance, est en contradiction manifeste avec les événemens subséquens de la vie de l'amiral, lorsqu'il eut à lutter contre l'indigence et l'obscurité, et contre cette prévention qui s'attache à celui qui ne tient à aucune famille. « Comment peut-on croire, dit Bossi, que ce même homme à qui ses ennemis repro-

(1) Herrera, decad. 1, lib. 1, cap. 7.

chaient sans cesse l'obscurité de sa naissance, n'eût pas répondu à cette imputation en déclarant son origine, s'il eût été réellement le descendant des seigneurs de Cuccaro, de Conzano et de Rossignano, titre qui eût été pour lui une si puissante recommandation auprès de la noblesse d'Espagne[1] ? »

Les diverses familles de Colomb qui se prétendent parentes de ce grand navigateur semblent être différentes branches d'un même arbre, et on ne peut guère douter qu'il ne fût lui-même un rejeton éloigné de ce tronc respectable.

Il paraît pourtant probable que Christophe Colomb sortait immédiatement d'une race d'humbles, mais industrieux citoyens de Gênes remontant jusqu'à Giacomo Colomb, qui était cardeur de laine en 1311, et dont Spotorno fait mention; ce qui n'est nullement incompatible avec ce que donne à entendre Fernando Colomb, que la famille de son père avait passé d'une grande richesse à une grande pauvreté, par suite des guerres de Lombardie. Les dissensions qui déchiraient alors les républiques italiennes avaient ruiné et dispersé un grand nombre des plus nobles familles; et tandis que quelques-unes de leurs branches restaient en possession de leurs châteaux et domaines seigneuriaux, d'autres étaient confondues avec la plus humble population des villes.

(1) *Dissertation*, etc.

APPENDIX N° 5.

Lieu de la naissance de Colomb.

Il s'est élevé de graves discussions sur le lieu de la naissance de Colomb. Telle a été la grandeur de sa renommée que plusieurs états se sont empressés de le réclamer comme leur fils; car rien ne réfléchit plus d'éclat sur une ville que d'avoir donné le jour à des hommes illustres. L'opinion primitive et généralement reçue était en faveur de Gênes; mais les états de Plaisance, et particulièrement de Piémont, firent valoir leurs prétentions avec tant de force, que l'académie des sciences et belles-lettres de Gênes se détermina, en 1812, à nommer une commission composée de trois de ses membres, les signors Serra, Carrega et Piaggio, pour les examiner.

Petro Maria Campi avait fait valoir d'abord les

prétentions de Plaisance dans *l'Histoire ecclésiastique* de cette ville, où il soutint que Colomb était né dans le village de Pradello qui en était voisin. Il parut probable, d'après les recherches qui furent faites, que Bertolino Colombo, bisaïeul de l'amiral, avait été propriétaire d'un petit bien à Pradello, dont les revenus avaient été reçus par Dominique Colombo, de Gênes, et, après sa mort, par ses fils Christophe et Barthélemi. En admettant que cette assertion fût correcte, ce n'était pas une preuve que l'amiral, son père ou son aïeul, eussent jamais résidé à Pradello : toutes ces circonstances mêmes indiquaient au contraire que leur domicile était à Gênes.

Les prétentions du Piémont étaient soutenues d'une manière plus plausible. Il était démontré qu'un Dominique Colombo était seigneur du château de Cuccaro dans le Montferrat, à l'époque de la naissance de Christophe Colomb, qu'on assurait être son fils et être né dans ce château. Balthasar Colomb, descendant de ce Dominique, forma une demande devant le conseil des Indes, à l'effet d'être reconnu héritier de l'amiral, lorsque sa ligne directe masculine fut éteinte. La décision du conseil des Indes lui fut contraire, comme nous l'avons dit précédemment, en rendant compte de sa réclamation. Il fut prouvé que Dominique Colombo, père de l'amiral, demeurait à Gênes avant la mort de ce seigneur de Cuccaro qui portait le même nom, et même long-temps après.

Les trois commissaires nommés par l'académie des sciences et belles-lettres de Gênes pour examiner ces prétentions, après de longues et minutieuses recherches, firent un rapport volumineux et circonstancié en faveur de Gênes. On peut voir une ample analyse de leur enquête dans l'*Histoire de Colomb*, par Bossi, qui, dans une savante dissertation sur ce sujet, confirme leur opinion. On peut encore ajouter à l'appui, que Pierre Martyr et Barthélemi Las Casas, qui étaient contemporains de Colomb et qui le connaissaient personnellement, et l'historien portugais, Juan de Barros, s'accordent tous à faire naître Colomb sur le territoire de Gênes.

Mais une autre question, qui a été une source de discussion parmi les Génois eux-mêmes, est de savoir si Colomb était né dans la ville de Gênes même, ou dans quelque autre partie de son territoire. Finale, Oneglia et Savone, villes situées sur la côte occidentale de la Ligurie; Boggiasco, Cogoletto et plusieurs autres villes et villages, le réclament en même temps. Sa famille possédait une petite propriété dans un village ou hameau entre Quinto et Nervi, qui porte le nom de *Torre dei Colombi*[1].

Barthélemi Colomb, frère de l'amiral, prit le surnom de *Terra-Rubra*, dans une inscription latine sur une carte qu'il présenta à Henri VII, roi

(1) Bossi, traduction française. Paris, 1824, p. 69.

d'Angleterre, et Fernando Colomb, dans son *Histoire de l'amiral*, dit qu'il avait coutume de signer de la même manière avant son élévation.

Cogoleto remporta quelque temps la palme. Les familles qui s'y trouvent revendiquent l'illustre navigateur, et en conservent un portrait. On assure qu'un des deux amiraux nommés Colombo, avec lesquels il fit voile, ou même tous les deux, naquirent en ce lieu, furent confondus avec lui, et donnèrent ainsi de la vraisemblance à cette idée[1].

Savone, ville du territoire de Gênes, a réclamé le même honneur, et cette prétention a été soutenue récemment avec beaucoup de force : c'est le signor Giovanni Battista Belloro, avocat de Savone, qui l'a fait revivre dans une dissertation ingénieuse en forme de lettre, datée du 12 mai 1826, adressée au baron de Zach, éditeur d'un journal astronomique et géographique très-estimé[2].

Le signor Belloro donne comme un fait authentique que Dominique Colombo fut pendant bien des années citoyen de Savone, qu'il y demeurait et qu'un Christophe Colombo y signa un écrit en 1472.

Il dit qu'une place publique de cette ville portait le nom de *Platea Colombi*, vers la fin du quatorzième siècle ; que le gouvernement ligurien

(1) Bossi, traduction française. Paris, 1824, p. 69.

(2) *Correspondance astronomique et géographique du baron de Zach*, vol. XIV, cahier 6, lettre XXIX. 1826.

donna le nom de *Jurisdizione di Columbi* à ce district de la république, dans la persuasion que le grand navigateur était né à Savone; et que Colomb appela Savone une petite île voisine d'Hispaniola, qui fut une de ses premières découvertes.

Il cite plusieurs écrivains de Savone, principalement des poëtes, et divers historiens et poëtes d'autres pays, et établit ainsi le fait que Colomb était regardé comme natif de Savone par des personnes dont l'autorité est respectable...

Il s'appuie particulièrement sur le témoignage du Magnifique François Spinola, rapporté par le savant prélat Philippe Albert Pollero, disant qu'il avait vu le tombeau de Christophe Colomb dans la cathédrale de Séville, et que l'épitaphe dit expressément qu'il était né à Savone. « *Hic jacet Christophorus Colombus, Savonensis* (1). »....

Les preuves avancées par le signor Belloro démontrent son zèle pour l'honneur de sa ville natale, mais ne rendent pas authentique le fait qu'il cherche à établir. Il prouve clairement que beaucoup d'écrivains ont cru que Colomb était né à Savone; mais on peut en citer un beaucoup plus grand nombre, la plupart contemporains de l'amiral, dont les uns étaient ses amis intimes, et les autres ses concitoyens, qui disent qu'il est né dans la ville de Gênes. Parmi les écrivains de

(1) Felippo Alberto Pollero, *Epicherema, cioe breve Discorso per difesa di sua persona e carattere*. Torino, per Gio. Bat. Zappata, 1696 (lisez 1694), in-4°, p. 47.

Savone, Jules Salinorio, qui approfondit ce sujet, en vient expressément à la même conclusion. *Genova, cita nobilissima, era la patria de Colombo*[1].

Le signor Belloro paraît ne pas se tromper en disant que Dominique, père de l'amiral, demeura plusieurs années à Savone. Mais, d'après sa dissertation même, on voit que le Christophe qui signa comme témoin un testament en 1492, s'y dit lui-même de Gênes : *Christophorus Columbus Lanegerius de Januâ.* Ce fait est énoncé par d'autres auteurs, qui présument que ce Christophe était le navigateur qui était allé voir son père dans l'intervalle de quelques-uns de ses premiers voyages. Cette circonstance même confirme donc encore l'idée qu'il était né à Gênes.

L'épitaphe sur laquelle le signor Belloro s'appuie principalement, ne peut être alléguée comme une preuve. Christophe Colomb ne fut pas enterré dans la cathédrale de Séville, et aucun monument ne fut élevé à sa mémoire dans cet édifice. Le tombeau auquel fait allusion le savant prélat, Philippe-Albert Pollero, peut avoir été celui de Fernando Colomb, fils de l'amiral, qui fut enterré dans la cathédrale de Séville, à laquelle il légua sa belle bibliothèque. Un monument fut érigé à sa mémoire dans cette église. L'inscription citée par le signor Belloro peut avoir été mal transcrite, de

(1) Gênes, ville très-noble, était la patrie de Colomb.

mémoire, par le Magnifique François Spinola, dans la fausse idée qu'il avait vu le sépulcre de l'amiral. Comme Fernando était né à Cordoue, l'épithète *Savonensis* doit avoir été une autre erreur de mémoire du Magnifique.

Cette question du lieu de la naissance de Colomb a été aussi discutée avec un soin minutieux par D. Giovani Batista Spotorno, de l'université royale de Gênes, dans son *Mémoire historique sur Colomb*, et il prononce en faveur de cette ville. Il prouve que la famille Colomb avait depuis longtemps demeuré à Gênes. D'un extrait du registre du notariat, il appert qu'un Giacomo Colombo, cardeur de laine, demeurait hors de la porte Saint-André en 1311. Un mémoire, publié par l'académie de Gênes, prouve aussi qu'en 1489 Dominique Colombo possédait une maison, une boutique et un jardin avec un puits, dans la rue de la Porte-Saint-André, autrefois hors des murs, qu'on présume avoir été la même résidence que celle de Giacomo Colombo. Il louait aussi une autre maison des moines de Saint-Etienne, dans la Via Mulcento, conduisant de la rue Saint-André à la Strada Giulia (1).

Le signor Bossi dit que des pièces récemment trouvées dans le monastère de Saint-Etienne présentent plusieurs fois le nom de Dominique Colombo, de 1456 à 1459, et le désignent comme

(1) Spotorno, traduction anglaise, p. 11 et 12.

fils de Giovani Colombo, mari de Susanne Fontanarossa, et père de Christophe, de Barthélemi et de Giacomo (ou Diego)[1]. Il ajoute que le registre des recettes des chanoines prouve que le dernier paiement des loyers de sa maison, fut fait par Dominique Colombo en 1489. Il conjecture que l'amiral naquit dans une maison appartenant aux moines, située dans la Via Mulcento, et qu'il fut baptisé dans l'église de Saint-Etienne. Il dit aussi qu'un ancien manuscrit fut mis sous les yeux des commissaires de l'académie de Gênes, et que le notaire avait écrit en marge que le nom de Christophe se trouvait sur le registre de la paroisse, comme ayant été baptisé dans cette église[2].

André Bernaldez, curé de los Palacios, qui était intime ami de Colomb, dit qu'il était né à Gênes[3]. Augustin Giustiniani, contemporain de Colomb, l'affirme aussi dans son *Psautier polyglotte*, publié à Gênes en 1516. Antonio de Herrera, auteur d'une grande exactitude, qui n'était pas contemporain de Colomb, mais qui avait été à même de consulter les documens les plus authentiques, dit aussi positivement qu'il était né dans la ville de Gênes.

A ces noms, on peut ajouter ceux d'Alexandre Geraldini, frère du nonce, précepteur des enfans de Ferdinand et d'Isabelle, et intime ami de Co-

(1) Bossi, *traduction française*, p. 76.
(2) Bossi, traduction française, p. 76.
(3) *Cura de los Palacios*, cap. 118, MS.

tomb[1], d'Antonio Gallo[2], de Barthélemi Senaraya[3], et d'Uberto Foglietto[4], tous contemporains de l'amiral, tous nés à Gênes, et aussi un écrivain anonyme qui publia une relation de son voyage de découverte à Venise, en 1509[5]. Il est inutile de citer les historiens d'une date postérieure qui ont partagé la même opinion, attendu qu'ils puisèrent sans doute leurs renseignemens dans quelques-unes de ces autorités.

Nous sommes entrés dans tous ces détails sur la question du lieu de la naissance de Colomb, parce qu'elle a été, et qu'elle continue encore à être vivement discutée. On peut la regarder pourtant comme positivement résolue par la plus haute autorité possible, par celle de Colomb lui-même. Dans un testament qu'il fit en 1498, et qui a été admis en preuve devant les tribunaux d'Espagne dans certains procès entre ses descendans, il déclare deux fois qu'il est né dans la ville de Gênes. *Siendo yo nacido en Genova*, « moi étant né à Gênes; » et plus loin il répète encore cette déclaration comme une raison pour imposer à ses héritiers certaines conditions qui prouvent l'intérêt qu'il prenait au lieu de sa naissance. « J'ordonne audit don Diego, mon fils, ou à celui qui héritera

(1) Alex. Geraldini, *Itin. ad reg. sub æquin.*

(2) Ant. Gallo, *Annales de Gênes*. Muratori, t. XXIII.

(3) Senaraya. Muratori, t. XXIV.

(4) Foglietto, *Elog. clar. Ligur.*

(5) Grineus, *Nov. Orb.*

dudit majorat (ou bien substitué), de soutenir toujours dans la ville de Gênes un membre de notre famille, qui y sera domicilié avec sa femme, et de lui assurer un revenu avec lequel il puisse vivre honnêtement, comme il convient à une personne qui nous est alliée, et avoir pied et racine dans cette ville en qualité de citoyen; de sorte qu'il puisse y trouver aide et faveur en cas de besoin; *car j'en suis venu, et j'y suis né*[1].

Dans un autre passage de son testament, il s'exprime à l'égard de Gênes avec une tendresse filiale. « J'ordonne audit don Diego, ou à quiconque possédera ledit majorat, d'avoir toujours en vue, dans tous ses travaux et dans toutes ses entreprises, l'honneur, la prospérité et l'accroissement de la ville de Gênes, et d'employer tous ses moyens et tous ses talens à défendre et à augmenter le bien-être et l'honneur de cette république, en tout ce qui ne sera pas contraire au service de l'église de Dieu et à la dignité du roi et de la reine, nos souverains, et de leurs successeurs. »

Un codicille informe, fait par Colomb à Valladolid le 4 mai 1506, seize jours avant sa mort, fut dé-

(1) « *Item.* Mando al dicho don Diego, mi hijo, ó á la persona que heredera el dicho mayorasgo, que tenga y sostenga siempre en la ciudad de Génova una persona de nuestro linage que tenga alli casa y muger, y le ordene renta con que pueda vivir honestamante, como persona tan llegata á nuestro linage, y haga pie y raiz en la dicha ciudad como natural de ella, porque podrá haber de la dicha ciudad ayuda y favor en las cosas del menester suyo, *por que de ella sali y en ella naci.* »

couvert dans la bibliothèque Corsini, à Rome, vers 1785. On l'a appelé un codicille militaire, parce qu'il est du genre de ceux que la loi permet au soldat de faire, lorsqu'il est à la veille d'une bataille, ou qu'il s'attend à mourir. Il était écrit sur la page blanche d'un petit bréviaire présenté à Colomb par le pape Alexandre VII. Colomb lègue ce livre « à sa chère patrie, la république de Gênes. »

Il ordonne l'érection d'un hôpital pour les pauvres dans cette ville, lui assigne une dotation, et institue la république son héritière dans l'amirauté des Indes, en cas d'extinction de la ligne masculine de sa postérité.

L'authenticité de cette pièce a été mise en doute. On a dit qu'il n'était nullement probable que Colomb eût eu recours à un usage qui lui était probablement inconnu. Cette objection n'est pas péremptoire. Colomb était accoutumé à toutes les particularités d'une vie militaire, et plus d'une fois il écrivit des lettres, dans des momens critiques, à titre de précaution, contre quelque événement fatal qui semblait le menacer. Le codicille dont il s'agit, doit, d'après sa date, avoir été fait quelques jours avant sa mort, peut-être dans un moment où il se croyait à l'extrémité. Cette circonstance peut servir à expliquer quelques différences dans le caractère de l'écriture, d'autant plus que des accès de goutte aux mains faisaient quelquefois qu'il ne pouvait écrire que pendant la nuit. On a particulièrement contesté la signature; mais il ne paraît

pas en avoir adopté une toujours uniforme, et c'est un point auquel tout faussaire ferait grande attention. On ne voit pas d'ailleurs quel avantage on aurait pu se procurer en forgeant cette pièce, ni qu'on ait jamais essayé de s'en servir.

En 1502, lorsque Colomb était sur le point de partir pour son quatrième et dernier voyage, il écrivit à son ami le docteur Nicolo Oderigo, ci-devant ambassadeur de Gênes en Espagne, et lui envoya des copies de toutes les concessions et commissions qu'il avait obtenues des souverains d'Espagne, légalisées par les alcades de Séville. Il écrivit en même temps à la banque de Saint-George à Gênes, ordonnant qu'un dixième de ses revenus fût payé à cette ville en diminution des droits sur les grains, sur le vin et autres provisions.

Pourquoi Colomb aurait-il pris un si vif intérêt à Gênes, s'il fût né dans quelqu'un des autres états d'Italie qui ont prétendu lui avoir donné le jour? Il n'avait aucune obligation à Gênes; il n'y avait passé qu'une courte partie de sa première jeunesse, et sa proposition d'un voyage de découverte avait été, suivant quelques écrivains, rejetée avec mépris par cette république. Rien ne peut expliquer un si vif intérêt pour Gênes, si ce n'est ce lien filial qui attache le cœur de l'homme au lieu de sa naissance, quelque séparé qu'il en soit par le temps et la distance, et quelque peu de protection qu'il en ait reçu.

D'une autre part, si Colomb fût né dans quel-

qu'une des villes, dans quelqu'un des villages de la côte de Gênes qui le réclament, pourquoi aurait-il fait ces legs au profit de la ville de Gênes, et non en faveur du lieu de sa naissance ?

Ces legs furent évidemment dictés par cette affection secrète qui nous attache à la terre natale. Il était alors bien au-dessus de toute fausse honte à ce sujet. Sa renommée était si brillante, qu'elle aurait jeté du lustre sur le hameau le plus obscur, et son amour pour sa patrie était trop vif pour qu'il ne s'occupât point, dans ses derniers instans, d'en donner des preuves évidentes, et que du bord de la tombe il ne jetât pas en arrière un regard sur son berceau. Ces raisons, puisées dans un sentiment naturel, paraissent puissantes pour décider la question en faveur de Gênes.

APPENDIX N° 6.

Les Colombo.

PENDANT la première partie de la vie de Colomb, il existait deux autres navigateurs portant le même nom, ayant un certain rang, et jouissant de quelque célébrité, avec lesquels il fit voile quelquefois. Suivant Fernando Colomb[1], ils étaient parens de son père, et Colomb dit dans une de ses lettres : « Je ne suis pas le premier amiral de notre famille. »

Ils étaient oncle et neveu. Le neveu est appelé par les historiens Colombo le jeune; par les historiens espagnols Colombo el Mozo. Le premier était au service de la France; il y était probablement entré à l'époque où Gênes était sous la protection ou plutôt sous la domination de ce pays. On

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 1.

dit qu'il prit part aux expéditions de Jean d'Anjou contre Naples, et que Colomb fit voile avec lui.

Zurita fait mention de Colombo l'aîné dans la guerre entre l'Espagne et le Portugal, relativement aux prétentions de la princesse Jeanne à la couronne de Castille[1]. En 1476, le roi de Portugal se détermina à passer en France sur les côtes de la Méditerranée pour engager Louis XI, son allié, à porter la guerre dans la province de Guipuscoa.

Le roi, dit Zurita, quitta Toro le 13 juin, et descendit le fleuve jusqu'à la ville de Porto, pour y attendre l'escadre du roi de France, dont le capitaine était Colon (Colombo), qui devait traverser le détroit de Gibraltar pour se rendre à Marseille.

Après quelques délais, Colombo arriva, vers la fin de juillet, avec l'escadre française, à Bormeo, sur la côte de la Biscaye, où il essuya une violente tempête et perdit son principal vaisseau. De là il se rendit sur la côte de la Galice, dans l'intention d'attaquer Ribaldo; et il perdit beaucoup de ses gens. De là, il fit voile pour Lisbonne afin de recevoir sur son bord le roi de Portugal, qui s'embarqua sur cette flotte au mois d'août, prenant avec lui deux mille deux cents hommes d'infanterie, et quatre cent soixante-dix de cavalerie, pour renforcer les garnisons portugaises le long de la côte de Barbarie. Cette escadre était composée de douze vaisseaux et de cinq caravelles.

(1) *Annales d'Aragon*, liv. XIX, p. 261.

« Après avoir touché à Ceuta, la flotte se rendit à Colibre où le roi débarqua vers la mi-septembre, le temps ne lui permettant pas de se rendre à Marseille [1]. »

Ce Colombo est évidemment l'officier de marine dont Georges Chauffepié, dans son *Supplément au Dictionnaire de Bayle* [2], parle dans les termes suivans :

« Je ne sais, dit Chauffepié, quelle foi on peut ajouter à un fait rapporté dans le *Ducatiana* (part. 1, pag. 143), que Colomb, en 1474, commandait plusieurs navires pour Louis XI, et que, comme les Espagnols avaient fait à cette époque une irruption dans le Roussillon, il crut, par voie de représailles, et sans violer la paix qui régnait entre les deux couronnes, pouvoir donner la chasse aux bâtimens espagnols. Il attaqua donc deux galères de cette nation, frétées pour le compte de divers individus, et s'en empara. Le roi Ferdinand, en ayant fait des plaintes, écrivit à ce sujet à Louis XI. Sa lettre est datée du 9 décembre 1474. Ferdinand y nomme Christophe Colomb le sujet de Louis, attendu que, comme on sait, il était né à Gênes, et que Louis en était souverain, quoique le duc de Milan tînt de lui cette ville et celle de Savone à titre de fief. »

Il est très-probable que ce fut l'escadre de ce

(1) Zurita, liv. xiv, chap. 51.

(2) Tome ii, page 126.

même Colombo qui se montra dans le Levant en 1475 et 1476, et qui, dans une occasion, attaqua l'escadre vénitienne en station pour protéger l'île de Chypre. Mention en est faite dans une lettre écrite en 1476 par deux gentilshommes de Milan au duc de Milan, citée par Bossi, et après lui par Spotorno.

Le neveu de Colombo, nommé par les Espagnols Colombo el Mozo, commandait aussi, quelques années après, une escadre au service de la France, et il se rendit formidable dans la Méditerranée, comme on le verra dans un autre article. Les noms de ces deux Colombo, oncle et neveu, paraissant vaguement et par intervalles pendant la période obscure de la vie de l'amiral, plusieurs historiens les ont confondus avec lui. Fernando Colomb dit que son père navigua plusieurs années avec Colombo le jeune[1]. Il est possible qu'il ait eu, à différentes époques, un commandement inférieur sur l'escadre de l'oncle et du neveu, et qu'il ait assisté aux actions que nous venons de rapporter.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 5.

APPENDIX N° 7.

Expédition de Jean d'Anjou.

Vers l'époque où Colomb avait atteint sa vingt-quatrième année, sa ville natale se trouva dans un état d'alarme et de grand péril, par l'invasion dont la menaçait Alphonse V d'Aragon, roi de Naples. Se trouvant trop faible pour résister seule à un tel ennemi, et ayant inutilement cherché des secours en Italie, elle se plaça sous la protection de Charles VII, roi de France. Ce monarque envoya à son aide Jean d'Anjou, fils de René ou Renato, roi de Naples, qui avait été détrôné par Alphonse. Jean d'Anjou, autrement nommé duc de Calabre[1], prit aussitôt le commandement de la ville, en fit ré-

(1) Le titre de duc de Calabre était celui du fils et héritier du roi de Naples, comme celui de prince de Galles en Angleterre.

parer les fortifications, et défendit l'entrée du port par de fortes chaînes. Pendant ce temps, Alphonse avait préparé une armée de terre considérable, et avait réuni une escadre de vingt navires et de dix galères à Ancône, sur les frontières de Gênes. Cette république paraissait courir les plus grands dangers, quand Alphonse fut subitement attaqué d'une calenture[1] dont il mourut, laissant les royaumes d'Aragon et de Sicile à son frère Jean, et celui de Naples à son fils Ferdinand.

La mort d'Alphonse, et la division de ses domaines qui en fut la suite, tout en délivrant les Génois de leurs craintes, firent renaître les espérances de la maison d'Anjou; et le duc Jean, encouragé par les émissaires de plusieurs seigneurs napolitains, résolut de faire une tentative hardie pour recouvrer la couronne de Naples. Les Génois épousèrent sa cause avec ardeur, et lui fournirent des vaisseaux, des galères et de l'argent. Son père René ou Renato équipa douze galères pour cette expédition dans le port de Marseille, et lui fit promettre des subsides abondans, et l'appui du roi de France. La nature brillante de cette entreprise attira l'attention des esprits entreprenans de ce siècle. Le noble chevaleresque, le soldat de fortune, le corsaire intrépide, l'aventurier audacieux et le partisan mercenaire s'enrôlèrent sous les bannières du duc de Calabre. Les historiens disent que Co-

(1) Espèce de fièvre inflammatoire. (*Note du traducteur.*)

lomb servit dans l'armement parti de Gênes, sur une escadre commandée par un des Colombo, ses parens.

L'expédition destinée contre Naples mit à la voile en octobre 1459, et arriva à la hauteur de Sessa, entre l'embouchure du Garigliano, et celle du Volturno. La nouvelle de l'arrivée de l'escadre fut le signal d'une révolte universelle. Les barons factieux et leurs vassaux se hâtèrent de joindre l'étendard d'Anjou, et le duc vit bientôt les plus belles provinces des états napolitains se ranger sous ses ordres, tandis qu'avec son armée et son escadre, il menaçait la ville de Naples même.

Dans l'histoire de cette expédition on trouve un trait d'audace de la flotte à bord de laquelle Colomb s'était embarqué.

L'armée de Jean d'Anjou, étant entourée et serrée de près par une force supérieure, se trouvait dans une situation dangereuse à l'embouchure du Sarno. Dans cette conjoncture, le capitaine de l'escadre débarqua avec ses hommes et occupa les environs, espérant éveiller dans la populace son ancien enthousiasme pour la bannière d'Anjou, et peut-être s'emparer de Naples par surprise. Ses gens ne connaissant guère la discipline de soldats réguliers, et ayant au contraire les dispositions de marins flibustiers et corsaires, se dispersèrent dans le pays ne songeant qu'au pillage. Les troupes de la flotte furent envoyées contre eux ; attaqués par l'infanterie, mis en fuite avec une perte considérable, ils

voulurent retourner sur leurs vaisseaux; mais ils trouvèrent les passages des défilés occupés et bouchés par les habitans de Sorento qui les attaquèrent et en firent un carnage terrible. La déroute fut alors complète. On dit qu'un grand nombre d'entre eux, saisis de la frénésie du désespoir, se précipitèrent du haut des rochers dans la mer, et que très-peu réussirent à regagner les navires.

La lutte de Jean d'Anjou et d'Alphonse pour la couronne de Naples dura quatre ans. Pendant quelque temps la fortune favorisa Jean d'Anjou, et il parut presque sur le point de remporter le prix de ses efforts; mais des revers survinrent; il fut défait sur différens points; les nobles factieux l'abandonnèrent l'un après l'autre et se soumirent de nouveau à Alphonse, et le duc fut enfin obligé de se retirer dans l'île d'Ischia, où il resta quelque temps, gardé par huit galères, qui inquiétaient aussi la baie de Naples[1]. On suppose que Colomb servit sur cette escadre, qui suivit loyalement la fortune du duc, jusqu'au moment où il renonça définitivement à cette malheureuse entreprise.

(1) Colnucio, *Hist. Esp.*, lib. VII, cap. 17.

APPENDIX N° 8.

Capture des galères de Venise par Colombo le jeune.

Comme la relation du combat naval par lequel Fernando Colomb assure que son père fut jeté pour la première fois sur les côtes de Portugal, a été adoptée par divers historiens respectables, il est à propos de donner des motifs particuliers pour refuser d'y ajouter foi.

Fernando dit expressément que ce fut dans une action mentionnée par Marc-Antoine Sabelicus, dans le huitième livre de sa dixième décade; que l'escadre sur laquelle Colomb servait était commandée par un fameux corsaire nommé Colombo le jeune (Colombo el Mozo), et que Venise envoya une ambassade pour remercier le roi de Portugal des secours qu'il avait donnés aux capitaines vénitiens et à leurs équipages. Il est bien certain que Sabelicus mentionne toutes ces circonstances, mais

le combat eut lieu en 1485, un an après que Colomb avait quitté le Portugal. Zurita parle de la même action dans ses annales d'Aragon, sous la date de 1485. Il dit : « A cette époque quatre galères vénitiennes firent voile de l'île de Cadix, et prirent la route de la Flandre. Elles étaient chargées de marchandises du Levant, et particulièrement de l'île de Sicile. En passant près du cap Saint-Vincent, elles furent attaquées par un corsaire français, fils du capitaine Colon (Colombo), dont l'escadre était composée de sept vaisseaux, et les galères furent prises le 21 août[1].

On trouve un détail plus circonstancié de cette affaire, dans la vie de Jean II, roi de Portugal, par Garcia de Reesende qui la rapporte aussi comme ayant eu lieu en 1585. Il dit que les galères vénitiennes furent prises et pillées par les Français, et que les capitaines et les hommes de leurs équipages furent maltraités, blessés, dépouillés, et jetés sur le rivage à Cascoes. Là ils furent secourus par Dona Maria de Meneses, comtesse de Monsanto. Quand le roi Jean II apprit ces circonstances, il fut très-fâché qu'un tel événement eût eu lieu sur les côtes de son royaume ; et voulant montrer son amitié pour la république de Venise, il ordonna qu'on fournît aux capitaines vénitiens de riches vêtemens de soie et d'étoffes précieuses, ainsi que des chevaux et des mules, pour qu'ils pussent

(1) Zurita, liv. xx, chap. 64.

paraître devant lui d'une manière digne d'eux et de leur pays. Il les accueillit avec beaucoup de bonté et de distinction, s'exprima avec une courtoisie vraiment royale, tant à leur égard qu'envers la république de Venise, et ayant entendu le récit qu'ils lui firent d'un combat qui les laissait au dépourvu, il leur donna une somme d'argent considérable pour racheter leurs galères des croiseurs français. Ceux-ci firent passer toutes les marchandises à bord de leurs navires, mais le roi Jean défendit qu'on achetât aucune partie de leur butin dans toute l'étendue de ses domaines. Sa générosité ne se contenta pas de venir au secours des capitaines; il fournit aux besoins de leurs équipages, et les mit en état de retourner à Venise sur leurs propres galères.

Les dignitaires de cette république furent si sensiblement touchés de la munificence du roi Jean, qu'ils envoyèrent à ce monarque une grande ambassade chargée de lui offrir de riches présens et les expressions de leur vive reconnaissance. Jérôme Donat, homme distingué par son érudition et son éloquence, fut chargé de cette mission. Il reçut l'accueil le plus honorable du roi Jean, qui le congédia avec des présens dignes d'un roi, parmi lesquels se trouvaient des mules et des genets somptueusement caparaçonnés, et des esclaves nègres richement vêtus [1].

(1) Obras de Garcia de Reesende, chap. 58. Evora, 1554.

Voici la relation que fait Sabelicus de cette affaire dans son histoire de Venise [1] :

« Il était parti quatre galères, dont Barthélemi Minio était le capitaine. Tandis qu'elles voguaient sur la mer Ibérienne, Colombo le jeune, neveu du fameux corsaire Colombo, ayant sept navires en état de combattre, les rencontra pendant la nuit près du Sacro Promontorio, maintenant appelé le cap Saint-Vincent. Quoique décidé à s'emparer des galères vénitiennes, dès l'instant qu'il les aperçut, il ne voulut pourtant pas leur livrer le combat avant le jour, mais, pour être plus à portée de les attaquer, il les suivit de si près, que les proues du corsaire touchaient les poupes des bâtimens vénitiens. Le jour étant arrivé, les farouches ennemis commencèrent l'attaque sur-le-champ, et les Vénitiens la soutinrent quelque temps, quoique inférieurs par le nombre de leurs navires et de leurs équipages. Rarement on combattit de semblables ennemis avec une perte d'hommes si considérable, parce qu'on n'a guères coutume de s'attaquer à eux, si l'occasion n'y force. Quelques

(1) Marc-Antoine Coccéio, plus connu sous le nom de *Sabelicus*, surnom qu'il adopta lorsqu'il fut couronné comme poète dans l'académie pédantesque de Pomponius Lœtus. Il était contemporain de Colomb, et il fait une courte mention de ses découvertes dans le huitième livre de la dixième décade de son *Histoire universelle*. Quelques écrivains l'appellent le Tite-Live de son siècle; d'autres l'accusent de partialité en faveur de Venise. Scaliger lui reproche sa vénalité, et prétend que l'or de Venise avait de l'influence sur lui.

témoins présens à cette affaire assurent qu'il périt trois cents hommes à bord des galères vénitiennes.

» D'autres portent moins haut le nombre des morts. Lorenzo Michele, capitaine d'une galère, et Giovanni Delphino, frère d'un autre capitaine, périrent dans ce combat, qui dura depuis l'aurore jusqu'à la vingtième heure du jour[1]. Les Vénitiens furent fort maltraités. *La Delfina* était déjà au pouvoir des ennemis quand les autres galères se rendirent. Des hommes qui avaient joué leur rôle dans ce combat opiniâtre disent avoir compté sur leur navire, de la poupe à la proue, quatre-vingts braves gens étendus sur le tillac, ce que les ennemis ayant vu, ils ne purent s'empêcher de gémir, et dirent avec colère que les Vénitiens l'avaient voulu. Les morts furent jetés à la mer, et les blessés furent mis sur le rivage. Ceux qui conservèrent la vie suivirent à Lisbonne les navires et le capitaine victorieux, et là ils furent tous congédiés... Les Vénitiens furent reçus avec bonté par le roi; on prit soin des malades, et l'on donna aux autres des vêtemens et de l'argent, chacun suivant leur condition... En outre il fut défendu dans tout le royaume de rien acheter du butin fait par les corsaires sur les Vénitiens. La nouvelle de ce désastre jeta la désolation dans Venise : on avait

(1) Le jour ne se divise pas en Italie en deux portions égales de douze heures chacune ; il s'y partage en vingt-quatre heures.

(*Note du traducteur.*)

perdu dans cette affaire deux cent mille ducats ; mais la perte d'un si grand nombre d'hommes fut la source d'une affliction encore plus grande [1]. »

(1) Marc. Ant. Sabelico, *Hist. Venet.*, decad. IV, lib. III.

APPENDIX N° 9.

Améric Vespuce.

Améric Vespuce fut du nombre des premiers et des plus intelligens navigateurs qui suivirent les traces de Colomb. Bien des gens l'ont regardé comme celui qui avait découvert le premier le continent méridional, et, par un caprice singulier de la fortune, son nom a été donné à la totalité du Nouveau-Monde. On a pourtant soutenu fermement qu'il n'avait nullement le droit de prétendre à cette découverte ; qu'il n'avait fait voile que dans un grade subalterne, sur des escadres commandées par d'autres ; que la relation de son premier voyage est une fable ; et qu'il n'aperçut le continent qu'après qu'il avait été découvert et côtoyé par Colomb. Comme cette question a été le sujet d'une controverse aussi vive que volumi-

neuse, il est à propos d'y jeter un coup d'œil dans cet ouvrage.

Améric Vespuce naquit à Florence, le 9 mars 1451, d'une famille noble, mais, à cette époque, peu riche. Son père se nommait Anastase; sa mère, Élisabeth Mini; il était le troisième de leurs fils, et il reçut une excellente éducation sous la direction de son oncle Georges Antoine Vespuce, docte frère du monastère de Saint-Marc, qui donna des leçons à plusieurs personnages illustres de cette époque.

Améric Vespuce fit un voyage en Espagne, et fixa sa résidence à Séville pour surveiller quelques affaires commerciales pour la famille des Médicis de Florence, et pour réparer, par son intelligence, les pertes et les infortunes d'un frère peu habile [1].

L'époque de son arrivée en Espagne est incertaine; mais en comparant les dates et les circonstances mentionnées dans ses lettres, il devait être à Séville lorsque Colomb revint de son premier voyage.

Le père Stanislas Canovai, professeur de mathématiques à Florence, qui a publié la vie et les voyages d'Améric Vespuce, dit qu'il reçut une Commission du roi Ferdinand, et qu'il fut envoyé avec Colomb, lors du second voyage de l'amiral, en 1493. Il établit ce fait sur l'autorité d'un passage de la cosmographie de Sébastien Munster,

(1) Bandini, *Vita d'Amer. Vespucci.*

publiée à Bâle en 1550[1]; mais Munster fait mention de Vespuce comme ayant accompagné Colomb dans son premier voyage; par conséquent la citation de Canovai est incorrecte, et l'assertion de Munster est démentie par les lettres de Vespuce, dans lesquelles il dit que son enthousiasme s'est échauffé par tout ce qu'il avait entendu dire des contrées nouvellement découvertes. Il ne parle jamais d'un tel voyage dans aucune de ses lettres, ce qu'il aurait probablement fait s'il l'avait accompli, ou plutôt il en eût fait le sujet d'une lettre particulière.

La première connaissance positive que nous ayons de la résidence de Vespuce en Espagne, remonte au commencement de 1496. D'après des pièces conservées dans les archives royales, il paraît qu'il fut l'agent ou le facteur de la maison de Juanoto Berardi, riche négociant florentin, demeurant à Séville, qui avait fait un marché avec les souverains de l'Espagne pour fournir trois armemens différens de quatre vaisseaux chacun, pour le service des pays nouvellement découverts. Il peut avoir été une des parties intéressées dans cette affaire, qui fut conclue au nom de cette maison. Berardi mourut en décembre 1495, et dans le mois de janvier suivant, on voit Améric Vespuce occupé des affaires de l'expédition, et réglant avec les maîtres des navires tout ce qui concernait la

(1) *Cosm. Munst.*, pag. 1108.

paye et les vivres, conformément aux conventions faites entre eux et feu Juanoto Berardi. Le 21 janvier 1496, il reçut pour ce compte dix mille maravedis de Bernard Pinelo, trésorier du roi. Il continua à tout préparer pour le départ de quatre caravelles, qui devaient mettre à la voile d'après le même traité entre les souverains et la maison Berardi. Elles partirent le 3 février 1496, mais le 18 elles essuyèrent une tempête et firent naufrage. Les équipages furent sauvés, à l'exception de trois hommes[1]. Tandis qu'il était occupé de ces soins, Améric Vespuce eut nécessairement bien des occasions de s'entretenir avec Colomb, avec qui il paraît avoir toujours entretenu des relations amicales, d'après ce que dit l'amiral lui-même dans une de ses lettres à son fils Diego. Ces conversations, et la manière dont il était employé à préparer ces expéditions, lui inspirèrent bientôt le désir d'aller visiter les pays récemment découverts, et de prendre part lui-même à ces entreprises, qui étaient alors le sujet de tous les entretiens. Ayant acquis des connaissances suffisantes en géographie et en marine, il se prépara à se lancer dans la carrière des découvertes, et il ne se passa pas long-temps avant qu'il exécutât ce dessein.

En 1498, Colomb, dans son troisième voyage, découvrit la côte de Paria sur la terre ferme. Il crut alors que c'était une grande île, mais qu'un

(1) Ces détails sont puisés dans des notes manuscrites extraites des archives royales par Munos, historien très-exact.

vaste continent en était tout près. Il envoya en Espagne des échantillons des perles qu'il trouva sur cette côte, et rendit un compte plein d'enthousiasme des richesses supposées de ce pays.

En 1499, une expédition de quatre vaisseaux, sous les ordres d'Alonzo de Ojeda, partit d'Espagne pour Paria, se dirigeant d'après les cartes et les lettres envoyées par Colomb au gouvernement. Ces pièces furent communiquées à Ojeda par son protecteur, l'évêque de Fonseca, qui avait la surintendance des affaires des Indes, et qui lui fournit aussi l'autorisation d'entreprendre ce voyage.

On présume que Vespuce contribua aux frais de cet armement, et qu'il fit voile sur un navire appartenant à la maison Berardi. De cette manière, il put avoir droit de participer aux gains et aux pertes de cette expédition, car Isabelle, comme reine de Castille, avait strictement défendu à tous étrangers de commercer avec ses possessions transatlantiques, sans même en excepter les habitans du royaume d'Aragon.

Cette escadre visita Paria et plusieurs centaines de milles de la côte, qu'elle reconnut être un continent. Elle rentra en Espagne en juin 1500, et le 18 juillet de la même année, Améric Vespuce écrivit une relation de son voyage, qu'il adressa à Lorenzo di Pier Francisco de Médicis à Florence. Cette lettre resta inconnue et manuscrite jusqu'à ce qu'elle fût mise au jour et publiée par Bandini en 1745.

Dans le compte qu'il rend de ce voyage, et dans toutes les autres relations de ses différentes expéditions, Vespuce ne nomme jamais aucun de ceux qui étaient intéressés dans la même entreprise. Il spécifie l'époque de son départ, dit qu'il mit à la voile avec deux caravelles qui étaient probablement les navires qui lui appartenaient dans cette expédition, ou plutôt qui avaient été équipés par la maison Berardi. Il fait un récit intéressant du voyage et des diverses relations qu'on eut avec les naturels du pays, et ce récit s'accorde dans beaucoup de points essentiels avec le compte que rendirent de leur voyage Ojeda et ses marins, dans un procès dont il sera parlé ci-après.

En 1501, Vespuce ayant quitté tout à coup l'Espagne, entra au service d'Emmanuel, roi de Portugal, et fit par ses ordres une expédition dans laquelle il visita les côtes du Brésil. Il fait la relation de ce voyage dans une seconde lettre à Lorenzo di Pier Francisco de Médicis, qui resta long-temps manuscrite, et qui ne fut publiée par Bartolozzi qu'en 1789[1].

Nulle mention, nulle notice d'un pareil voyage, entrepris par Améric Vespuce par ordre du roi Emmanuel, ne se trouvent dans les archives de Torre de Tombo, archives générales du Portugal, où l'on a fait plusieurs fois et avec grand soin des recherches à ce sujet. Il est également singulier

(1) Bartolozzi, *Rech. hist.* Firenze, 1789.

qu'on ne trouve son nom dans aucun des historiens portugais, en général très-exacts à nommer tous les navigateurs qui occupaient un rang important dans leur pays, ou qui rendaient des services distingués. On ne met pourtant pas en doute que Vespuce n'ait fait voile le long de cette côte; après sa mort, son neveu, en rendant témoignage sur quelque point en litige, donna la hauteur précise du cap Saint-Augustin, qu'il dit avoir trouvée sur le journal de son oncle.

En 1504, Vespuce écrivit au même Lorenzo de Médicis une troisième lettre contenant des détails plus étendus sur le voyage qu'il avait fait au service du Portugal, et dont nous venons de parler. C'est la première de ses relations qui ait été imprimée. Elle paraît avoir été publiée en latin à Strasbourg dès 1505, sous le titre suivant: *Americus Vesputius, de Orbe Antarctico per regem Portugaliæ pridem invento*[1].

Une édition de cette lettre fut publiée à Vicence en 1507, dans une collection anonyme de voyages, dont l'éditeur fut Francanzio di Monte Alboddo, demeurant à Vicence. Elle fut réimprimée en italien à Milan en 1508, et aussi en latin dans un ouvrage intitulé *Itinerarium Portugalensium*. Nous avons consulté, pour rédiger le présent article, l'édition de Milan en italien[2] et une traduction latine

(1) Panzer, tom. VI, p. 33. *Apud Esame critico*, p. 88, *anotazione*, 1.

(2) Cet ouvrage rare, dont un exemplaire est en la possession de

qui en a été faite par Simon Grinæus dans son *Novus Orbis*, publié à Bâle, en 1532. Cette pièce a uniquement rapport au premier voyage de Vespuce de Lisbonne au Brésil, en 1501.

C'est par suite de ce voyage au Brésil, qu'Améric Vespuce fut considéré comme ayant le premier découvert la Terre-Ferme, et son nom fut d'abord donné à ces régions méridionales; mais on l'étendit ensuite à la totalité du continent. Le mérite de ce voyage a pourtant été fort exagéré. Le Brésil avait déjà été découvert en 1500 par Pinzon, qui en avait pris formellement possession pour l'Espagne, et dans la même année, par Pedro Alvarez Cabral, qui en avait fait autant pour le Portugal; circonstances qui étaient pourtant inconnues à Vespuce et à ses compagnons. Ce pays demeura au

O Rich, esq., est regardé comme la plus ancienne collection de voyages imprimée qui existe. Les pages n'en sont pas numérotées; les feuilles en sont seulement marquées en bas, de huit en huit, par une des lettres de l'alphabet. Il contient la plus ancienne relation des voyages de Colomb, depuis son premier départ jusqu'à son arrivée à Cadix, chargé de chaînes. La lettre de Vespuce à Lorenzo de Médicis remplit le cinquième livre de ce petit volume. On dit qu'il fut originairement écrit en espagnol et traduit en italien par un individu nommé Jocondo. On prétend qu'une première édition en avait été imprimée à Venise par Albert Vercellese, en 1504. On dit que l'auteur est Angelo Trivigiani, secrétaire de l'ambassadeur de Venise en Espagne. Ce Trivigiani paraît avoir puisé beaucoup de détails sur les voyages de Colomb dans les décades manuscrites de Pierre Martyr, qui, par erreur, accuse de de ce plagiat Aloysius Cadamosto, dont les voyages sont insérés dans la même collection. Cet ouvrage était intitulé: *Libretto di tutta la navigazione del Re de Espagna, delle isole, e terreni nuovamente trovati.* »

Portugal, d'après une ligne de démarcation qui fut convenue entre les deux nations.

Vespuce fit un second voyage au service du Portugal. Il dit qu'il commandait une caravelle faisant partie d'une escadre de six vaisseaux destinés à la découverte de Malaca, qu'on avait entendu dire être le magasin et le grand dépôt du commerce entre le Gange et la mer des Indes. Une semblable expédition partit à cette époque, sous les ordres de Gonzalo Coelho. L'escadre, suivant Vespuce, mit à la voile le 10 mai 1503. Elle toucha aux îles du Cap-Verd pour y prendre des rafraîchissemens, et suivit ensuite la côte de Sierra Leone; mais les vents contraires et une mer agitée ne permirent pas d'y prendre terre. Se dirigeant au sud-ouest, ils firent trois cents lieues, et se trouvèrent à trois degrés au sud de la ligne équinoxiale, où ils découvrirent une île inhabitée, d'environ deux lieues de longueur sur une de largeur. Là, le 10 août, par une faute de manœuvre, le commandant fit échouer son vaisseau contre un rocher. Tandis que les autres bâtimens s'occupaient à sauver l'équipage et la cargaison, Améric Vespuce fut chargé de chercher avec sa caravelle un bon port dans cette île. Il partit sans sa grande chaloupe et avec moins de la moitié de son équipage, le reste s'étant servi de la chaloupe pour aller au secours du navire échoué. Vespuce trouva un havre, mais il y attendit inutilement plusieurs jours l'arrivée des autres vaisseaux. S'étant remis en mer, il ren-

contra un des bâtimens de l'escadre, et apprit que le navire du commandant avait coulé à fond, et que les autres avaient continué leur route. Accompagné de ce bâtiment, il se dirigea vers le Brésil, conformément aux ordres du roi, dans les cas où quelque vaisseau se trouverait séparé de la flotte. En arrivant sur la côte, il découvrit la fameuse baie de Tous-les-Saints, où il resta plus de deux mois, dans l'espoir de voir arriver le reste de l'escadre. Enfin il s'avança à deux cent soixante lieues vers le sud; il y resta cinq mois, y construisit un fort, et prit une cargaison de bois de Brésil. Laissant dans cette forteresse une garnison de vingt-quatre hommes avec des armes et des munitions, il mit à la voile pour Lisbonne, où il arriva en juin 1504[1]. Jamais on n'entendit parler du commandant de l'escadre, ni des quatre autres navires.

Vespuce ne paraît pas avoir reçu du roi d'Espagne la récompense que ses services méritaient, car on le trouve à Séville, au commencement de 1505, se rendant à la cour d'Espagne pour y solliciter de l'emploi. Il était porteur d'une lettre de Colomb pour son fils Diego, en date du 5 février. L'amiral y parle de lui avec chaleur, comme d'un ami, et donne à entendre qu'il a éprouvé des infortunes. Voici cette lettre :

(1) *Lettre de Vespuce à Soderini*, ou *René*. Édit. de Canovai.

« Mon cher fils,

» Diego Mendez est parti d'ici le lundi 3 de ce mois. Après son départ, j'ai conversé avec Améric Vespuce, porteur de cette lettre, qui se rend à la cour où il est appelé par des affaires de navigation. La fortune lui a été contraire comme à bien d'autres. Ses travaux ne lui ont pas été aussi profitables qu'ils auraient dû l'être raisonnablement. Il part en grande partie pour moi, et il a un grand désir de faire quelque chose qui puisse m'être utile, si cela est en son pouvoir. Je ne puis trop voir ici en quoi je puis l'employer d'une manière qui me soit avantageuse, car j'ignore ce qu'on peut demander là-bas. Il se rend à la cour avec la détermination de faire pour moi tout ce qui lui sera possible. Voyez en quoi il peut m'être utile, et entendez-vous avec lui afin qu'il puisse dire et faire tout ce qui sera nécessaire, et exécuter ses plans; et que tout cela se fasse secrètement, afin qu'il ne soit pas suspect. Je lui ai dit tout ce que j'ai à dire sur cette affaire; je l'ai informé de ce que j'ai reçu, de ce qui m'est dû, etc.[1] »

Vers cette époque, Améric Vespuce reçut du roi Ferdinand des lettres de naturalisation, et, bientôt après, lui et Pinzon furent nommés capitaines d'une escadre qui devait partir pour faire le commerce des épiceries et pour faire des découvertes.

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, tom. 1, p. 351.

Il existe encore un ordre royal, daté de Toro le 11 avril 1505, pour payer douze mille maravedis à titre d'équipement à « Amerigo de Vespuche, résidant à Séville. » On fit les préparatifs de ce voyage, on se procura des navires, on les équipa, mais on finit par en abandonner le projet. Des pièces relatives à cette affaire, et qui existent encore, en date de 1505, 1507 et 1508, prouvent qu'Améric Vespuce resta tout ce temps à Séville, occupé des intérêts de cette escadre, jusqu'au moment où la destination des bâtimens fut changée. On en vendit l'équipement, et tous les comptes furent réglés. Pendant ce temps il reçut un salaire de trente mille maravedis. Le 22 mars 1508, il fut nommé principal pilote, aux appointemens de soixante quinze mille maravedis. Ses principales fonctions étaient de préparer des cartes, de s'assurer si les pilotes étaient suffisamment instruits, de surveiller l'équipement des expéditions, et de prescrire la route que les vaisseaux devaient suivre pour se rendre dans le Nouveau-Monde. Il paraît être resté à Séville et avoir conservé cette place jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 février 1512. Sa veuve, Maria Corezo, jouit d'une pension de dix mille maravedis. Après sa mort, son neveu, Juan Vespuce, fut nommé pilote, aux appointemens de vingt mille maravedis, à commencer du 22 mai 1512. Pierre Martyr parle de ce jeune homme avec de grands éloges. « Le jeune Vespuce est un homme à qui son oncle, Améric Vespuce, a laissé après sa mort, comme en héri-

tage, la connaissance exacte de tout ce qu'un marin doit savoir, car il est très-expert dans la connaissance des cartes, de la boussole et de l'élévation de l'étoile polaire par le quart de cercle..... Vespuce est mon intime ami; c'est un jeune homme spirituel, dans la société duquel je trouve beaucoup de plaisir, et que par conséquent je reçois souvent chez moi. Il a fait aussi plusieurs voyages sur ces côtes, et il a noté avec soin toutes les choses qu'il a vues [1]. »

Vespuce le neveu conserva cette place jusqu'à la mort de Fonseca, qui avait été le protecteur de son oncle et de sa famille. Il fut privé de son emploi et de ses appointemens par une lettre du conseil du 18 mars 1525, peu de temps après la mort de l'évêque. On ne trouve aucune mention ultérieure de Vespuce dans les archives des Indes.

Tel est le court aperçu de la carrière d'Améric Vespuce. Il reste à examiner les points controversés. Peu de temps après son retour de sa dernière expédition au Brésil, il écrivit une lettre datée de Lisbonne, du 4 septembre 1504, contenant une relation sommaire de tous ses voyages. Cette lettre est de première importance pour la discussion dont il s'agit, attendu que c'est la seule où il soit question de ce voyage contesté, qui prouverait que c'est lui qui a fait la découverte de la terre ferme. Elle paraît avoir été écrite en latin, et elle fut adressée

(1) Pierre Martyr, decad. III, l. V, trad. ang. d'Eden.

à René, duc de Lorraine, qui prit le titre de roi de Sicile et de Jérusalem.

La première édition connue de cette lettre fut publiée en latin en 1507, à St-Diez en Lorraine. Un exemplaire en a été trouvé dans la bibliothèque du Vatican (nº 9,688) par l'abbé Cancellieri. Pour préparer l'article qui est maintenant sous les yeux du lecteur, nous avons consulté la réimpression de cette lettre en latin, insérée dans le *Novus Orbis* de Grinæus, publié à Bâle en 1532. Cette lettre contient une relation animée de quatre voyages qu'Améric Vespuce assure avoir faits dans le Nouveau-Monde. Dans la préface, il s'excuse de la liberté qu'il prend de s'adresser au roi René, en rappelant à son souvenir l'ancienne intimité de leur jeunesse, lorsqu'ils étudiaient ensemble les élémens des sciences sous les yeux de son oncle paternel, et il ajoute que si les relations qu'il lui adresse ne plaisent pas à sa majesté, il doit lui dire pour excuse ce que disait Pline à Mécène, « qu'il avait coutume autrefois de s'amuser de ces bagatelles[1]. »

Dans cette préface, il informe René que des affaires de commerce l'avaient amené en Es-

(1) Il y a ici une erreur évidente : Pline vivait sous Trajan, Mécène sous Auguste; Pline n'a donc jamais rien pu dire à Mécène. Améric Vespuce voulait sans doute faire allusion à ces vers que Catulle adresse à Cornelius Nepos :

. . . . Namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas.

(Note du traducteur.)

pagne, où il avait éprouvé les diverses variations de fortune qui suivent de semblables opérations, et qu'il s'était déterminé à y renoncer, et à diriger ses travaux vers des objets d'une nature plus stable et plus élevée. Il avait donc conçu le dessein de voir différentes parties du monde, et de contempler les merveilles qu'il renferme. Le temps et le lieu étaient favorables à ce projet, car le roi Ferdinand équipait alors quatre bâtimens pour découvrir de nouvelles terres à l'ouest, et il le nomma pour partir avec cette expédition. « Nous mîmes à la voile du port de Cadix, ajoute-t-il, le 20 mai 1497, traversant le Grand Océan, et nous employâmes dix-huit mois à ce voyage, découvrant beaucoup de terres et une quantité innombrable d'îles, la plupart habitées, et inconnues à toute l'antiquité. »

Un duplicata de cette lettre, écrit, dit-on, en italien, paraît avoir été envoyé en même temps à Pierre Soderini, qui fut ensuite gonfalonnier de Florence. Elle fut publiée quelques années après en Italie, au plus tôt en 1510, sous le titre de *Lettera de Amerigo Vespucci delle isole nuevamente trovate in quatro suoi viaggi.* Nous avons consulté l'édition italienne de cette lettre, qui est insérée dans la Collection du père Stanislas Canovai dont il a déjà été parlé.

Un écrivain italien a prétendu que cette lettre n'avait été écrite qu'à Soderini, et que la flatterie ou une méprise de l'éditeur lorrain avait changé

l'adresse pour y substituer celle du roi René, sans qu'il s'aperçût combien l'allusion faite à une ancienne intimité, qui s'appliquait à Soderini, devenait inconvenante quand elle s'adressait à un souverain. On peut à peine croire que l'auteur de cette remarque ait lu la préface de l'édition latine, car les mots « Votre Majesté » y sont fréquemment répétés, et le terme « illustre Roi » y est employé. Il faut dire aussi que cette lettre fut d'abord publiée en Lorraine, et il n'est pas probable que l'éditeur se fût permis de prendre une telle liberté avec le nom de son souverain. C'est une question de savoir si Vespuce adressa la même lettre au roi René et à Pierre Soderini, tous deux ayant été élevés avec lui, ou s'il envoya seulement à celui-ci une copie de la lettre qu'il avait écrite au monarque, et qui fut ensuite imprimée. L'adresse de Soderini peut avoir été substituée par erreur par l'éditeur italien. Du reste, aucune de ces deux éditions ne peut avoir été publiée sous les yeux de Vespuce.

Le voyage mentionné dans cette lettre, comme ayant eu lieu en 1497, est le grand point de controverse. On soutient positivement que ce voyage n'eut jamais lieu, et que la première expédition de Vespuce sur la côte de Paria fut celle commandée par Ojeda en 1499. Les livres de loch de l'escadre, conservés dans les archives des Indes à Séville, ont été examinés avec soin, et l'on n'y trouve aucune mention d'un tel voyage, aucune

pièce officielle qui y ait rapport. Ceux qui connaissent le mieux les réglemens de l'Espagne sur ses colonies soutiennent qu'un commandement tel que celui que Vespuce prétend avoir eu, n'aurait pu être donné à un étranger, sans qu'il eût d'abord obtenu des lettres de naturalisation des souverains pour le royaume de Castille, et il n'en obtint qu'en 1505, époque où il lui en fut accordé, comme mesure préparatoire, avant de le nommer au commandement d'une expédition qu'on lui destinait conjointement avec Pinzon.

On prétend donc que sa relation d'un voyage fait par lui en 1497 est une fable inventée pour s'attribuer le mérite d'avoir découvert Paria; ou plutôt on assure qu'il divisa en deux parties le voyage qu'il fit réellement avec Ojeda en 1499, tirant de son voyage véritable quelques incidens qu'il déguisa un peu, et y joignant une description des pays et des habitans, de manière à en faire une relation plausible, qu'il donna comme un voyage distinct, et il antidata son départ d'Espagne de 1497, pour faire croire qu'il avait le premier découvert Paria.

A l'appui de cette accusation, on fait remarquer diverses coïncidences entre le voyage qu'il prétend avoir fait en 1497 et celui dont il donne la relation dans sa première lettre à Laurent de Médicis, et qui eut lieu en 1499. Ces coïncidences sont relatives aux endroits qu'il visita, aux entrevues et aux combats avec les naturels du pays, et

au nombre d'Indiens emmenés en Espagne et vendus comme esclaves.

Mais la foi que mérite ce voyage a été mise à une plus forte épreuve. Vers 1508, un procès fut intenté entre la couronne d'Espagne par don Diego, fils et héritier de Colomb, afin d'obtenir le gouvernement de certaines parties de la terre ferme, et une portion des revenus qu'elles produisaient, conformément aux conventions qui avaient été faites entre les souverains et son père. L'intérêt de la couronne était de prouver que Colomb n'avait pas découvert Paria et les îles aux Perles, puisqu'il était évident que, s'il n'avait pas fait cette découverte, les réclamations de son héritier à cet égard tombaient d'elles-mêmes.

Dans le cours de ce procès, un grand nombre de témoins comparurent devant la cour du fisc en 1512 et en 1513. Alonzo de Ojeda et près de cent autres personnes y furent interrogés après avoir prêté serment, ce voyageur étant le premier qui eût visité la côte de Paria après que Colomb l'eut quittée, et cela très-peu de mois après. Les dépositions de ces témoins existent encore dans les archives des Indes à Séville, parmi les papiers qui avaient appartenu à l'amiral don Louis Colomb, et qui faisaient partie des procédures qui eurent lieu pour la conservation de ses priviléges, de 1515 à 1564. L'auteur du présent ouvrage a sous les yeux deux copies différentes de cet interrogatoire; l'une faite par feu l'historien Munoz, et l'autre faite

en 1826, et signée par don Tote de la Higuera y Lara, garde des archives générales des Indes à Séville. D'après ces dépositions, le fait qu'Améric Vespuce accompagna Ojeda dans son voyage de 1499 paraît manifeste, d'abord par la déclaration d'Ojeda lui-même. On y trouve les mots suivans : « Dans ce voyage que fit ledit témoin, il prit avec lui Juan de la Cosa, et Morigo Vespuche (Améric Vespuce) et d'autres pilotes[1]. » On tire un autre argument du rapport qui se trouve entre plusieurs parties de la relation de Vespuce et quelques événemens de ce voyage d'Ojeda. Parmi ces coïncidences, il s'en trouve une particulièrement frappante. Vespuce, dans sa lettre à Laurent de Médicis et dans celle à René ou à Soderini, dit que ses navires, après avoir quitté la côte de la terre ferme, touchèrent à Hispaniola, où ils s'arrêtèrent deux mois et demi pour se procurer des provisions, « pendant lequel temps, ajoute-t-il, nous éprouvâmes bien des difficultés, et nous courûmes bien des dangers, de la part des chrétiens mêmes qui étaient dans cette île avec Colomb (et cela, je crois, par envie[2]).

(1) En este viage que este dicho testigo hizo trajo consigo á Juan de la Cosa, piloto, y Morigo Vespuche y otros pilotos.

(2) Por la necessita del mantenimiento fummo all' isola d'Antiglia (Hispaniola) che a questa che discoperse Cristoval Colombo più anni fa, dove facemmo molto mantenimiento e stemmo que mesi e 17 giorni, dove passamo molti pericoli travagli con li medesimi cristiani che in questa isola stavanno col Colombo (credo per invidia.)

(*Lettre de Vespuce*, édit. de Canovai.)

Or, c'est un fait bien connu qu'Ojeda passa quelque temps à l'extrémité occidentale de cette île pour ravitailler ses navires, et qu'il y eut de sérieuses dissensions entre les Espagnols qui se trouvaient avec lui et le détachement envoyé par Colomb sous les ordres de Roldan, pour surveiller ses mouvemens. Si donc Vespuce, comme on le déclara sous serment, accompagna réellement Ojeda dans ce voyage, il semble en résulter nécessairement que le prétendu voyage de 1497 n'avait pas eu lieu; car ce fait aurait été bien connu d'Ojeda : il aurait regardé Vespuce comme le premier auteur de cette découverte, et il n'aurait eu aucun motif pour lui en ôter le mérite et l'attribuer à Colomb, dont Ojeda n'était nullement l'ami.

Cependant Ojeda déclara expressément que la côte de Paria avait été découverte par Colomb. Lorsqu'on lui demanda comment il le savait, il répondit qu'il avait vu la carte du pays découvert, que Colomb avait envoyée dans le temps au roi et à la reine; qu'il était parti immédiatement ensuite pour un voyage de découverte, et qu'il avait reconnu que tout ce qui y avait été porté par l'amiral comme découvert était exact [1].

(1) Preguntago como lo sabe, dijo que lo sabre porque vió este testigo la figura que el dicho almirante al dicho tiempo envió á Castilla al rey y reina nuestros senores de lo que habia descubierto, y porque este testigo luego vino á descubrir y halló que era verdad lo que dicho tiene quel el dicho almirante descubrió.

(*Procès MS. de D. Diego Colon*, pregunta 2.)

Un autre témoin, Bernardo de Haro, dit qu'il avait accompagné l'amiral, et qu'il avait écrit (ou plutôt copié) une lettre adressée par Colomb au roi et à la reine, désignant sur une carte qui y était jointe, la route par laquelle il était arrivé à Paria; et ce témoin avait entendu dire qu'on avait fait des copies de cette carte, et qu'elles avaient servi de guide à Pedro Alonzo, à Nino, à Ojeda, et à d'autres qui avaient depuis visité ces contrées[1].

François de Moralès, un des meilleurs et des plus croyables de tous les pilotes, déclara qu'il avait vu une carte marine que Colomb avait faite de la côte de Paria, *et qu'il croyait qu'elle servait de gouverne à tous les navigateurs.*

De nombreux temoins interrogés dans cette affaire attestèrent le fait que Colomb avait le premier découvert Paria. Las Casas, qui avait pris la peine de les compter, dit que ce fait fut établi par vingt-cinq témoins oculaires, et par soixante qui déposèrent d'ouï-dire. Plusieurs d'entre eux déclarèrent aussi que la côte méridionale de Paria et celle qui s'étend à l'ouest vers l'île de Margarita jusqu'à Venezuela, dont Vespuce prétend avoir fait la décou-

(1) Este testigo escribió una carta que el almirante escribiera al rey y reina nuestros senores haciéndoles saber las perlas y cosas que habia hallado, y le envió senalado con la dicha carta en una carta de marear, los rembos y vientos por donde habia llegado á la Paria, y que este testigo oyó decir como por aquella carta se habian hecho otras ó por ellas habian venido Pedro Alonzo, Merino (nino) y Ojeda, y otros que despues han ido á aquellas partes.

(*Procès MS. de D. Diego Colon*, pregunta 9.)

verte en 1497, avaient été découvertes par Ojeda, et n'avaient jamais été visitées auparavant, ni par l'amiral, ni par aucun autre chrétien.

Alonzo Sanchez de Carvajal dit que tous les voyages de découvertes dirigés vers la Terre Ferme, furent entrepris par des hommes qui avaient fait voile avec l'amiral, ou qui avaient profité de ses instructions et de ses avis, et suivi la route qu'il avait tracée[1]. La même chose est attestée par beaucoup d'autres pilotes et de marins expérimentés.

Ce serait une circonstance bien singulière qu'aucun de ces témoins, dont plusieurs devaient avoir fait voile le long de cette côte sur la même escadre que Vespuce en 1499, n'eût su qu'il l'avait découverte et reconnue deux ans auparavant. S'ils l'ignoraient, quel motif pouvait-il avoir eu pour leur cacher ce fait? Et s'ils en étaient instruits, pourquoi ne le déclaraient-ils pas? Vespuce dit qu'il fit son voyage en 1497 avec quatre caravelles; qu'il revint en octobre 1498, et qu'il repartit avec deux caravelles en mai 1499 (date du départ d'Ojeda). Plusieurs de ses marins devaient donc avoir été des deux voyages. Pourquoi Ojeda et les autres pilotes se dirigeaient-ils d'après les cartes de Co-

(1) Que en todos los viages que algunos hicieron descubriendo en la dicha tierra que hubieran navegado conel dico almirante y a ellos mostro muchas cosas de marear, y ellos por imitacion è industria del dicho almirante las aprendria y aprendieron à seguendo algo que el dicho almirante los habia mostrado, hicieron los viages que descubrieron en la tierra firme.

(*Procès MS. de D. Diego Colon*, pregunta 10.)

lomb, quand ils avaient avec eux un homme si instruit dans la science nautique, et qui, par suite de ses observations toutes récentes, avait une connaissance pratique de cette côte? Cependant pas un seul des pilotes ne dit un mot du voyage et des découvertes de Vespuce, quoiqu'ils citent tous les autres navigateurs, tous ceux qui ont découvert quelque nouvelle contrée. On ne voit même paraître aucun marin qui l'eût accompagné dans son prétendu voyage.

Une autre circonstance militant fortement contre la réalité de ce voyage, c'est ce qu'il ne fut pas mis en avant, dans ce procès, pour combattre les prétentions des héritiers de Colomb. Vespuce dit que ce voyage fut entrepris avec l'assentiment et sous la protection du roi Ferdinand; il devait donc être avoué et notoire. Vespuce demeurait à Séville en 1508, époque du commencement du procès, et pendant les quatre années suivantes, et il était serviteur salarié de la couronne. On devait avoir sous la main plusieurs des pilotes et des marins qui l'avaient accompagné dans cette entreprise supposée. Si ce voyage avait été une fois prouvé, il décidait la question, en ce qui concernait la côte de Paria, en faveur de la couronne; cependant on ne paraît pas avoir jamais invoqué le témoignage de Vespuce pendant sa vie, et quand on procéda aux interrogatoires dans la cour du fisc, en 1512 et en 1513, on ne fit comparaître aucun de ses marins pour déposer du fait. On ne fait pas la moindre allusion à

un voyage si important en lui-même, et si essentiel pour la décision du point contesté; tandis qu'on se met inutilement à la torture pour puiser des preuves dans le voyage d'Ojeda, entrepris à une époque postérieure.

Une circonstance digne de remarque, c'est que Vespuce commence sa première lettre à Laurent de Médicis en 1500, un mois après son retour du voyage qu'il avait réellement fait à Paria, et qu'il s'excuse de son long silence en disant qu'il ne lui était rien arrivé qui fût digne d'être mentionné; (*e gran tempo die non ho scritto a vostra magnificenza, e non lo a causato altra cosa nessuna, salvo non mi essere accorso cosa degna di memoria*). Ensuite il se met à lui tracer un tableau animé des merveilles qu'il avait vues pendant l'expédition dont il était de retour tout récemment. Ce serait un singulier oubli que de dire qu'il ne lui était rien arrivé d'important, s'il avait fait un autre voyage de dix-huit mois en 1497 et 1498 dans ce monde nouvellement découvert, et il serait presque aussi étrange qu'il n'y fît pas la moindre allusion dans cette lettre.

Nous nous sommes efforcés d'examiner cette question avec impartialité; et après avoir bien pesé les faits et les argumens mis en avant de part et d'autre, nous ne pouvons résister à la conviction que le voyage, présenté comme ayant été fait en 1497 et 1498, n'a jamais eu lieu, et que Vespuce n'a aucun droit à la découverte de la côte de Paria.

Cette question est extrêmement embarrassante par la difficulté d'assigner des motifs suffisans à une imposture si grossière. Quand Vespuce écrivit ses lettres, personne n'avait le moindre doute que Colomb n'eût découvert la terre ferme dans son premier voyage, Cuba ayant toujours été considéré comme l'extrémité de l'Asie, jusqu'à ce qu'on en eût fait le tour en 1508. Vespuce peut avoir supposé que le Brésil, Paria et le reste de cette côte faisaient partie d'un continent distinct, et avoir désiré s'attribuer la gloire de l'avoir découvert. On a assuré qu'à son retour de son voyage au Brésil, il prépara une carte marine dans laquelle il donna son nom à cette partie de la terre ferme ; mais cette assertion ne paraît pas bien prouvée. Il paraît plutôt que son nom fut donné par d'autres à cette portion du continent, après avoir lu le compte qu'il rend lui-même de ses voyages [1].

Il est singulier que Fernando, fils de Colomb, dans la vie de son père, ne reproche pas à Vespuce d'avoir cherché à ravir à l'amiral la gloire de cette découverte. On a cité Herrera comme ayant été le premier qui ait porté cette accusation contre Vespuce dans son *Histoire des Indes*, et les par-

(1) La première suggestion à cet égard paraît se trouver dans l'ouvrage latin déjà cité, publié à Saint-Diez en Lorraine en 1507, et dans lequel fut insérée la lettre de Vespuce au roi René. L'auteur, après avoir parlé des trois autres parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, recommande de nommer la quatrième *Amerige* ou *America*, du nom de Vespuce, qu'il regardait comme l'ayant découverte.

tisans de celui-ci lui ont fait le reproche de l'avoir accusé sans autre fondement que ses propres conjectures. Mais, dans le fait, Herrera ne fit que copier ce qu'il avait trouvé dans Las Casas, qui avait sous les yeux les procédures de la cour du fisc, et que la lecture de ces pièces, qu'il regardait comme la preuve d'une insigne imposture, avait rempli d'indignation contre Vespuce.

On a supposé que Vespuce avait été porté à imaginer cette fable à l'époque où il cherchait à être employé dans les colonies espagnoles, et qu'il le fit pour se concilier la bienveillance de l'évêque Fonseca, qui était disposé à accueillir favorablement tout ce qui pouvait nuire aux intérêts de Colomb. A l'appui de cette assertion, on cite la protection que Fonseca accorda toujours à Vespuce et à sa famille. Cette raison n'est pourtant pas satisfaisante, puisqu'il ne paraît pas que l'évêque ait jamais fait usage de cette imposture. Peut-être pourrait-on trouver quelque moyen d'expliquer cette fausse relation sans attaquer la véracité de Vespuce. Elle peut être le résultat d'une méprise de quelque éditeur, ou de l'interpolation de quelque libraire, empressé, comme il arriva à Trivigiani à l'égard des manuscrits de Pierre Martyr, de réunir des matériaux séparés, et de fabriquer un ouvrage pour satisfaire le goût dominant du jour.

Dans les diverses éditions des lettres de Vespuce, on trouve les variations et les contradictions

les plus grossières dans les dates, ce qui est évidemment la faute d'éditeurs qui ont mis dans leur travail plus de hâte que de soin. Plusieurs de ces erreurs ont été judicieusement corrigées par les auteurs modernes qui ont inséré ces lettres dans leurs ouvrages [1]. La même inexactitude qui occasiona ces méprises peut avoir produit l'interpolation de ce voyage, fabriqué d'après les lettres de Vespuce et les relations d'autres voyageurs. Au surplus, nous ne mettons en avant cette idée que comme un moyen de pouvoir expliquer ce qui paraît si décidément une imposture, dont il nous répugne d'accuser un homme ayant autant de bon sens, de mérite et de réputation que Vespuce.

Après tout, cette question excite la curiosité sans avoir une véritable importance, quoique ce soit un de ces points compliqués sur lesquels des gens graves continueront à écrire d'énormes volumes, jusqu'à ce que le sujet acquière une impor-

(1) On peut citer un exemple de ces erreurs dans l'édition de la lettre d'Améric Vespuce au roi René, insérée par Grinæus dans son *Novus Orbis* en 1532. On fait dire à Vespuce dans cette lettre qu'il partit de Cadix le 20 mai 1497, qu'il fut absent dix-huit mois, et qu'il revint à Cadix le 15 octobre 1499, ce qui ferait durer son absence vingt-neuf mois Il fixe son départ de Cadix, pour son second voyage, au 11 mai 1489, d'où il résulterait que son second voyage aurait précédé le premier de huit ans. Si l'on substitue 1499 à 1489, son départ pour son second voyage précéderait encore de cinq mois son retour du premier. Canovai, dans son édition, a changé la date de son retour de son premier voyage, et l'a placée en 1498, afin de le restreindre à dix-huit mois.

tance factice de la masse de discussions sous laquelle il sera écrasé. Les lettrés de Florence en ont fait une question d'orgueil national, et ils se disputent à qui montrera un zèle plus patriotique à justifier de tout reproche la réputation de leur compatriote distingué. Un tel zèle est louable quand il est retenu dans des bornes convenables; mais on doit regretter que quelques-uns d'entre eux se soient laissé échauffer par l'esprit de controverse, au point d'attaquer la mémoire même de Colomb, et de chercher à ébranler la renommée dont il jouit universellement, comme si la ruine de sa réputation pouvait ajouter quelque chose à celle de Vespuce. Cette conduite ne fait honneur ni à leur discernement ni à leur libéralité; elle nuit à leur cause, et blesse l'opinion de tout le genre humain, qui n'aime pas à voir un nom comme celui de Colomb légèrement ou grossièrement attaqué dans le cours de ces querelles littéraires. C'est un nom consacré dans l'histoire, et qui appartient maintenant, non à une ville, non à un état, non à une nation, mais au monde entier.

Du reste, ceux qui savent apprécier convenablement le mérite de Colomb, ne doivent pas croire que la décision de cette question importe en aucune manière à sa gloire. Avait-il ou n'avait-il pas découvert le premier la côte de Paria? C'était une question d'intérêt pour ses héritiers, puisqu'une portion du gouvernement et des revenus de ce pays

en dépendait; mais elle est sans importance pour sa renommée. Dans le fait, l'Européen qui toucha le premier le nouveau continent fut très-probablement Sébastien Cabot, né à Venise, qui était au service de l'Angleterre. En 1497, il en côtoya les rives depuis le Labrador jusqu'à la Floride, et cependant ni les Vénitiens, ni les Anglais n'ont élevé aucune réclamation à ce sujet. La gloire de Colomb embrasse la découverte de la totalité du monde occidental, d'autres peuvent en réclamer une subdivision. Vespuce est, relativement à lui, dans le même cas que Yanez Pinzon, Bastides, Ojeda, Cabot, et la foule de navigateurs secondaires qui suivirent ses traces. Quand Colomb eut touché la côte de l'hémisphère occidental, il avait accompli son entreprise, il avait exécuté tout ce qui était nécessaire à sa renommée : le grand problème était résolu; le Nouveau-Monde était découvert.

APPENDIX N° 10.

Martin Alonzo Pinzon.

Lors du procès qui eut lieu dans la cour du fisc entre don Diego et la couronne, on fit une faible tentative pour déprécier le mérite de Colomb, et pour attribuer le succès de la grande entreprise de ses découvertes à l'intelligence et à l'ardeur de Martin Alonzo Pinzon.

Arias Perez Pinzon, fils de Martin Alonzo, déclara « qu'étant autrefois à Rome avec son père pour des affaires de commerce, avant la découverte, ils eurent de fréquentes conversations avec une personne savante en cosmographie, qui était au service du pape Innocent VIII, et qu'étant dans la bibliothèque du pape, cette personne leur fit voir plusieurs manuscrits, dans l'un desquels son père acquit la connaissance de ces nouvelles terres ;

car il s'y trouvait un passage d'un historien du temps de Salomon, qui disait : « Naviguez sur la mer Méditerranée jusqu'au bout de l'Espagne, et de là vers le coucher du soleil dans une direction entre le nord et le sud jusqu'à une distance de quatre-vingt-quinze degrés, et vous trouverez la terre de Cipango, fertile, abondante, et égale en grandeur à l'Afrique et à l'Europe. » Il ajouta que son père avait rapporté de Rome une copie de ce livre, dans l'intention d'aller chercher cette terre, et qu'il avait souvent exprimé cette détermination ; que lorsque Colomb était venu à Palos avec son projet de découvertes, Martin Alonzo Pinzon lui avait montré ce manuscrit, ce qui l'avait grandement encouragé dans son entreprise, et que de plus il lui avait fourni de l'argent pour aller à la cour faire ses propositions. Il est probable que ce manuscrit, dont Arias Perez rend, de mémoire, un compte si vague, était l'ouvrage de Marco Polo, que Colomb avait déjà vu, et auquel étaient jointes diverses conjectures sur Ophir et Tarsis, et sur les voyages faits par les vaisseaux de Salomon; et il est même permis de douter si ce voyage de Martin Alonzo Pinzon à Rome n'eut pas lieu après que son esprit avait été échauffé par ses entretiens avec Colomb dans le couvent de la Rabida. Arias Perez parle toujours du manuscrit comme ayant été communiqué à Colomb lorsqu'il vint à Palos, dans le dessein de suivre ses projets de découvertes.

Plusieurs témoins s'accordent à dire que Martin Alonzo Pinzon contribua fortement à procurer à Colomb des navires et des marins. Francisco Garcia Vallego, entre autres, attesta que, sans Martin Alonzo Pinzon, qui l'aida dans cette entreprise, ainsi que ses parens et ses amis, l'amiral n'aurait jamais pu commencer son voyage, car personne n'aurait voulu partir avec lui; mais que, par suite du grand désir qu'avait Martin Alonzo de servir ses souverains, il avait engagé son frère, ce témoin, et d'autres personnes à l'accompagner, et que pour cette raison ledit témoin avait consenti à faire ce voyage.

Le fils de Pinzon, et ce même Francisco Garcia, son ami, allèrent jusqu'à dire que, sans Martin Alonzo, l'amiral serait revenu sur ses pas dans le cours de son voyage, après avoir fait sept à huit cents lieues sans trouver la terre, lorsqu'il eut à craindre de voir éclater une rébellion à bord de son navire. Le courage et la persévérance qui caractérisaient Colomb, et les notes portées jour par jour sur son journal sont une réfutation suffisante de cette accusation, que les partisans de Pinzon auraient été charmés de pouvoir prouver.

Il n'y a point de doute, néanmoins, que Martin Alonzo Pinzon ne fût un navigateur habile et intelligent; qu'il ne soit entré avec zèle dans les grands projets de Colomb, et qu'il ne lui ait rendu des services essentiels pour équiper ses navires. Dans tout le cours du voyage, il se conduisit avec autant de

fermeté que de zèle, secondant et encourageant l'amiral quand il était harcelé par les murmures et les menaces de son équipage. Ce ne fut que lorsque la terre eut été découverte, et qu'on eut vu briller la perspective d'obtenir sur-le-champ des trésors, que la cupidité de Pinzon s'éveilla, et qu'il oublia la subordination si nécessaire au succès de toute entreprise, et qui était d'une importance si vitale dans une expédition d'une nature aussi extraordinaire et aussi critique.

APPENDIX N° 11.

Bruits qui coururent sur le pilote qui mourut dans la maison de Colomb.

Parmi les diverses tentatives que firent pour obscurcir la gloire de Colomb ceux qui étaient jaloux de sa renommée, il en est une dont le but était de lui ravir tout le mérite de sa découverte. On soutint qu'il avait reçu des informations sur l'existence d'une terre dans les parties occidentales de l'océan, d'un pilote qu'une tempête occasionée par des vents d'est violens avait poussé dans ces parages, et qui, à son retour en Europe, était mort dans la maison de Colomb, laissant en sa possession la carte et le journal de son voyage, qui lui servirent de guide pour ses découvertes.

Oviedo, contemporain de Colomb, est le premier qui ait fait mention de cette anecdote dans son *Histoire des Indes*, publiée en 1535. Il en parle comme

d'un bruit qui courait parmi le peuple, et qui n'était nullement fondé.

Fernand Lopez de Gomara, dans son *Histoire des Indes*, publiée en 1552, en fit le premier un sujet d'accusation formelle contre Colomb. Il répète ce bruit dans les termes les plus vagues, évidemment d'après Oviedo, mais sans le démentir comme cet auteur. Il dit que le nom et le pays de ce pilote étaient inconnus; les uns disant que c'était un Andaloux qui naviguait entre les Canaries et Madère; d'autres, un Biscayen qui commerçait avec la France et l'Angleterre; d'autres encore, un Portugais qui voyageait entre Lisbonne et la Mine sur la côte de Guinée. Il exprime la même incertitude sur la question de savoir si ce pilote ramena sa caravelle en Portugal, à Madère, ou à l'une des îles Açores. Le seul point sur lequel étaient d'accord ceux qui faisaient circuler ce bruit, c'était qu'il était mort dans la maison de Colomb. Gomara ajoute que cette circonstance inspira à Colomb l'idée d'entreprendre son voyage dans les nouveaux pays[1].

Les premiers historiens qui parlent de Colomb et de ses voyages, et qui étaient ses contemporains, savoir : Sabelicus, Pierre Martyr, Giustiniani, Bernaldos, communément appelé le curé de los Palacios, Las Casas, Fernando, fils de l'amiral, et l'auteur anonyme d'un voyage de Colomb, traduit de

(1) Gomara, *Hist. Ind.*, cap. 14.

l'italien en latin par Madrugano[1], gardent tous le silence sur ce bruit.

Benzoni, dont l'*Histoire du Nouveau-Monde* fut publiée en 1565, répète cette histoire d'après Gomara dont il était contemporain, mais il exprime son opinion formelle que Gomara a mêlé beaucoup de faussetés à quelques vérités, dans le dessein de rabaisser la réputation de Colomb, parce qu'il était jaloux qu'un autre qu'un Espagnol eût l'honneur de cette découverte[2].

Acosta mentionne légèrement cette circonstance dans son *Histoire naturelle et morale des Indes*, publiée en 1591, et il la tire évidemment de Gomara[3].

Mariana, dans son *Histoire d'Espagne*, publiée en 1592, en fait aussi mention, mais il en révoque en doute la vérité, et il puise manifestement ses informations dans Gomara[4].

Herrera, qui publia son *Histoire des Indes* en 1601, ne dit rien de cette histoire. De ce qu'il n'en dit rien, on peut conclure qu'il la rejette, car il est d'une exactitude minutieuse. Il connaissait par-

(1) *Navigatio Christophori Columbi, Mandrugano interprete.* Cet ouvrage est contenu dans une collection de voyages intitulée : *Novus Orbis Regionum*, édition de 1555 ; mais il fut originairement publié en italien, comme écrit par Montalbodo Françanzana (ou Francapano de Montaldo) dans une collection de voyages intitulée : *Hist. del Nuevo Mundo*, imprimée à Vicence en 1507.

(2) Girolamo Benzoni, *Hist del Nuevo Mundo*, lib. I.

(3) Padre Joseph de Acosta, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 19.

(4) Juan de Mariana, *Hist. Esp.*, lib. XXVI, cap. 8.

faitement l'*Histoire de Gomara*, qu'il contredit expressément sur un point de grand intérêt[1].

Garcilasso de la Vega, né à Cusco dans le Pérou, fit revivre ce conte, en y ajoutant des détails très-circonstanciés dans ses *Commentaires des Incas*, publiés en 1609. Il le rapporte avec tous ses détails; fixe la date de l'événement, 1484, « un an avant ou après; » donne le nom du malheureux pilote, Alonzo Sanchez de Huelva; la destination de son bâtiment, des Canaries à Madère; et la terre inconnue sur laquelle il fut poussé, l'île d'Hispaniola. Le pilote, dit-il, calcula la hauteur, et écrivit une relation de tout ce qu'il avait vu et de tout ce qui lui était arrivé pendant son voyage. Il fit alors de l'eau et du bois, et partit pour retourner chez lui. Il réussit à y arriver, mais son voyage fut long : il essuya des tempêtes, et sur dix-sept hommes qui composaient l'équipage, douze moururent de faim et de fatigue, les cinq autres arrivèrent à Terceire où Colomb les accueillit avec hospitalité, mais tous moururent chez lui par suite des maux qu'ils avaient éprouvés. Le pilote mourut le dernier, laissant son hôte héritier de ses papiers. Colomb garda le plus profond secret sur ce point, et en suivant la route qu'il trouva tracée, il obtint l'honneur d'avoir découvert le Nouveau-Monde[2].

Tels sont les principaux points de la relation très-détaillée donnée par Garcilasso de la Vega cent vingt

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. II, lib. III, cap 1.
(2) *Commentarios ed los Incas*, lib. IV. cap. 3.

ans après l'événement. A l'égard de ses autorités il se souvient d'avoir entendu cette histoire, quand il était enfant, parce que son père et ses voisins en parlaient souvent, et il cite à l'appui les histoires des Indes par Acosta et Gomara. Comme les conversations qu'il avait entendues ne purent avoir lieu que soixante ou soixante-dix ans après la date de l'événement dont il s'agit, il s'était écoulé assez de temps pour que les bruits vagues prissent la forme d'une relation régulière; aussi avons-nous non-seulement le nom, le pays et la destination du pilote, mais même le nom du pays inconnu vers lequel son navire fut poussé.

Cette relation de Garcilasso de la Vega a été adoptée par beaucoup d'anciens historiens, qui lui ont accordé leur confiance par suite du ton décidé avec lequel il la fait, et à cause des autorités qu'il cite [1]. Ils ont trouvé des échos dans d'autres historiens plus récens; et c'est ainsi qu'une accusation grave

(1) Noms des historiens qui ont adopté cette histoire en détail, ou l'accusation qui en résulte contre Colomb :

Bernardo Aldrete, *Antiguedad de Espana*, liv. IV, cap. 17.
Roderigo Caro, *Antiguedad*, liv. III, cap. 76.
Juan de Solorzano, *Ind. jure*, tom. 1, liv. 1, chap. 5.
Fernando Pizarro, *Varones ilust. del Nuevo Mundo*, c. 2.
Agostino Torniel, *An. sacr.*, tom. 1, anno mundi 1331, n° 48.
Pet. Damarez ou De Maliz, dial. 4, *de Var. hist.*, cap. 4.
Gregorio Garcia, *Origin. de los Indios*, lib. 1, cap. 4, § 1.
Juan de Torquemada, *Monar. Ind.*, lib. XVIII, cap. 1.
Jean-Baptiste Riccioli, *Geogr. refor.*, lib. III.
A cette liste d'anciens auteurs on peut en ajouter beaucoup d'autres plus récens.

de fraude et d'imposture s'est appesantie sur la mémoire de Colomb, soutenue en apparence par une foule d'autorités respectables.

On doit faire remonter l'origine de toute cette accusation à Gomara, qui répéta vaguement un vain bruit, sans faire mention du démenti qu'y avait donné dix-sept ans auparavant Oviedo, témoin auriculaire, dans l'ouvrage duquel il paraît avoir positivement puisé cette histoire.

Il est à remarquer que Gomara a la réputation parmi les historiens d'être inexact, et d'adopter avec beaucoup de crédulité des histoires sans fondement[1].

Il est inutile de répondre plus en détail à cette accusation, d'autant plus qu'il est notoire que Colomb communiqua ses idées de découvertes à Paul Toscanelli de Florence en 1474, c'est-à-dire dix ans avant la date assignée à ce fait par Garcilasso de la Vega.

(1) *Hijos de Sevilla*, n° 2, pag. 42, lettre F. On en dit autant dans la *Bibliotecca Espanola nueva*, lib. 1, pag. 487. Bernal. Diaz del Castillo, *Hist. de la Conquista de la Nueva Espana*, fin du chapitre 18. Juan Bautista Munos, *Hist del Nuevo Mundo*, prologo XVIII.

APPENDIX N° 12.

Martin Behem.

CET habile géographe naquit à Nuremberg en Allemagne, au commencement de 1430. Ses ancêtres étaient venus du cercle de Pilsner en Bohême, et c'est pourquoi quelques écrivains l'appellent Martin de Bohême. La ressemblance de son nom avec celui de la patrie de ses ancêtres est cause que plusieurs auteurs l'écrivent de différentes manières.

Quelques historiens ont dit qu'il avait étudié sous Philippe Beroaldo l'aîné, d'autres qu'il avait eu pour maître Jean Muller, autrement nommé Regiomontanus. De Murr, qui a fait des recherches exactes sur sa vie, ne croit ni les uns ni les autres. D'après une correspondance entre Behem et son oncle, découverte il y a peu d'années par De Murr,

il paraît que la première partie de sa vie fut consacrée au commerce. On lui a fait honneur de la découverte de l'île de Fayal; mais c'est une erreur probablement causée par la circonstance que Job de Huertar, beau-père de Behem, colonisa cette île en 1466.

On suppose qu'il arriva en Portugal en 1481, quand Alphonse V était encore sur le trône. Il est certain que, peu de temps après, ses connaissances lui obtinrent une haute réputation à la cour de Lisbonne, au point qu'il fut un des membres du conseil que Jean II nomma pour perfectionner l'art de la navigation, et quelques écrivains lui attribuent tout l'honneur du service mémorable que ce conseil rendit au commerce, en introduisant l'usage de l'astrolabe dans la marine.

En 1484, le roi Jean fit partir une expédition sous les ordres de Diego Cam, comme Barros l'appelle, de Cano, suivant d'autres, pour faire des découvertes sur les côtes de l'Afrique. Behem fit partie de cette expédition en qualité de cosmographe. Ils passèrent la ligne équinoxiale, découvrirent la côte de Congo, s'avancèrent jusqu'à vingt-deux degrés quarante-cinq minutes de latitude méridionale[1], et érigèrent deux colonnes sur lesquelles étaient gravées les armes du Portugal, à l'embouchure du Zagra, en Afrique, qui, pour cette raison, porta quelque temps le nom de fleuve des Colonnes.

(1) Murr, *Notice sur M. Behem.*

On dit qu'attendu les services qu'il avait rendus en cette occasion et dans d'autres, Behem fut créé chevalier par le roi Jean, en 1485. Cependant aucun des historiens contemporains ne fait mention de cette circonstance. La principale preuve qu'il ait reçu cette marque de distinction, c'est qu'il s'est donné lui-même, sur son propre globe, le titre de *Eques Lusitanus*.

En 1486, il épousa à Fayal la fille de Job de Huertar, et l'on suppose qu'il y resta quelques années. Il y eut un fils nommé Martin, né en 1489. Il est probable que ce fut pendant son séjour à Lisbonne et à Fayal qu'il fit connaissance avec Colomb, comme le disent Herrera et d'autres auteurs, et l'amiral peut avoir appris de lui quelques-uns des bruits qui couraient dans les îles, de productions de terres occidentales que les vagues apportaient sur leurs rivages.

En 1491, il retourna à Nuremberg pour voir sa famille, et pendant qu'il était dans cette ville, il finit un globe terrestre, regardé comme un chef-d'œuvre à cette époque, qu'il avait entrepris à la demande des principaux magistrats de sa ville natale.

En 1493, il retourna en Portugal, et de là se rendit à Fayal.

En 1494, le roi Jean II, qui avait une haute opinion de Behem, l'envoya en Flandre auprès de son fils naturel, le prince George, héritier présomptif de la couronne. Pendant le cours de son voyage,

Behem fut pris et conduit en Angleterre, où il resta trois mois malade. Dès qu'il fut guéri, il se remit en mer, mais il fut encore pris par un corsaire qui l'emmena en France. Ayant payé sa rançon, il se rendit à Anvers et à Bruges, et retourna presque aussitôt en Portugal. On n'a aucun détail sur sa vie pendant les années suivantes; on suppose qu'il resta avec sa famille à Fayal, étant trop âgé pour faire de nouveaux voyages. En 1506, il retourna de Fayal à Lisbonne, où il mourut.

L'assertion que Behem avait découvert le Monde-Occidental avant Colomb, dans le voyage qu'il fit avec Cam, est fondée sur la fausse interprétation d'un passage interpolé dans la chronique de Hartmann Schedel, écrivain contemporain. Ce passage dit que lorsque ces deux navigateurs étaient sur l'océan Méridional, à peu de distance des côtes, après qu'ils eurent passé la ligne, ils arrivèrent dans un autre hémisphère, où, quand ils étaient tournés du côté de l'orient, leur ombre tombait vers le sud et à leur droite; et que là ils découvrirent un autre monde inconnu jusqu'alors, et que, pendant bien des années les Génois seuls avaient cherché à reconnaître, quoique inutilement.

« Hi duo, bono deorum auspicio, mare meridio-
» nale sulcantes, a littore non longè evagantes, su-
» perato circulo equinoctiali, in alterum orbem
» excepti sunt, ubi ipsis stantibus orientem versùs,
» umbra ad meridiem et dextram projiciebatur.
» Aperuere igitur suâ industriâ alium orbem hac-

» tenùs nobis incognitum, et multis annis, a nullis » quàm Januensibus, licet frustrà, temptatum. »

Ces lignes font partie d'un passage qu'on dit avoir été interpolé, par une main différente, sur le manuscrit original de la chronique de Schedel. De Murr nous assure qu'on ne les trouve pas dans la traduction en allemand de cet ouvrage, par George Alt, qui fut finie le 5 octobre 1493; mais quand même elle s'y trouveraient, elles n'ont rapport qu'à la découverte que fit Diego Cam de l'hémisphère méridional, jusqu'alors inconnu, et de la côte de l'Afrique au-delà de l'équateur; ce qui fut regardé à cette époque comme un nouveau monde. Les Génois auxquels il est fait allusion comme ayant fait une tentative infructueuse, étaient Antoine de Nolle, Barthélemi son frère, et Raphaël de Nolle son neveu. Antoine était d'une noble famille; il quitta son pays par suite de quelque mécontentement, et passa en Espagne, avec son frère et son neveu, sur deux caravelles. Ils firent ensuite voile pour le service du Portugal, découvrirent l'île de Saint-Iago, etc.[1].

Ce passage, interpolé dans Schedel, fut aussi inséré sous Frédéric III dans l'ouvrage *De Europâ*, d'Æneas Sylvius, qui fut ensuite le pape Pie II, et qui mourut en 1464, long-temps avant le voyage en question. La fausse interprétation de ce passage fut ce qui donna lieu d'abord à l'assertion incor-

(1) Barros, decad. 1, lib. 11, cap 1. Lisbonne, 1552.

recte que Behem avait découvert le Nouveau-Monde avant Colomb, comme s'il eût été possible qu'un tel événement fût arrivé sans que Behem réclamât la gloire de cette découverte, et sans que cette nouvelle retentît sur-le-champ dans tout l'univers. Cette erreur avait été adoptée par divers auteurs qui n'y avaient pas donné une attention convenable; et quelques-uns avaient même retiré à Magellan le mérite d'avoir découvert le détroit qui porte son nom, pour en faire honneur à Behem. Cette erreur était trop palpable pour devenir générale; mais elle fut tout à coup remise au jour en 1786, par un Français d'un caractère très-respectable, nommé Otto, résidant alors à New-York, qui écrivit au docteur Franklin une lettre destinée à être soumise à la société philosophique de Philadelphie, et dans laquelle il entreprenait de prouver les droits qu'avait Behem à la découverte du Nouveau-Monde. Son *Mémoire* fut publié dans les *Transactions de la Société philosophique américaine*, tom. II, 1786, article n° 35, et a été copié dans les journaux de la plupart des nations de l'Europe.

Les autorités alléguées par M. Otto, à l'appui de son assertion, sont en général douteuses, et il les cite, pour la plupart, sans les désigner particulièment. Ses assertions ont été réfutées avec soin, et de la manière la plus satisfaisante par don Cristoval Cladera[1].

(1) *Investig. Historicas*. Madrid, 1774.

La grande preuve de M. Otto est un globe que fit Behem pendant son séjour à Nuremberg, en 1492, l'année même que Colomb partit pour son premier voyage de découvertes. Ce globe, suivant M. Otto, se conserve encore dans la bibliothèque de Nuremberg, et l'on y trouve toutes les découvertes de Behem, qui sont placées de manière à ne pouvoir être autre chose que la côte du Brésil et le détroit de Magellan. Cette autorité ébranla l'opinion de bien des gens, et si elle avait un fondement solide, elle détruirait les prétentions de Colomb.

Malheureusement pour M. Otto, dans la description qu'il fit de ce globe, il s'en rapporta à l'inspection d'un correspondant. Le globe qu'on voit dans la bibliothèque de Nuremberg fut fait en 1520, par Jean Schœner, professeur de mathématiques[1], long-temps après les découvertes et la mort de Colomb et de Behem. Le véritable globe fait par Behem en 1492 ne contient aucune des îles ou des côtes du Nouveau-Monde, ce qui prouve qu'il n'en avait aucune connaissance. Cladera a donné une copie ou un planisphère du globe de Behem.

(1) Cladera, *Investig. Historicas*, pag. 115.

APPENDIX N° 13.

Voyages des Scandinaves.

On a composé bien des dissertations élaborées pour prouver que les Scandinaves firent des découvertes sur la côte septentrionale de l'Amérique bien long-temps avant le siècle de Colomb; mais ce sujet paraît encore enveloppé de beaucoup de doutes et d'obscurité.

On a prétendu que, dès le neuvième siècle, les Norwégiens avaient découvert, à l'ouest de l'Islande, une vaste étendue de terre qu'ils avaient nommée Grande-Islande; mais on a reconnu que c'était une tradition fabuleuse. Le récit le plus plausible est celui que fait Snorro Sturleson, dans son *Saga*, ou sa *Chronique du roi Olaüs*. Suivant cet écrivain, un Islandais nommé Biorn, faisant voile vers le Groënland pour chercher son père, dont une tempête l'avit séparé, fut poussé par le mau-

vais temps bien loin au sud-ouest, et aperçut enfin un pays plat, couvert de bois et voisin d'une île. Le temps étant devenu favorable, il se dirigea vers le nord-est, sans y avoir débarqué, et arriva dans le Groënland. Le compte qu'il rendit du pays qu'il avait vu excita l'esprit entreprenant de Leif, fils d'Eric Rauda, ou Tête-Rousse, qui avait formé le premier établissement dans le Groënland. Un bâtiment fut équipé, et Leif et Biorn partirent ensemble pour chercher cette terre inconnue. Ils découvrirent une île rocailleuse et stérile qu'ils nommèrent Helleland, et ensuite une contrée basse et sablonneuse, couverte de bois, à laquelle ils donnèrent le nom de Markland. Deux jours après ils remarquèrent que la côte continuait, et qu'il se trouvait une île au nord; ils décrivirent cette île comme étant fertile, bien boisée, et produisant des fruits agréables, notamment des raisins, qu'ils ne connaissaient pas. Un de leurs compagnons, né en Allemagne, leur ayant appris le nom et les qualités de ce fruit, ils en donnèrent le nom au pays, et l'appelèrent Vinland. Ils remontèrent un fleuve rempli de poissons, et surtout de saumons, et arrivèrent à un lac d'où sortait ce fleuve, et où ils passèrent l'hiver. Etant accoutumés au climat rigoureux du nord, la température leur parut douce et agréable. Pendant le jour le plus court, le soleil fut huit heures au-dessus de l'horizon. On en a conclu que ce pays était situé vers le quarante-neuvième degré de latitude septentrionale, et que

c'était ou Terre-Neuve, ou quelque partie de la côte du nord de l'Amérique, dans les environs du fleuve de Saint-Laurent[1]. On ajoute que les parens de Leif firent plusieurs voyages à Vinland, qu'ils firent un commerce de pelleteries avec les naturels du pays, et qu'en 1121, un évêque nommé Eric y passa du Groënland pour en convertir les habitans au christianisme. « Depuis ce temps, dit Forster, nous ne savons rien de Vinland, et il y a toute apparence que la tribu qui existe encore dans l'intérieur de Terre-Neuve, qui est si différente des autres sauvages de l'Amérique septentrionale, tant par l'extérieur que par la manière de vivre, et qui est toujours en état de guerre avec les Esquimaux de la côte septentrionale, est composée de descendans des anciens Normands. »

L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu les moyens de remonter aux sources originaires de cette histoire. Il la donne sur l'autorité de M. Malte-Brun et de M. Forster. Celui-ci l'a extraite du *Saga* ou de la *Chronique* de Snorro, qui était né en 1179, et qui écrivait en 1215, de sorte que sa relation fut composée long-temps après l'événement qu'on dit avoir eu lieu. Forster dit que les faits que nous rapportons ont été recueillis dans un grand nombre de manuscrits islandais, et nous ont été transmis par Torfæus dans ses deux ouvrages intitulés: *Historia Winlandiæ antiquæ, Hafniæ*, 1705; et

(1) Forster, *Voyages dans le Nord*, lib. II, chap. 2.

Veteris Grœnlandiæ Descriptio. Hafhia. Forster ne paraît avoir aucun doute sur l'authenticité des faits. Autant que l'auteur de cet ouvrage peut en juger par le peu d'expérience qu'il a acquise en remontant à l'origine des premières découvertes dans le Nouveau-Monde, ce ne sont que des inductions tirées avec beaucoup de confiance de faits très-vagues et très-douteux. Les savans sont trop portés à donner un corps à ce qui n'est qu'une ombre, quand ils y trouvent la confirmation d'une théorie qu'ils ont déjà adoptée. La plupart de ces relations, quand elles sont dépouillées des commentaires érudits de leurs éditeurs, ne se trouvent guère mieux appuyées que les traditions fabuleuses dont il sera parlé ci-après sur les îles imaginaires de Saint-Brandan et des Sept-Cités.

Il n'est pourtant pas impossible que des voyageurs entreprenans comme les Scandinaves aient poussé leurs courses jusqu'aux côtes septentrionales de l'Amérique, du côté des rives du Labrador ou de celles de Terre-Neuve; et si l'on peut ajouter foi aux manuscrits islandais qu'on dit être du treizième siècle s'ils sont véritables, qu'ils n'aient pas été interpolés après coup, et qu'on les ait cités avec exactitude, ils paraîtraient prouver le fait. Mais en admettant la vérité des découvertes alléguées, elles n'ont amené d'autre résultat que quelques communications entre les naturels du Groënland et les Esquimaux; la connaissance de ces pays ne s'est pas étendue au-delà de leur propre nation,

et ils les ont bientôt négligés et oubliés eux-mêmes.

On a prétendu trouver encore d'autres traces de la découverte du continent américain, plus d'un siècle avant Colomb, dans une prétendue carte, et une relation de deux frères vénitiens, nommés Zeno ; mais elles semblent plus faibles encore que celles que nous venons de voir. Voici quelle est cette histoire.

Nicolo Zeno, noble vénitien, fit, dit-on, un voyage au nord, en 1380, sur un navire qu'il avait équipé à ses frais dans l'intention de se rendre en Angleterre et en Flandre. Mais ayant essuyé une terrible tempête, il fut poussé pendant plusieurs jours il ne savait de quel côté, et fit enfin naufrage sur les côtes de Friseland, île qui a occasioné beaucoup de discussions parmi les géographes, mais qu'on croit faire partie de l'archipel des îles de Féroé. Les voyageurs naufragés furent attaqués par les naturels du pays, mais ils furent secourus par Zichmni, prince des îles au sud de Friseland, et duc d'un autre district au nord de l'Ecosse. Zeno entra au service de ce prince, et l'aida à conquérir Friseland, et les autres îles situées au nord. Il fut bientôt joint par son frère, Antonio Zeno, qui demeura quatorze ans dans ce pays.

Pendant son séjour à Friseland, Antonio Zeno écrivit à son frère Carlo à Venise, et lui fit part d'un rapport fait par un certain pêcheur, relative-

ment à une terre située à l'ouest. D'après le récit de cet homme, il avait fait partie d'une troupe de pêcheurs qui étaient partis de Friseland, environ vingt-six ans auparavant, sur quatre barques. Ayant été surpris par une forte tempête, ils furent ballottés sur mer pendant bien des jours, et enfin la barque sur laquelle il était avec six de ses compagnons fut jetée sur une île nommée Estotiland, à environ mille milles de Friseland. Ils furent pris par les habitans et conduits dans une belle ville, bien peuplée, dont le roi envoya chercher plusieurs interprètes, pour converser avec eux, mais il n'y en avait aucun qu'ils pussent entendre. Cependant on trouva enfin un homme qu'un naufrage avait jeté comme eux sur cette côte, et qui parlait latin. Ils restèrent plusieurs jours dans cette île, qui était riche et fertile, et qui produisait toutes sortes de métaux, et particulièrement de l'or[1]. Il y avait au centre de cette ville une montagne fort élevée d'où sortaient quatre rivières qui arrosaient tout le pays. Les habitans en étaient intelligens, et ils connaissaient les arts mécaniques de l'Europe. Ils cultivaient le grain, faisaient de la bière, et demeuraient dans des maisons construites en pierres. Il y avait dans la bibliothèque du roi des livres latins, quoique les habitans ne connussent pas cette lan-

(1) Ce récit est puisé dans Hackluyt, tome III, page 123. Le passage relatif à l'or et aux autres métaux, ne se trouve pas dans l'original italien de Ramusio (tome II, page 23). C'est probablement une interpolation.

gue. Ils avaient plusieurs villes et châteaux, et ils faisaient avec le Groënland un commerce de poix, de soufre et de pelleteries. Quoique fort adonnés à la navigation, ils ne connaissaient pas l'usage de la boussole, et voyant que les Friselandais savaient s'en servir, ils conçurent pour eux beaucoup d'estime. Le roi les envoya sur douze barques dans un pays situé au sud, nommé Drogeo. Ils furent sur le point de périr dans une tempête, mais ils furent jetés sur la côte de Drogeo. Les habitans en étaient cannibales, et ils furent sur le point d'être tués et dévorés; mais on les épargna à cause de leurs talens pour la pêche.

Le pêcheur peignit ce Drogeo comme un pays d'une vaste étendue, ou plutôt comme un Nouveau-Monde. Il dit que les habitans en étaient nus et barbares; mais que, bien loin au sud-ouest, il existait une contrée plus civilisée, dont le climat était plus tempéré, dont les habitans connaissaient l'or et l'argent, demeuraient dans des villes et construisaient des temples splendides à leurs idoles, auxquelles ils sacrifiaient des victimes humaines qu'ils dévoraient ensuite.

Après que le pêcheur eut résidé sur ce continent plusieurs années, pendant lesquelles il avait passé du service d'un chef à celui d'un autre, et traversé différentes parties de ce pays, des barques d'Estotiland arrivèrent sur la côte de Drogeo. Le pêcheur se rendit sur leur bord, servit d'interprète, fit quelque temps le commerce entre le con-

tinent et Estotiland, et devint fort riche. Alors il équipa une barque à ses frais, et, à l'aide de quelques habitans de l'île, il traversa les mille milles d'océan qui le séparaient de Friseland, et y arriva en sûreté. Le compte qu'il rendit de ces pays, détermina Zichmni, prince de Friseland, à y envoyer une expédition qu'Antonio Zeno devait commander. Comme on allait mettre à la voile, le pêcheur qui devait servir de guide mourut; mais on prit en sa place certains mariniers qui l'avaient accompagné d'Estotiland. L'expédition partit sous le commandement de Zichmni; le vénitien Zeno ne fit que l'accompagner. Elle ne réussit pas. Après avoir découvert une île nommée Icaria, dont les habitans les reçurent fort mal, ils furent obligés de se retirer; et une tempête les poussa sur les côtes du Groënland. On n'en sait pas davantage sur cette entreprise.

Les pays mentionnés dans la relation de Zeno furent marqués sur une carte originairement gravée sur bois. M. Malte-Brun a supposé que l'île d'Estotiland était celle de Terre-Neuve; que les habitans en partie civilisés de ce pays étaient les descendans des colons scandinaves de Vinland, et que les livres latins qui se trouvaient dans la bibliothèque du roi étaient les restes de celle de l'évêque du Groënland, qui y avait émigré en 1121. Drogeo, suivant la même conjecture, était la Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Angleterre, et le peuple civilisé au sud-ouest, qui sacrifiait des

victimes humaines dans des temples splendides, était les Mexicains ou quelque ancienne nation de la Floride ou de la Louisiane.

Les prémisses ne paraissent pas justifier cette conséquence. Toute cette histoire est pleine d'invraisemblances, dont les moindres ne sont pas la civilisation des habitans, leurs maisons construites en pierres, leurs connaissances des arts d'Europe et la bibliothèque du roi, choses dont on ne retrouva aucune trace lors de la découverte postérieure de ce pays, pour ne rien dire des renseignemens sur le Mexique, pénétrant à travers les nombreuses peuplades sauvages d'un vaste continent. Il est bon de remarquer que cette relation ne fut publiée qu'en 1558, long-temps après la découverte du Mexique. L'éditeur en fut Francisco Marcolini, descendant des Zenos, qui la rédigea d'après des fragmens de lettres prétendues écrites par Antonio Zeno à son frère Carlo. « Je regrette beaucoup, dit l'éditeur, d'avoir malheureusement perdu le livre et les autres écrits relatifs à ce sujet; mais étant enfant quand ils tombèrent entre mes mains, je les déchirai et les mis en pièces, circonstance à laquelle je ne puis songer à présent sans un chagrin excessif[1]. »

La relation décousue de Marcolini obtint un crédit considérable quand Ortelius, habile géographe, l'eut insérée dans son *Theatrum Orbis*; mais d'ha-

(1) Hackluyt, *Collec.*, tome III, page 127.

biles critiques ont rejeté toute cette histoire comme une imposture grossière. M. Forster leur reproche leur incrédulité opiniâtre. Il dit qu'il est impossible de douter de l'existence du pays dont parlent Carlo, Nicolo et Antonio Zeno, puisque des actes originaux conservés dans les archives de Venise prouvent que le chevalier entreprit un voyage vers le nord, que son frère Antonio le suivit, qu'Antonio dessina une carte qu'il rapporta et qu'il suspendit dans sa maison, où elle resta exposée à l'examen du public jusqu'au temps de Marcolini, comme une preuve incontestable de la vérité de ce qu'il avançait. En accordant tout cela, il en résulte seulement qu'Antonio et son frère ont été à Friseland et dans le Groënland. Leurs lettres ne disent nulle part que Zeno ait fait le voyage d'Estotiland. La flotte fut poussée par une tempête sur les côtes du Groënland, après quoi nous n'entendons plus parler de lui, et sa relation d'Estotiland et de Drogeo n'est appuyée que sur le récit du pêcheur d'après les descriptions duquel il doit avoir tracé sa carte par conjecture. Toute l'histoire ressemble beaucoup aux fables qu'on fit circuler peu de temps après la découverte de Colomb pour en faire honneur à d'autres nations et à d'autres individus.

M. Malte-Brun dit qu'il est possible que la découverte de Vinland fut connue de Colomb, quand il fit un voyage dans la mer du nord en 1477[1], et

(1) Malte-Brun, *Hist. de la Géogr.*, tom. I, liv. XVII.

que la carte de Zeno étant à la bibliothèque nationale de Londres dans un ouvrage danois, à l'époque où Barthélemi Colomb se trouvait en cette ville occupé à faire des cartes, il peut y avoir puisé quelques renseignemens, et en avoir fait part à son frère[1]. Si M. Malte-Brun avait examiné l'histoire de Colomb avec son exactitude ordinaire, il aurait vu que, dans sa correspondance avec Paul Toscanelli en 1474, il avait exprimé l'intention de chercher directement à l'ouest une route aux Indes. Son voyage au nord ne fut entrepris que trois ans après. Quant au séjour de Barthélemi à Londres, il n'eut lieu qu'après que Colomb avait fait ses propositions de découvertes au Portugal, sinon aux cours d'autres puissances. Ainsi donc, en accordant qu'il ait su ensuite quelque chose des histoires douteuses de Vinland et des aventures du pêcheur, comme Zeno les rapporte, il est évident qu'elles n'ont pu influer en rien sur sa grande entreprise. Sa route n'y avait aucun rapport; il marchait directement à l'ouest, non vers les parages de Vinland, d'Estotiland et de Drogeo, mais à la recherche de Cipango, du Cathay et des autres pays mentionnés par Marco Polo, comme étant situés à l'extrémité de l'Inde.

(1) Malte-Brun, *Géogr. univ.*, tome XIV., *Note sur la découverte de l'Amérique.*

APPENDIX N° 14.

Voyages autour de l'Afrique par les anciens.

Les critiques modernes regardent les connaissances des anciens, relativement aux côtes de l'Afrique baignées par l'océan Atlantique, comme beaucoup moins étendues qu'on ne se l'était imaginé, et l'on doute qu'ils eussent aucune autorité pratique pour croire qu'il fût possible de faire le tour de cette partie du monde. Le voyage d'Eudoxe de Cyzique de la mer Rouge à Gibraltar, quoique mentionné par Pline, Pomponius Mela, et autres, repose uniquement sur le témoignage de Cornelius Nepos qui ne dit pas où il a puisé ses informations. Possidonius, cité par Strabon, rend un compte tout différent de ce voyage, et le rejette avec mépris.

On suppose que le fameux voyage du Cartha-

ginois Hannon eut lieu environ mille ans avant l'ère chrétienne. Le *Périple* d'Hannon, qui nous reste, est une courte et obscure relation de cette expédition, et un sujet fertile de discussions et de controverses. Quelques critiques ont prononcé que ce n'était « qu'un roman de quelque Grec, déguisé sous un nom punique[1], » mais l'authenticité en a été parfaitement démontrée. Il paraît cependant prouvé d'une manière satisfaisante que le voyage de ce navigateur a été grandement exagéré, et qu'il ne doubla jamais l'extrémité de l'Afrique. M. de Bougainville[2] suivit sa route jusqu'à un promontoire qu'il nomma la Corne de l'Occident, et qu'on suppose le cap des Palmes, à cinq ou six degrés au nord de la ligne équinoxiale, d'où il avança jusqu'à un autre promontoire, sous le même parallèle, qu'il appela Corne du Midi, et qu'on suppose le cap des Trois-Pointes. Cependant M. Gosselin, dans ses *Recherches sur la Géographie des Anciens* (tom. 1, page 162 et suiv.), après un examen sévère du *Périple* d'Hannon, décide qu'il ne s'est pas avancé vers le sud au-delà du cap Non, ou cap Bojador. Pline, qui représente Hannon comme ayant suivi toute la côte de l'Afrique depuis le détroit jusqu'aux confins de l'Arabie, n'avait jamais vu son *Périple*, et avait puisé cette idée dans les ouvrages de Xénophon de Lampsa-

(1) Dodwell, *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores* (1698).

(2) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, p. 10.

que. Les Grecs surchangèrent la relation de ce voyageur de toutes sortes de fables, et ce fut sur les copies infidèles qu'ils en firent, que Strabon fonda un grand nombre de ses assertions. Suivant M. Gosselin, les itinéraires d'Hannon, de Scylax, de Polybe, de Stace, de Sebosus et de Juba, les récits de Platon, d'Aristote, de Pline, de Plutarque, et les tables de Ptolémée, nous conduisent tous aux mêmes résultats, et malgré leurs contradictions apparentes, fixent les limites de la navigation des anciens vers le sud, dans les environs du cap Non.

L'opinion que l'Afrique était une péninsule, opinion qui existait chez les Perses, chez les Egyptiens, et peut-être chez les Grecs, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, n'était pas, suivant M. Gosselin, fondée sur des faits connus, mais seulement sur des conjectures, d'après la considération de l'immensité et de l'unité de l'océan; ou peut-être uniquement sur d'anciennes traditions, ou sur les idées qu'avaient fait naître les découvertes des Carthaginois au-delà du détroit, et celles des Egyptiens au-delà du golfe d'Arabie. Il pense qu'il exista une époque très-reculée où les connaissances géographiques étaient beaucoup plus parfaites que du temps des Phéniciens et des Grecs, qui ne conservaient que des traces confuses de ce qui avait été mieux connu autrefois.

L'opinion que la mer des Indes se joignait à l'Océan, fut adoptée chez les Grecs et dans l'école

d'Alexandrie jusqu'au temps d'Hipparque. Elle semblait autorisée par la direction que prenait la côte d'Afrique, après le cap des Aromates, tendant toujours vers l'ouest, autant que les navigateurs l'avaient reconnue. On supposait que la côte occidentale de l'Afrique s'arrondissait pour rejoindre la côte orientale, et que la totalité de cette partie du monde était bornée par l'Océan, beaucoup au nord de l'équateur. Telle était l'opinion de Cratès, qui vivait du temps d'Alexandre, d'Aratus, de Cléantes, de Cléomède, de Strabon, de Pomponius-Méla, de Macrobe, et de beaucoup d'autres.

Hipparque proposa un autre système, et donna lieu à une erreur qui retarda long-temps la communication par mer entre l'Europe et l'Inde. Il supposa que les mers formaient des bassins séparés et distincts, et que les côtes orientales de l'Afrique faisaient un circuit autour de la mer des Indes, de manière à joindre les côtes de l'Asie au-delà de l'embouchure du Gange. Des découvertes postérieures, au lieu de réfuter cette erreur, ne firent que placer à une plus grande distance la jonction des deux continens. Marin de Tyr et Ptolémée adoptèrent cette opinion dans leurs ouvrages, et la consacrèrent sur leurs cartes, qui, pendant des siècles, furent une règle de foi pour le genre humain, et perpétuèrent l'idée que l'Afrique s'étendait jusqu'au pôle antarctique, et qu'il était impossible d'arriver par mer sur les côtes de l'Inde. Il y

mens marchands pour transporter de l'artillerie, des chevaux, etc., de Barcelonne en Italie; et dans ce nombre il s'en trouvait deux dont chacun portait cent vingt chevaux, ce qui suppose un vaisseau de port de six cents tonneaux au moins.

En 1463, il est parlé d'un bâtiment vénitien chargé de blé, arrivé d'Angleterre à Barcelonne, du port de sept cents tonneaux.

En 1497, il arriva un navire castillan du port de douze mille quintaux. Ces arrivages, mentionnés au hasard parmi d'autres vaisseaux de mêmes dimensions, comme ayant eu lieu dans un seul port, prouvent que les grands navires étaient en usage à cette époque [1]. Dans le fait, pendant qu'on préparait la seconde expédition de Colomb, on équipait dans le port de Borneo une caraque du port de douze cent cinquante tonneaux et quatre vaisseaux de cent cinquante à quatre cent cinquante. Mais leur destination fut changée, et ils furent chargés de transporter Muley Boabdil, dernier roi maure de Grenade, des côtes de son territoire conquis sur celles de l'Afrique [2].

Ce ne fut donc pas faute de grands vaisseaux dans les ports d'Espagne, que ceux de Colomb furent de moindres dimensions. Il les regarda comme plus propres à des voyages de découvertes, attendu qu'ils tiraient moins d'eau, et que par conséquent ils pouvaient plus aisément et avec moins de dan-

(1) Capomani, *Questiones indicas*, quest. VI.
(2) *Archives des Indes*, à Séville.

ger, côtoyer des rivages inconnus et reconnaître des baies et des fleuves. Il fit même construire tout exprès pour ce service quelques petits bâtimens. Telle fut la caravelle que, dans son troisième voyage, il chargea de chercher une ouverture vers la mer dans la partie supérieure du golfe de Paria, lorsque l'eau n'eut plus assez de profondeur pour son navire, du port de cent tonneaux.

La circonstance la plus singulière relativement aux navires de Colomb, c'est qu'ils fussent découverts; car il semble difficile de croire qu'un voyage si long et si périlleux ait été entrepris sur des barques d'une construction si fragile. C'est pourtant ce que Pierre Martyr dit expressément dans ses Décades, qui furent écrites dans ce temps; et Colomb, dans les mémoires relatifs à ses voyages, adressés à son fils, fait quelquefois mention de certains de ses vaisseaux comme étant sans ponts. Il parle quelquefois du même navire comme d'un vaisseau et d'une caravelle. Il y a eu récemment quelques discussions sur la signification précise du mot caravelle. Le chevalier Bossi, dans ses dissertations sur Colomb, fait observer que, sur la Méditerranée, le terme caravelle s'applique à la classe des plus grands vaisseaux de guerre parmi les Musulmans; et qu'en Portugal cette expression signifie un petit navire du port de cent vingt à cent quarante tonneaux; mais Colomb désigne quelquefois ainsi un bâtiment de quarante tonneaux.

Ducange, dans son Glossaire, considère ce mot

comme d'origine italienne. Bossi le regarde comme turc ou arabe, et probablement introduit par les Maures dans les langues d'Europe. M. Edward Everett[1] pense que la véritable origine de ce mot est donné par Ferrarius dans ses *Origines linguæ italicæ;* « *Caravela, navigii minoris genus; latinè curabus; græcè* (karabos).

Que le mot caravelle fût employé pour désigner un bâtiment de petites dimensions, c'est ce qui est évident d'après une classification navale faite par le roi Alonzo dans le milieu du 15e siècle. Il place dans la première classe les *naos*, ou grands vaisseaux, qui ne marchent qu'à l'aide de voiles, dont quelques-uns ont deux mâts, et les autres seulement un; dans la seconde, de plus petits navires, tels que *caraccas, fustas, ballenares, pinazas, carabelas*, etc; dans la troisième, des bâtimens allant à voiles et à rames, comme galères, galiotes, tardantes, et saotias[2].

Bossi donne copie d'une lettre écrite par Colomb à don Raphaël Xansis, trésorier du roi d'Espagne, dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque publique de Milan. Il y joint diverses gravures en bois d'esquisses faites à la plume, qui accompagnaient cette lettre, et qu'il suppose avoir été tracées par la main de Colomb. Elles représentent des navires qui sont probablement des caravelles.

(1) Plymouth, *Oration.*, note.
(2) Capamani, *Questiones criticas.*

La proue et la poupe en sont fort élevées, et sur cette dernière partie est ce qu'on appelait un château. Les mâts en ont peu de hauteur, et sont garnis de grandes voiles carrées. L'un d'eux, outre ces voiles, a des bancs pour des rameurs, et est probablement destiné à représenter une galère. Ce sont évidemment des bâtimens de petites dimensions, et de construction légère.

Dans un ouvrage intitulé *Recherches sur le Commerce*, publié à Amsterdam en 1779, on trouve une gravure représentant un vaisseau de la fin du 15e siècle, d'après un tableau de l'église de Saint-Jean et Saint-Paul à Venise. Ce navire ressemble beaucoup à ceux qu'on prétend avoir été esquissés par Colomb. Il a deux mâts, l'un extrêmement petit avec une voile latine; l'autre plus grand et garni d'une grande voile carrée. La poupe et la proue en sont élevées; il est couvert d'un pont à chaque extrémité, et découvert dans le milieu.

Le fait paraît donc être que la plupart des navires avec lesquels Colomb entreprit ses longs et périlleux voyages, étaient de cette légère et frêle construction, et n'étaient guère au-dessus des petits bâtimens qui naviguent de nos jours sur les rivières et le long des côtes.

APPENDIX N° 16.

Route suivie par Colomb dans son premier voyage [1].

On a supposé jusqu'ici qu'une des îles Bahama, celle qui porte à présent le nom de San-Salvador, et qui est connue aussi sous celui d'Ile des Chats, fut le premier point où Colomb toucha le Nouveau-Monde. Cependant don Martin Navarrete, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, s'est efforcé de prouver dans son introduction à son *Recueil des Voyages et des Découvertes des Espagnols*, que ce doit avoir été l'île de Turc, faisant partie du même groupe, située à environ

(1) L'auteur de cet ouvrage est redevable de cet excellent examen de la route suivie par Colomb, à un officier de la marine des États-Unis, dont il regrette qu'il ne lui soit pas permis de citer le nom. Dans différentes parties de cet ouvrage, il a tiré de la même source des renseignemens nautiques qui lui ont été d'une grande utilité.

cent lieues (de vingt au degré) au sud-est de San-Salvador. On a pris grand soin d'examiner avec impartialité l'opinion de Navarrete, en la comparant au journal de Colomb, tel qu'il a été publié dans l'ouvrage qui vient d'être cité, et aux observations personnelles de l'auteur de cet article, qui a beaucoup navigué parmi ces îles.

Colomb décrit Guanahani, où il débarqua, et qu'il nomma San-Salvador, comme une belle et très-grande île dont le sol est plat, couverte de forêts dont la plupart des arbres portent du fruit; ayant de l'eau fraîche en abondance, et un grand lac au centre. Il dit qu'elle était habitée par une population nombreuse, qu'il en côtoya les rives avec ses barques jusqu'à une distance considérable, que les côtes se dirigeaient vers le nord-nord-est, et qu'en passant il reçut la visite des habitans de plusieurs villages. L'île de Turc ne répond pas à cette description.

L'île de Turc est une terre basse, composée de sables et de rochers, s'étendant de nord en sud, et n'ayant pas deux lieues de longueur. Elle ne contient aucune forêt; il ne s'y trouve pas un seul arbre qui y ait poussé naturellement. Elle est entièrement dépourvue d'eau fraîche, et les habitans n'ont de ressource à cet égard que dans l'eau de pluie, qu'ils conservent dans des citernes et dans des tonneaux. On n'y voit aucun lac, mais elle offre plusieurs étangs d'eau salée, qui fournissent la seule production naturelle de l'île. On ne peut ap-

procher de l'île de Turc ni du côté de l'est, ni de celui du nord-est, attendu les récifs qui l'entourent. Elle n'a point de port, mais il s'y trouve une rade ouverte à l'ouest, que les vaisseaux à l'ancre sont obligés de quitter pour s'avancer en mer toutes les fois que le vent souffle d'un autre côté que les vents alizés ordinaires du nord-est, qui traversent l'île; car le rivage est si escarpé qu'on ne peut jeter l'ancre que près de la côte; et quand le vent ne vient pas de terre, les vaisseaux restant sur leurs ancres seraient poussés contre les rochers ou jetés sur la côte par le terrible ressac qu'on éprouve alors. La rade du Nid de Faucon, à l'extrémité méridionale de l'île, est encore plus dangereuse. Cette île, qui n'est pas susceptible de la moindre culture, fournit à peine à la subsistance d'un petit nombre de moutons et de chevaux. Les habitans tirent du dehors toutes les denrées nécessaires à leur consommation, à l'exception du poisson et des tortues, dont ils prennent une grande quantité, et qui font la principale nourriture des esclaves qui travaillent dans les salines. Toute la richesse de l'île consiste dans le produit des étangs d'eau salée et dans le salvage et le pillage des nombreux navires qui font naufrage dans les environs. L'île de Turc ne serait jamais habitée dans un état sauvage de société, où il n'y aurait pas de commerce, et où les hommes seraient obligés de tirer leur subsistance de l'endroit même qu'ils habitent.

En outre, en parlant de Guanahani, Colomb

avait en vue un grand nombre d'îles, et il ne savait trop vers laquelle il devait se diriger. Or, nulle terre n'est visible de l'île de Turc, à l'exception des deux cayes qui en sont au sud, et qui forment avec elle le groupe qu'on appelle les îles de Turc. Le journal de Colomb ne nous apprend pas comment il gouverna pour aller de Guanahani à la Conception, mais il dit que cette dernière île était à sept lieues de la première, et qu'en s'y rendant il avait le courant contre lui. Or, la distance de l'île de Turc à la Grande Caïque, que Navarrete suppose être la Conception de Colomb, est presque du double, et le courant porte constamment à l'ouest-nord-ouest parmi ces îles, ce qui serait favorable pour aller de l'île de Turc aux Caïques.

De la Conception, Colomb alla ensuite à une île qu'il vit à neuf lieues de distance du côté de l'ouest, et qu'il nomma Fernandine. Navarrete suppose que c'est la Petite Inague, qui n'est pas à moins de vingt-deux lieues de la Grande Caïque. D'ailleurs, en se rendant à la petite Inaque, il serait nécessaire de passer très près de trois îles toutes plus grandes que celle de Turc, et le journal n'en mentionne aucune. Colomb décrit Fernandine comme s'étendant à vingt-huit lieues sud-est et nord-ouest, tandis que la petite Inaque n'a dans sa plus grande longueur que quatre lieues dans une direction sud-ouest. En un mot la description de Fernandine n'a rien de commun avec la Petite Inague. De Fernandine, Colomb fit voile au sud-est vers Isabelle, que

Navarrete suppose être la Grande Inague, tandis que cette dernière île est au sud-ouest de la Petite Inague, ce qui diffère de quatre-vingt-dix degrés de la marche que suivit Colomb.

Ensuite, Colomb, le 20 novembre, prend occasion de dire que Guanahani était à huit lieues d'Isabelle, tandis que l'île de Turc en est à trente-cinq de la Grande Inague. En quittant Isabelle, Colomb gouverna à l'ouest-sud-ouest vers l'île de Cuba, et rencontra les îles Aunas. Cette marche, en partant de la Grande Inague, conduirait sur la côte de Cuba dans les environs du Port Nipe, au lieu que Navarrete suppose que Colomb se trouva ensuite près des Cayes, au sud des Jumentos, et qui sont à l'est-nord-ouest d'Inague, marche qui diffère de quarante-cinq degrés de celle suivie par ses navires. Après avoir fait voile quelque temps dans les environs de Cuba, Colomb se trouve, le 14 novembre, dans la mer de Nuestra Senora, environné d'un si grand nombre d'îles, qu'il était impossible de les compter, tandis que, le même jour, Navarrete le place à la hauteur du cap Moa, où il ne se trouve qu'une seule petite île, et à plus de cinquante lieues de distance d'aucun groupe auquel cette description puisse s'appliquer.

Colomb nous informe que San-Salvador était à une distance de quarante-cinq lieues du Port-du-Prince (Puerto del Principe), tandis que l'île de Turc est éloignée de quatre-vingts lieues du point supposé par Navarrete être le même.

Lorsqu'il s'éloigna de Cuba, Colomb dit qu'il en avait suivi la côte sur une étendue de cent vingt lieues. En déduisant vingt lieues pour les sinuosités qu'elle forme, il en reste encore cent. Or, Navarrete suppose qu'il n'a côtoyé cette île que pendant soixante-dix lieues.

Telles sont les difficultés les plus importantes qu'offre la théorie de Navarrete, et elles paraissent insurmontables. Suivons maintenant la route de Colomb, telle qu'elle est tracée sur son journal; et, plaçant devant nous les meilleures cartes, voyons comment elle s'accorde avec l'opinion générale qu'il débarqua d'abord à San-Salvador.

Nous lisons dans le journal de Colomb que, le 11 octobre 1492, il continua à gouverner ouest-sud-ouest jusqu'au coucher du soleil, après quoi il reprit son ancienne direction vers l'ouest, ses navires marchant à raison de trois lieues par heure. A dix heures, lui et plusieurs hommes de son équipage virent une lumière qui paraissait semblable à une torche que quelqu'un aurait portée sur terre en marchant. Il continua à avancer vers l'ouest pendant quatre heures, et il avait parcouru une distance de douze lieues quand, à deux heures du matin, on aperçut la terre en face à la distance de deux lieues. Les douze lieues qu'il avait faites depuis dix heures, et les deux qui le séparaient encore de la terre, forment un total qui correspond parfaitement avec la situation et la distance de l'île de Watling relativement à San-Salvador. On pré-

sume donc que la lumière vue à dix heures était sur l'île de Watling, à la hauteur de laquelle il passait alors. Si la lumière eût été vue sur une terre en face, et qu'ils eussent continué pendant quatre heures à avancer à raison de trois lieues par heure, ils auraient nécessairement échoué sur la côte. Comme l'amiral reçut lui-même la récompense promise par le roi pour avoir vu cette lumière, et avoir par conséquent découvert le premier la terre, l'île de Watling est regardée comme le point pour lequel cette récompense fut accordée.

En approchant de la terre, les bâtimens mirent en panne jusqu'au point du jour. Le 12 octobre, ils jetèrent l'ancre près d'une île d'une grande beauté, couverte de forêts, et très-populeuse.

Les naturels l'appelaient Guanahani, mais Colomb lui donna le nom de San-Salvador. En en reconnaissant la côte dans la partie qui s'étendait au nord-nord-est, il trouva un havre pouvant abriter un très-grand nombre de vaisseaux. Cette description se rapporte parfaitement à la partie sud-est de l'île connue sous le nom de San-Salvador, ou d'île du Chat, qui va d'est en ouest, et dont l'extrémité orientale se courbe vers le nord-nord-est. Les navires avaient probablement dérivé dans cette baie du côté du sud-est de San-Salvador, pendant la matinée du 12, tandis qu'ils étaient en panne attendant le jour; et Colomb, soit tandis qu'il resta sur l'île, soit quand il s'en éloigna, n'eut pas une vue assez complète de la terre pour découvrir

que ce qu'il avait pris pour la totalité de l'île n'était que la courbure d'une de ses extrémités, et que le corps principal en était derrière, s'étendant bien loin au nord-est. De Guanahani, Colomb vit un si grand nombre d'îles, qu'il ne savait à laquelle se rendre. Les Indiens lui firent comprendre qu'elles étaient innombrables, et lui dirent les noms d'une centaine. Il résolut de se diriger vers la plus grande de celles qu'il voyait, et qui paraissait être à environ cinq lieues de distance; quelques-unes étaient plus près, d'autres plus loin. On présume que l'île qu'il choisit était celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de la Conception, et que les autres étaient cette ceinture singulière de petites îles connues sous le nom de la Cadena, ou la Chaîne, s'étendant au-delà de l'île de San-Salvador dans une direction de sud-est en nord-ouest, les îles de ce groupe les plus voisines étant plus près que la Conception, tandis que les autres en sont plus éloignées.

Ayant quitté San-Salvador dans l'après-midi du 14 pour gagner l'île qui avait été choisie, les bâtimens mirent en panne pendant la nuit, et n'y arrivèrent qu'assez tard le lendemain, leur marche ayant été retardée par des courans contraires. Colomb donna à cette île le nom de Sainte-Marie-de-la-Conception. Il ne parle ni de la situation de cette île relativement à San-Salvador, ni du point de l'horizon vers lequel il gouverna en s'y rendant. On sait que dans tous ces environs le courant porte fortement et constamment à l'ouest-nord-ouest, et puis-

que Colomb eut le courant contre lui, il fallait qu'il fît voile dans une direction contraire, c'est-à-dire vers l'est-sud-est. D'ailleurs, quand il fut près de la Conception, Colomb vit une autre île à l'ouest, la plus grande qu'il eût encore aperçue; mais il nous dit qu'il jeta l'ancre près de la Conception, et qu'il ne chercha pas à gagner cette île plus grande, parce qu'il ne pouvait faire voile vers l'ouest. Cette circonstance nous démontre donc jusqu'à l'évidence que Colomb ne se dirigea pas vers l'ouest en allant de San-Salvador à la Conception, puisque les vents contraires (et il ne pouvait y avoir d'autre cause), ne lui permettaient pas de faire voile à l'ouest. Or, en consultant la carte, nous voyons que l'île connue aujourd'hui sous le nom de la Conception est située à l'est-sud-est de San-Salvador, et en est précisément à une distance de cinq lieues.

Etant parti de la Conception le 16 octobre, Colomb se dirigea vers une très-grande île qu'on voyait à neuf lieues à l'ouest, et qui s'étendait pendant ving-huit lieues de sud-est en nord-est. Il fut surpris par un calme qui dura toute la journée, et il n'atteignit cette île que le lendemain matin 17 octobre. Il la nomma Fernandine. A midi, il remit à la voile dans la vue de tourner cette île et d'en gagner une autre nommée Samoet; mais le vent étant sud-est-quart-de-sud, route qu'il désirait suivre, les naturels lui firent comprendre qu'il lui serait plus facile de faire voile autour de cette île en gouvernant au nord-ouest avec un vent favorable. Il mar-

cha donc au nord-ouest, et après avoir fait deux lieues, il trouva un excellent port ayant une entrée étroite, ou plutôt deux entrées formées par une île qui se trouvait à l'embouchure. Etant sorti de ce havre par l'entrée opposée, au nord-ouest, il découvrit la partie de cette île qui s'étend d'est en ouest. Les naturels lui firent entendre que cette île était plus petite que Samoet, et qu'il ferait mieux de retourner à celle-ci. Un autre calme était survenu; mais bientôt après il s'éleva une brise d'ouest-nord-ouest, qui était contraire à la marche qu'ils avaient suivie. Ils arrivèrent donc vent arrière, et gouvernèrent vers l'est-sud-est, afin de prendre le large, car le ciel menaçait d'une tempête qui se réduisit pourtant à de la pluie. Le lendemain, 18 octobre, ils jetèrent l'ancre en face de l'extrémité de Fernandine.

Toute cette description s'applique parfaitement à l'île d'Exuma, qui est située au sud de San-Salvador, au sud-ouest-quart-de-sud de la Conception. La seule différence, c'est que Colomb dit que Fernandine était située presque à l'ouest de la Conception, et qu'elle avait une étendue de vingt-huit lieues. Cette méprise peut provenir de ce qu'il prit la longue chaîne de cayes, appelée la Cadena, pour une partie d'Exuma; car, vues de la Conception, elles présentent naturellement une apparence de continuité, s'étendant dans la même direction de sud-est en nord-ouest. Leur situation relative, quand on les voit du même point, est à l'ouest aussi bien

qu'au sud-ouest. Ce qui rend cette méprise plus vraisemblable, c'est qu'après s'être approché de ces îles, au lieu de trouver que l'étendue de Fernandine augmentait à ses yeux, il remarque qu'elle avait vingt lieues de longueur, tandis qu'auparavant il lui en avait supposé vingt-huit. Il découvre alors qu'au lieu d'une seule île, il s'en trouvait plusieurs; et changeant sa marche, il porte au sud pour aborder à celle qui était la plus remarquable.

L'identité de l'île qui vient d'être décrite avec celle d'Exuma paraît évidente. La distance de la Conception, le port remarquable fermé par une île, la côte se détournant plus loin vers l'ouest, tout est si exactement décrit, qu'on dirait que la carte a été tracée d'après la description de Colomb.

Le 19 octobre les navires partirent de Fernandine, se dirigeant vers le sud-est et ayant le vent au nord. Après avoir vogué trois heures dans cette direction, ils découvrirent Samoet à l'est, et, s'avançant de ce côté, ils en gagnèrent la pointe septentrionale. Là, ils trouvèrent une petite île entourée de rochers, et un autre récif, situé entre cette île et Samoet. Colomb nomma Samoet Isabelle, et la pointe faisant face à la petite île, Cabo del Isleo. Il appela Cabo de Laguna la pointe sud-ouest de Samoet, et ses vaisseaux jetèrent l'ancre près de cet endroit. La petite île s'étendait d'est en ouest dans la direction de Fernandine à Isabelle. La côte, à partir de la petite île, avançait à douze lieues vers l'ouest jusqu'à un cap

que Colomb nomma Formosa, à cause de sa beauté. Il crut que c'était une île distincte d'Isabelle, et qui en était séparée par une autre. Quittant Cabo de Laguna, où il était resté jusqu'au 20 octobre, Colomb gouverna au nord-est vers Cabo del Isleo; mais trouvant des écueils près de la petite île, il ne jeta l'ancre que le lendemain. En cet endroit de l'île d'Isabelle, ils trouvèrent un lac qui fournit de l'eau aux navires.

La description de l'île de Samoet et d'Isabelle convient si parfaitement à l'île Larga, qui est située à l'est d'Exuma, qu'il ne faut que jeter un coup d'œil sur la carte déployée pour en reconnaître l'identité.

Ayant résolu de se rendre dans l'île que les naturels appelaient Cuba, et qu'ils désignaient comme étant à l'est-sud-ouest d'Isabelle, Colomb partit de Cabo del Isleo à minuit, le 24 octobre, et dirigea par conséquent sa course à l'ouest-sud-ouest. Le vent continua à être faible, et il tomba de la pluie jusqu'à midi; alors le vent devint plus vif, et, dans la soirée, le cap Ferde, pointe sud-ouest de Fernandine, parut au nord-ouest à une distance de sept lieues. Le temps étant devenu orageux, il resta en panne jusqu'au matin, et ne dériva, suivant son calcul, que de deux lieues.

Dans la matinée du 25, il fit encore voile à l'ouest-sud-ouest jusqu'à neuf heures. Il avait alors fait cinq lieues. Il se dirigea ensuite à l'ouest jusqu'à trois heures, faisant encore onze lieues pen-

dant ce temps. En ce moment il découvrit la terre, qui consistait en sept à huit cayes s'étendant de nord en sud, et étant à cinq lieues des vaisseaux. Il jeta l'ancre le lendemain au sud de ces îles, qu'il appela les îles de Arena. Elles étaient basses et avaient cinq à six lieues d'étendue.

Les distances parcourues par Colomb, ajoutées à celles où se trouvaient ces îles de Arena à l'instant où on les découvrit, donnent un total de trente lieues. Ce total offre une différence en moins d'environ trois lieues sur la distance de la pointe sud-ouest d'Isabelle ou d'Exuma, d'où Colomb était parti, jusqu'au groupe des Mucaras, situé à l'est de Cayo Lobo sur le grand banc de Bahama, et qui répond à la description de Colomb. S'il était nécessaire de rendre compte de cette différence de trois lieues dans un calcul en si grande partie conjectural, il se présenterait bientôt à l'esprit d'un marin qu'une dérive d'une couple de lieues, pendant une longue nuit orageuse, n'offre rien d'extraordinaire. La route d'Exuma aux Mucaras est environ sud-ouest-quart-d'ouest. Celle que suivit Colomb en diffère un peu; mais comme son intention en partant d'Isabelle était de se diriger ouest-sud-ouest, et qu'il en changea ensuite pour gouverner à l'ouest, on peut en conclure qu'il agit ainsi parce qu'il avait dérivé au sud la nuit précédente, pendant qu'il était en panne.

27 octobre. Au lever du soleil, Colomb partit des îles de Arena ou Mucaras pour en chercher une nommée Cuba, se dirigeant au sud-sud-ouest. A l'en-

trée de la nuit, ayant fait ainsi dix-sept lieues, il vit la terre, et mit en panne jusqu'au lendemain matin.

Dans cette partie de son journal, Colomb ne décrit plus les localités avec cette exactitude qu'il avait mise jusqu'alors à noter tout ce qu'il voyait. Le texte même est obscur en divers endroits.

Les navires, après être restés en panne jusqu'au matin, firent voile le 28 au sud-ouest, et entrèrent dans un beau fleuve ayant un bon havre, qu'ils nommèrent San-Salvador. Nous regardons cette patrie de San-Savador comme celle aujourd'hui connue sous le nom de Caravelas Grandes, située à huit lieues à l'ouest de Nuevitas del Principe. Sa situation relative à l'égard des Muracas, et la distance où elle s'en trouve, coïncident exactement avec la route suivie et le nombre des lieues faites par Colomb, et la description de ce lieu se rapporte parfaitement, autant qu'on en peut juger par les cartes, à celle qu'il fait du port où il entra.

29 octobre, Colomb, quittant ce port, se dirigea vers l'ouest, et après avoir fait six lieues, il arriva à une pointe de cette île, s'avançant au nord-ouest, et que nous supposons être la Punta Gorda. Dix lieues plus loin il en rencontra une autre s'étendant vers l'est, qui sera la Punta Curiana. Ayant fait encore une lieue, il découvrit une petite rivière, et un peu au-delà un très-grand fleuve qu'il nomma Rio de los Mares. Ce fleuve déchargeait ses eaux dans un beau bassin en forme de lac et ayant une bonne entrée. Ce lieu avait pour point de recon-

naissance, au sud-ouest, deux montagnes rondes, et à l'est-nord-ouest, un promontoire élevé qui s'avançait bien avant dans la mer, et sur lequel on aurait pu établir des fortifications. Nous regardons cette description comme s'appliquant au beau port et au fleuve qui se trouvent à l'ouest de la Punta Curiana; la distance répond à celle que parcourut Colomb en venant de Caravelas Grandes, que nous avons supposé être le port de San-Salvador. En quittant la rivière de los Mares, le 30 octobre, Colomb s'avança au nord-ouest, fit quinze lieues, et vit alors un cap qu'il nomma cap des Palmiers. Nous croyons que c'est celui qui est à l'entrée orientale de Laguna de Moron. Derrière ce cap était un fleuve qui, d'après les naturels du pays, se trouvait à quatre journées de distance de la ville de Cuba; Colomb résolut donc d'en approcher.

Ayant passé la nuit en panne, il arriva au fleuve le 31 octobre; mais il en trouva l'eau trop basse pour que ses navires pussent y entrer. On suppose que c'est celui qui est connu aujourd'hui sous le nom de Laguna de Moron. Au-delà était un cap entouré d'écueils, et un autre s'avançait encore plus loin. Entre ces deux caps était une baie pouvant recevoir de petits vaisseaux. L'identité de cette description avec la côte voisine de Laguna de Moron semble ici très-évidente. Le cap oriental de Laguna de Moron répond au cap des Palmiers; Laguna de Moron, à la rivière peu profonde décrite par Colomb; et dans le cap à l'ouest de l'entrée,

avec l'île de Cabrion qui y fait face, on reconnaît les deux autres caps dont il parle, séparés par ce qui lui parut être une baie. Tout cela offre une combinaison remarquable qui ne peut se rencontrer que dans l'endroit même que Colomb visita et décrivit. D'ailleurs la côte, depuis le port de San-Salvador, s'était dirigée vers l'ouest jusqu'à la rivière de los Mares sur une distance de dix-sept lieues, et elle s'était étendue au nord-ouest pendant quinze autres, depuis la rivière de los Mares jusqu'au cap des Palmiers, distances qui s'accordent parfaitement avec ce qui vient d'être supposé. Le vent ayant passé au nord, et étant ainsi devenu contraire à la marche que suivaient les navires, ils virèrent de bord et retournèrent à la rivière de los Mares.

Le 12 novembre, les navires partirent de cette rivière pour chercher Babèque, île qu'on croyait produire beaucoup d'or, et se trouver à l'est-quart-de-sud de ce port. Ayant fait huit lieues avec un bon vent, ils arrivèrent à un fleuve dans lequel on peut reconnaître celui qui est précisément à l'ouest de la Punta Gorda. Quatre lieues plus loin ils en virent un autre qu'ils appelèrent Rio del Sol. Il paraissait fort grand; mais ils ne s'arrêtèrent pas pour l'examiner, le vent étant favorable à leur marche. Nous prenons ce fleuve pour celui qui est maintenant connu sous le nom de Sabana. Colomb retournait alors sur ses pas, et il avait fait douze lieues depuis la rivière de los Mares; mais en al-

lant à l'ouest de San-Salvador à cette rivière, il en avait fait dix-sept. San-Salvador reste donc à cinq lieues à l'est de Rio del Sol, et en consultant la carte, nous trouvons Caravelas Grandes à la même distance du Sabana.

Ayant fait six lieues depuis Rio del Sol, ce qui fait un total de dix-huit depuis los Mares, Colomb arriva à un cap qu'il nomma Cabo de Cuba, probablement parce qu'il supposa que c'était l'extrémité de cette île. Cela répond parfaitement à la distance qui sépare la Punta Casiana de la petite Guajava, île située près de Cuba, et entre laquelle et la grande Guajava Colomb dut passer en s'avançant vers le port de San-Salvador. Ou il ne le remarqua point, son attention étant entièrement occupeé de l'île magnifique qui était devant lui, ou, ce qui est encore possible, ses navires traversèrent à la dérive ce passage, qui a deux lieues de largeur, pendant qu'ils étaient en panne pendant la nuit qui précéda leur arrivée au port de San-Salvador

Le 13 novembre, après avoir passé la nuit en panne, les vaisseaux doublèrent dans la matinée une pointe qui avait deux lieues d'étendue, et ils entrèrent alors dans un golfe qui s'avançait au sud-sud-ouest, et que Colomb regarda comme séparant Cuba de Bohio. Au bout de ce golfe était un grand bassin entre deux montagnes. Il ne put déterminer si c'était ou non un bras de mer; car, ne trouvant pas d'abri contre le vent du nord, il reprit le large. Il paraîtrait par là que Colomb fit voile au-

tour d'une partie de la petite Guajava, qu'il crut être l'extrémité de Cuba, sans savoir que quelques heures de marche l'auraient conduit, par ce canal, au port de San-Salvador, premier point qu'il avait découvert dans l'île de Cuba, et ensuite à Rio del Sol, où il avait passé le jour précédent. Des deux montagnes qu'il vit aux deux côtés de cette entrée, la principale répond au pic nommé Alto de Juan Daune, situé à sept lieues à l'ouest de la Punta de Maternillos. Le vent restant au nord, il se dirigea vers l'est, et fit quatorze lieues à partir du cap de Cuba, que nous avons supposé la petite Guajava. Il devient ici certain qu'il crut que la pointe de la petite Guajava était l'extrémité de Cuba; car il parle de la terre qui était sous le vent du golfe ci-devant indiqué, comme étant l'île de Bohio, et il dit qu'il en découvrit vingt lieues s'étendant d'est-sud-ouest en ouest-nord-ouest.

Le 14 novembre, ayant été en panne toute la nuit avec un vent du nord-est, il résolut de chercher un port, et, s'il n'en trouvait pas, de retourner vers ceux qu'il avait quittés dans l'île de Cuba; car on se souviendra qu'il supposait que tout ce qui était à l'est de la petite Guajava faisait partie de Bohio. Il s'avança donc par est-quart-de-sud pendant six lieues, et se dirigea ensuite vers la terre. Là il vit beaucoup d'îles et de ports; mais le vent étant vif et la mer houleuse, il n'osa y entrer, et continua à descendre la côte par nord-ouest-quart-d'ouest. Après avoir fait dix-huit lieues, il aperçut

une belle entrée et un port dans lequel il se dirigea au sud-sud-ouest, et ensuite au sud-est, la navigation y étant libre et ouverte. Colomb vit en cet endroit une si grande quantité d'îles, qu'il était impossible de les compter. Elles étaient hautes et couvertes d'arbres. Il donna à cette partie de la mer le nom de mer de Nuestra Senora, et au havre, près de l'entrée vers ces îles, celui de Port del Principe. Il dit qu'il n'entra dans ce havre que le dimanche suivant, c'est-à-dire quatre jours après. Il règne de la confusion dans cette partie du journal de Colomb, et l'on y trouve aussi des choses dites par anticipation, comme si elle avait été écrite postérieurement, ou que les matériaux en eussent été mêlés en les copiant. Il paraît évident que tandis qu'il était en panne la nuit précédente, ayant le vent au nord-est, les vaisseaux avaient dérivé au nord-ouest, et avaient été emportés bien loin dans la même direction par le courant impétueux du canal de Bahama. Lors donc qu'il voulut retourner aux ports qu'il avait quittés dans l'île de Cuba, il en tomba sous le vent, et découvrit pour la première fois le groupe nombreux d'îles dont la principale est Cayo Romano. Le courant de ce canal suffit seul pour avoir porté les vaisseaux à une distance de vingt lieues vers l'ouest, qui était celle dont ils s'étaient avancés vers l'est depuis qu'ils étaient partis du cap de Cuba ou de la petite Guajava; car il leur avait fait éprouver son influence pendant un espace de trente heures. On ne peut

douter de l'identité de ces cayes avec celles qui sont dans les environs de Cayo Romano; car ce sont les seules dans les environs de Cuba, qui, au lieu d'être basses et marécageuses, soient grandes et élevées. La navigation y est libre et ouverte, et l'on y trouve une foule de beaux ports, qui dans ces dernières années ont été fréquentés par les pirates qui trouvaient à se cacher dans les retraites de ces hautes cayes, et à y mettre leur butin en sûreté. D'après la description de Colomb, ses navires doivent avoir passé entre les îles de Baril et de Pacedon, et, faisant voile le long de Cayo-Romano en gouvernant au sud-est, s'être retrouvés le jour suivant sur leur ancienne croisière dans les environs de la petite Guajava. Non-seulement Colomb ne nous dit pas ici qu'il ait changé d'ancrage parmi ces cayes, mais son journal ne fait même mention qu'il ait jeté l'ancre qu'après son retour de sa course infructueuse à la recherche de Babèque. Il est clair, d'après ce qui a été dit, que ce ne fut pas dans le port del Principe que les vaisseaux jetèrent l'ancre en cette occasion; mais ils ne pouvaient en être bien loin, puisque Colomb se rendit le 18 novembre dans ce port avec ses barques, pour ériger une croix à son entrée, qu'il avait probablement remarquée lorsqu'il faisait voile de Guajava, en se dirigeant vers l'est le 13 novembre. L'identité de ce port avec celui maintenant connu sous le nom de Nuevitas del Principe paraît certaine d'après la description de son entrée. Il paraît que Colomb n'en visita pas l'intérieur.

Le 19 novembre, les vaisseaux remirent à la voile pour chercher Babèque. Au coucher du soleil, ils avaient le port del Principe au sud-ouest, à la distance de sept lieues. Ils naviguèrent toute la nuit par nord-est-quart-de-nord, et le lendemain, 20 novembre, jusqu'à dix heures du matin, ils avaient fait quinze lieues. Le vent étant alors à l'est-sud-est, direction dans laquelle on supposait que Babèque se trouvait, et le temps étant mauvais, Colomb se détermina à retourner au port del Principe, dont il était alors à une distance de vingt-cinq lieues. Il ne se souciait pas d'aller à Isabelle dont il n'était qu'à douze lieues, de peur que les Indiens qu'il avait pris à San-Salvador, qui est à huit lieues d'Isabelle, ne parvinssent à s'échapper. Ainsi, en gouvernant nord-est-quart-de-nord à son départ des environs du port del Principe, Colomb s'était approché à peu de distance d'Isabelle. Cette île était donc, suivant ses calculs, à trente-sept lieues du port del Principe, et San-Salvador était à quarante-cinq lieues du même point. Le premier de ces calculs ne diffère de la vérité, ou de la distance réelle de Nuevitas del Principe à l'île Larga et à San-Salvador, que de huit lieues, et le second de neuf. Rappelons-nous encore ici la route suivie par Colomb en partant d'Isabelle pour Cuba. Il gouverna d'abord ouest-sud-ouest, puis ouest, et ensuite sud-sud-ouest. En prenant en considération les différentes distances parcourues en se dirigeant vers chacun de ces points, elles produisent un moyen terme qui se rappro-

che du sud-ouest. Faisant voile ensuite au sud-ouest en partant d'Isabelle, Colomb était arrivé au port de San-Salvador sur la côte de Cuba. Se dirigeant alors au nord-est-quart de nord, en partant du port del Principe, il marchait dans la direction d'Isabelle. De là nous concluons que le port de San-Salvador, sur la côte de Cuba, était à l'ouest du port del Principe, et toutes les preuves se trouvent ainsi établies et réunies en faisceau. Les deux îles, vues par Colomb à dix heures du matin, le même jour 20 novembre, doivent avoir été quelques-unes des cayes qui sont à l'ouest des Jumentos. En retournant vers le port d'El Principe, Colomb le découvrit vers la nuit, mais il trouva que les courans l'avaient porté à l'ouest. Cette circonstance fournit une preuve suffisante de la force du courant dans le canal de Bahama, car on se souviendra qu'il partit pour Cuba avec un vent favorable. Après avoir lutté quatre jours, jusqu'au 24 novembre, avec un vent léger, contre la force du courant, il arriva en face de l'île plate d'où il était parti la semaine précédente pour aller à Babèque.

Le hasard nous apprend ainsi que le point d'où Colomb partit pour chercher Babèque était cette même île de la petite Guajava, qui est à l'ouest de Nuevitas del Principe. En outre, il n'osa pas entrer d'abord dans l'ouverture entre les deux montagnes, car il semblait que la mer s'y brisait; mais ayant fait marcher une barque en avant, les vais-

seaux la suivirent, d'abord par sud-ouest et ensuite par ouest, et entrèrent dans un beau port. L'île plate en était au nord, et, avec une autre île, elle formait un excellent bassin capable de mettre à l'abri toute la marine d'Espagne. Cette île plate devient donc maintenant notre ci-devant cap de Cuba que nous avons supposé être la petite Guajava, et son entrée orientale s'identifie avec le golfe ci-dessus mentionné, entre deux montagnes, dont nous avons supposé que l'une était l'Alto de Juan Duane, lequel golfe paraissait séparer Cuba de Bohio. Notre marche devient maintenant fort simple. Le 26 novembre, Colomb partit de Santa-Catalina (nom qu'il donna au port que nous venons de décrire), au lever du soleil, et se dirigea vers le cap au sud-est qu'il appela Cabo de Pico. Il est aisé de reconnaître le pic élevé dont nous avons déjà parlé comme étant l'Alto de Juan Daune. Arrivé à cette hauteur, il vit un autre cap à une distance de quinze lieues, et à cinq lieues au-delà, un troisième qu'il nomma Cabo de Campana. Le premier doit être celui qui est connu aujourd'hui sous le nom de pointe Padre, le second sous celui de pointe Mulas. Leur distance d'Alto de Juan Daune est plus considérable que ne le dit Colomb, mais il ne faut pas peu d'expérience pour évaluer exactement les distances des promontoires élevés de Cuba, aperçus à travers la transparente atmosphère qui entoure cette île.

Ayant doublé la pointe Mulas pendant la nuit,

Colomb aperçut le 27 la baie profonde qui en est au sud-est, et voyant le promontoire élevé qui s'avance entre le port de Nipe et le port de Banes, avec une baie profonde de chaque côté, il supposa que c'était un bras de mer qui séparait deux terres entre lesquelles se trouvait une île.

Après avoir débarqué à Taco quelques instans, Colomb arriva dans la soirée du 27 à Baracoa, qu'il nomma Puerto Santo. De Cabo del Pico à Puerto Santo, distance de soixante lieues, il avait passé devant neuf bons ports et cinq fleuves, seulement jusqu'au cap Campana; et de là à Puerto Santo, il vit huit autres fleuves ayant chacun un bon port. Tous ces ports, tous ces fleuves peuvent se trouver sur la carte entre Alto de Juan Daune et Baracoa. En rangeant la côte, il avait été porté au sud-est par le courant du canal de Bahama. Étant parti de Puerto Santo ou Baracoa le 4 décembre, il atteignit le lendemain l'extrémité de Cuba, et profitant d'un vent de sud-est pour chercher Babèque, qui était au nord-est, il découvrit Bohio, qu'il appela Hispaniola.

En quittant Cuba, Colomb nous dit qu'il en avait côtoyé les rives sur une distance de cent vingt lieues. Si nous en déduisons vingt pour les sinuosités de la côte qu'il suivait, les cent lieues qui restent, à partir de la pointe Maysi, finissent exactement à la caye de Cabrion, où nous avons supposé que se terminent les découvertes de Colomb à l'ouest.

Les observations astronomiques de Colomb ne sont nullement contraires à ce qui vient d'être avancé ici, car il nous dit que l'instrument dont il se servait pour mesurer la hauteur des corps célestes sur le méridien était dérangé, et qu'on ne pouvait s'y fier. Il place sa première découverte, Guabanani, dans la latitude de l'île de Fer, qui est environ sous 27° 30'. Nous trouvons San-Salvador sous 24° 30', et l'île de Ture sous 21° 30'. Ces deux calculs s'écartent considérablement de la vérité, mais il est certainement plus facile de concevoir une erreur de trois degrés qu'une de six.

Laissant de côté les démonstrations géographiques, examinons comment les témoignages historiques s'accordent avec l'opinion que l'île San-Salvador fut le premier point où Colomb débarqua dans le Nouveau-Monde. Herrera, qui est regardé comme le plus fidèle et le plus authentique des écrivains espagnols, écrivit son *Histoire des Indes* vers 1600. En parlant du voyage fait à la Floride, par Juan Ponce de Leon, il fait les remarques suivantes[1] : « Quittant Aguada à Porto-Ricco, ils gouvernèrent au nord-ouest-quart-de-nord, et arrivèrent en cinq jours à une île appelée el Viejo, sous la latitude septentrionale de 22° 30'. Le lendemain, ils arrivèrent à une petite île des Lucayes, nommée Caïque. Le huitième jour après leur départ de Porto-Ricco, ils jetèrent l'ancre près

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. IX, cap. 10.

d'une autre petite île nommée Yaguna sous le 24ᵐᵉ degré. De là ils passèrent à l'île de Manuega, sous 24° 30', et le onzième jour ils atteignirent Guanahani, qui est sous 24° 40' de latitude septentrionale. L'île de Guanahani fut la première que découvrit Colomb lors de son premier voyage, et il l'appela San-Salvador. » Telle est la substance des remarques d'Herrera, et elles sont décisives pour fixer la situation de San-Salvador. Il est vrai que les latitudes qui viennent d'être mentionnées sont fixées plus haut qu'elles ne le sont réellement, comme nous le savons aujourd'hui, celle de San-Salvador étant telle qu'elle ne peut convenir à aucune autre terre que les îles Berry, qui sont à soixante-dix lieues de la côte de Cuba la plus voisine, tandis que Colomb nous dit que San-Salvador n'était qu'à quarante cinq lieues du port del Principe. Mais dans ces jours de l'enfance de la navigation, les instrumens pour mesurer les hauteurs des corps célestes, et les tables de déclinaisons pour calculer les latitudes, devaient être dans un tel état d'imperfection, que le navigateur le plus savant de ce temps se trouvait au-dessous du marin le moins instruit du nôtre.

La seconde île à laquelle arriva Ponce de Leon, dans sa marche au nord-ouest, fut une des Caïques; la première, qu'il appelle el Viejo, doit donc avoir été l'île de Turc, qui est au sud-est des Caïques. La troisième qu'il vit était probablement Mariguana; la quatrième, l'île Crooked, et la cin-

quième, l'île Larga. Enfin il arriva à Guanahani, le San-Salvador de Colomb. Si l'on suppose que cette île soit celle de Turc, où trouverons-nous la suite d'îles auxquelles toucha Ponce de Leon en allant de Porto-Ricco à San-Salvador[1]? Nous n'avons pas fait valoir dans ces remarques l'identité des noms qui ont été conservés à San-Salvador, à la Conception et au port del Principe avec ceux donnés par Colomb, quoique le témoignage de la tradition soit d'un grand poids en semblables matières. Nous croyons avoir donné des preuves géographiques assez concluantes pour confirmer l'ancienne opinion que l'île nommée aujourd'hui San-Salvador est le premier endroit sur lequel Colomb mit le pied dans le Nouveau-Monde. Des opinions établies depuis aussi long-temps et sur des bases aussi solides ne doivent pas être légèrement heurtées. Il existe une bonne et ancienne règle que devraient toujours avoir présente à l'esprit les curieux qui font des recherches, comme les arpenteurs qui mesurent la terre : « Ne changez pas de place les anciennes bornes. »

(1) Dans le premier chapitre de la *Description des Indes* par Herrera, ajoutée à son histoire, on trouve une autre échelle des îles Bahama, qui confirme ce qui précède. Elle commence à l'extrémité opposée, c'est-à-dire au nord-ouest, et descend au sud-est. On a jugé inutile de la citer particulièrement.

APPENDIX N° 17.

Principes d'après lesquels les sommes mentionnées dans cet ouvrage ont été réduites en monnaie moderne.

Sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, le marc d'argent, qui était égal à huit onces ou à cinquante castillans, se divisait en soixante-cinq réales, et chaque réale en trente-quatre maravedis, de sorte qu'il y avait dans le marc d'argent deux mille deux cent dix maravedis. Entre autres monnaies d'argent il y avait la réale de huit, qui, valant huit réales, était, à une petite fraction près, la huitième partie d'un marc d'argent ou une once. Des pièces d'or alors en circulation, le castillan ou *dobla de la Vanda* valait quatre cent quatre-vingt dix maravedis; et le ducat trois cent quatre-vingt treize.

Si la valeur du maravedis n'eût pas baissé en Espagne jusqu'à ce jour, il serait fort aisé de réduire

une somme du temps de Ferdinand et d'Isabelle en une somme correspondante de monnaie actuelle; mais par suite de la dépréciation successive de la monnaie de billon, ou de métaux mélangés, mise en circulation depuis cette époque, la réale et le maravedis de billon, qui ont remplacé l'ancienne monnaie, furent réduits vers 1700 à environ le tiers de la valeur de l'ancienne réale et de l'ancien maravedis, connus aujourd'hui sous le nom de réale et de maravedis d'argent. Comme pourtant l'ancienne pièce de huit réales était égale, à très-peu de chose près, à une once d'argent, et que le *duro* ou dollar du temps actuel est pareillement égal à une once, on peut les regarder comme ayant la même valeur. A la vérité, dans l'Amérique espagnole, le dollar, au lieu de se diviser en vingt réales comme en Espagne, ne se divise qu'en huit parties qu'on appelle aussi réales, et qui représentent évidemment la réale du temps de Ferdinand et d'Isabelle comme le dollar représente la réale de huit. Mais l'once d'argent valait autrefois 276 1/4 maravedis; le dollar est donc pareillement égal à 275 1/4 maravedis. Par conséquent, en réduisant en maravedis les sommes mentionnées en cet ouvrage, on les a ensuite réduites en dollars en les divisant par 276 1/4.

Il y a pourtant encore un autre calcul à faire avant d'arriver à la valeur actuelle d'une somme d'or ou d'argent mentionnée dans les anciens temps. Il est nécessaire de faire attention au changement qui a

eu lieu dans la valeur des métaux eux-mêmes. En Europe, avant la découverte du Nouveau-Monde, on obtenait en nourriture ou en travail pour une once d'or ce qui en coûterait trois aujourd'hui. Par conséquent, une once d'or était estimée alors trois fois sa valeur actuelle. A la même époque, on se procurait pour une once d'argent ce qui en coûte quatre à présent. Il paraît de là que la valeur de l'or et de l'argent, relativement l'un à l'autre, a changé de même que par rapport à toutes les autres denrées. Cela vient de ce qu'on a tiré du Nouveau-Monde beaucoup plus d'argent que d'or, relativement à la quantité de ces deux métaux qui étaient auparavant dans la circulation. Dans le quinzième siècle, une once d'or était égale à environ douze onces d'argent, et maintenant, en 1827, elle en vaut seize.

Par conséquent, en donnant une idée de la valeur relative des sommes mentionnées dans cet ouvrage, on a trouvé nécessaire de les multiplier par trois quand il s'agissait d'or, et par quatre quand elles étaient exprimées en argent[1].

Il est à propos d'ajouter que le dollar est estimé dans cet ouvrage à raison de cent centimes des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et de quatre shillings six pence d'Angleterre (5 francs 62 1/2 centimes.)

(1) *Voyez* Caballero, *Pesos y Medidas*. J.-B. Say, *Economie politique*.

APPENDIX N° 18.

Marco Polo.

Les voyages de Marco Polo, ou Paolo, fournissent une clef à plusieurs parties des voyages et des hypothèses de Colomb, qui sans cela seraient presque incompréhensibles.

Marco Polo était un Vénitien qui, dans le treizième siècle, fit un voyage dans les régions éloignées et à cette époque inconnues de l'orient, et qui éveilla la curiosité de toute la chrétienté par la relation qu'il fit des contrées qu'il avait visitées. Son père, Nicolas Polo, et son oncle Matteo, le précédèrent dans ses voyages. Ces deux frères, qui étaient d'une famille illustre de Venise, s'embarquèrent en 1250 (1) pour faire un voyage de com-

(1) Ramusio, t. XVII, p. 17, édit. de Venise, 1606.

merce dans l'orient. Ayant remonté la Méditerranée et passé le Bosphore, ils s'arrêtèrent quelque temps à Constantinople. De là, ils se rendirent par l'Euxin en Arménie, où ils restèrent un an, et ils reçurent un très-bon accueil à la cour d'un prince tartare. Une guerre ayant éclaté entre leur protecteur et un potentat voisin, et le premier ayant été défait, ils éprouvèrent quelque embarras pour se retirer de ce pays et retourner dans leur patrie. Après avoir erré de différens côtés, ils arrivèrent enfin à Bochara, où ils demeurèrent trois ans. Tandis qu'ils y étaient, il y arriva un ambassadeur de quelqu'une des puissances inférieures tartares, qui se rendait à la cour du grand-khan. Trouvant que les deux frères connaissaient la langue tartare, il les décida à l'accompagner. Après une marche de plusieurs mois, qui fut retardée par des neiges et des inondations, ils arrivèrent à la cour de Cublai, autrement appelé le grand-khan, ce qui signifie roi des rois, parce que c'était le chef suprême des Tartares. Ce prince magnifique les reçut avec beaucoup de distinction, et leur fit des questions sur les pays et les princes de l'occident, sur leur gouvernement civil et militaire, et sur leurs mœurs et les coutumes des nations latines. Il montra surtout une vive curiosité au sujet de la religion chrétienne. Il fut si frappé de leurs réponses, qu'après avoir tenu conseil avec les principaux personnages de son royaume, il pria les deux frères de se rendre de sa part auprès

du pape en qualité d'ambassadeurs, pour le supplier de lui envoyer cent savans bien instruits des vérités de la religion pour les révéler aux sages de son empire. Il les pria aussi de lui apporter un peu d'huile de la lampe de notre Sauveur à Jérusalem, persuadé qu'elle devait avoir des vertus merveilleuses. Il leur donna des lettres pour le pape écrites en langue tartare, nomma un des principaux seigneurs de sa cour pour les accompagner dans leur mission, et quand ils prirent congé de lui il leur remit une plaque d'or sur laquelle étaient gravées les armes royales, passe-port respecté, à la vue duquel les gouverneurs des diverses provinces devaient les recevoir, leur fournir des escortes dans les endroits dangereux, et leur rendre tous les autres services dont ils auraient besoin, aux frais du grand-khan.

Ils avaient à peine fait vingt milles, quand le seigneur qui les accompagnait tomba malade, et ils furent obligés de le laisser et de continuer leur route. Leur passe-port d'or leur procura dans tous les domaines du grand-khan toutes les facilités et tous les égards possibles. Ils arrivèrent sans accident à Acre en avril 1269. Ils y apprirent la nouvelle de la mort récente du pape Clément IV, événement qui les chagrina beaucoup dans la crainte qu'il n'occasionât des délais dans leur mission. Il se trouvait à Acre à cette époque un légat du saint-siége, Tebaldo de Visconti de Plaisance, à qui ils rendirent compte de leur ambassade. Ils les écouta

avec beaucoup d'attention et d'intérêt, et leur conseilla d'attendre l'élection d'un nouveau pape, qui devait bientôt avoir lieu, avant de se rendre à Rome pour s'acquitter de leur mission.

Ils partirent donc pour Négrepont, et de là se rendirent à Venise où de grands changemens étaient survenus dans leurs affaires domestiques pendant leur longue absence. La femme de Nicolas, qu'il avait laissée enceinte, était morte en donnant le jour à son fils Marco, qui avait alors dix-neuf ans.

Comme l'élection du nouveau pontife occasionna de grandes contestations et resta en suspens pendant deux ans, ils commencèrent à craindre que l'empereur de Tartarie ne s'impatientât de voir retarder si long-temps sa conversion et celle de son peuple. Ils résolurent donc de ne pas attendre que le pape fût nommé, mais de se rendre à Acre, d'y prendre des dépêches du légat et de se faire accompagner d'un tel nombre de ministres de l'évangile que ce prélat pourrait leur procurer. Dans ce second voyage, Nicolas Polo emmena avec lui son fils Marco, qui écrivit une relation de ce voyage.

Ils furent encore reçus très-favorablement par le légat Tebaldo, qui, désirant coopérer au succès de leur mission, leur remit pour le grand-khan des lettres dans lesquelles les doctrines de la foi chrétienne étaient clairement expliquées. Munis de ces épîtres et d'une fiole d'huile du saint-sépulcre, ils se

mirent de nouveau en route en septembre 1271 pour les contrées lointaines de la Tartarie. Il n'y avait pourtant que bien peu de temps qu'ils étaient partis quand le légat reçut de Rome la nouvelle qu'il avait été lui-même élu au saint siége. Il prit le nom de Grégoire X, et rendit un décret portant qu'à l'avenir, lors de la mort d'un pape, les cardinaux seraient enfermés dans un conclave jusqu'à ce qu'ils eussent nommé un successeur au défunt; mesure pleine de sagesse, qui force à une prompte décision, qui prévient les intrigues, et qui a continué à être observée depuis ce temps.

Dès qu'il eut reçu la nouvelle de son élection, il dépêcha un courrier au roi d'Arménie, demandant que les deux Vénitiens lui fussent renvoyés s'ils n'étaient pas encore partis. Ils revinrent avec joie et reçurent de lui de nouvelles lettres pour le khan. Il les fit aussi accompagner de deux moines éloquens, Nicolas Vincenti et Gilbert de Tripoli, auxquels il donna pouvoir d'ordonner des prêtres et des évêques et d'accorder l'absolution. Ils furent chargés d'offrir au grand-khan des vases de cristal et d'autres objets précieux, et n'ayant plus rien à désirer, ils se remirent en route pour leur voyage[1].

Arrivés en Arménie, ils coururent de grands dangers, car la guerre y exerçait ses ravages, le soudan de Babylone ayant envahi ce pays. Ils se réfugièrent quelque temps près du supérieur d'un

(1) Ramusio, t. III.

monastère, et les deux révérends frères, perdant le courage de persister dans une entreprise si dangereuse, prirent la résolution d'y rester. Les Vénitiens continuèrent leur voyage. Ils furent longtemps en chemin, rencontrèrent de grandes difficultés et eurent beaucoup à souffrir des inondations et de la neige, car on était en hiver. Enfin ils arrivèrent dans une ville qui faisait partie des domaines du khan. Dès que ce potentat apprit leur arrivée dans ses états, il envoya des officiers à leur rencontre à quarante journées de distance de sa cour [1], et les chargea de pourvoir à leurs besoins pendant leur voyage. Il les reçut avec beaucoup de bonté, fut très-satisfait du résultat de leur mission et des lettres qu'ils lui apportaient de la part du pape, et ayant reçu d'eux la fiole d'huile de la lampe du saint-sépulcre, il la fit serrer et garder avec soin comme un trésor précieux.

Les trois Vénitiens, le père, le frère et le fils, furent traités par le khan avec tant de distinction que les courtisans en étaient jaloux. Cependant Marco ne tarda pas à se faire généralement aimer, et l'empereur avait pour lui une estime particulière. Il apprit les différentes langues du pays, et il montra des talens si remarquables, que, malgré sa jeunesse, le khan l'employa dans diverses mis-

(1) Bergeron, par une méprise, dit, dans sa traduction de l'original latin, que le khan envoya quarante mille hommes pour les escorter. Cette erreur a fait tomber sur Marco Polo la colère des critiques, qui ont cité ce trait comme une de ses exagérations monstrueuses.

sions et dans des affaires importantes; ce qui lui fournit l'occasion de recueillir toutes sortes de renseignemens sur ce vaste empire.

Après avoir résidé bien des années en Tartarie, les Vénitiens désirèrent enfin retourner dans leur pays natal. Ce ne fut pas sans peine que le khan put se décider à s'en séparer. Ils partirent à la suite de certains envoyés du roi des Indes qui conduisaient une princesse de Tartarie que leur souverain devait épouser. Le généreux khan leur remit encore des plaques d'or, non-seulement pour leur servir de passe-port, mais pour enjoindre à tous les commandans de ses états de leur fournir tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Ils s'embarquèrent sur une flotte de quatorze voiles et côtoyèrent les rives de l'Asie jusqu'à une île qu'ils appelèrent Jana. Ayant ensuite traversé la mer des Indes, ils arrivèrent à la cour du souverain de ce pays. Après y avoir passé quelque temps, ils reçurent aussi de ce monarque de nouvelles plaques d'or, pour qu'ils pussent voyager honorablement et en toute sûreté dans son royaume. Leur voyage jusqu'à Constantinople fut long et pénible. Là, ils s'embarquèrent pour Venise, où ils arrivèrent en 1295 en bonne santé et chargés de richesses.

Ramusio, dans la préface dont il fait précéder la relation de Marco Polo, donne divers détails sur leur arrivée, qu'il compare à celle d'Ulysse. Ils étaient dans le plus chétif équipage, couverts d'habits d'étoffes grossières, taillés à la manière

des Tartares. Quand ils arrivèrent à Venise, personne ne les reconnut. Il y avait si long-temps qu'ils en étaient partis sans qu'on y eût reçu de leurs nouvelles, qu'ils étaient oubliés ou regardés comme morts. Indépendamment de leur costume étranger, l'influence du soleil du midi et la facilité avec laquelle on prend les manières de ceux avec qui l'on réside pendant un long espace de temps, faisaient qu'ils avaient l'air de Tartares plutôt que d'Italiens.

Ils se rendirent à leur maison, qui était un noble palais, connu ensuite sous le nom de la Corte de la Milione. Ils y trouvèrent plusieurs de leurs parens qui l'habitaient encore, mais qui, ne sachant pas qu'ils revenaient chargés de richesses, et les regardant sans doute comme de pauvres aventuriers revenus pour être à la charge de leur famille, ne furent pas très-empressés à reconnaître les voyageurs. Cependant les trois Polos prirent un moyen efficace pour rendre la mémoire à leurs parens et s'assurer une réception amicale. Ils les invitèrent tous à un grand banquet. Quand leurs convives arrivèrent, ils les reçurent couverts de riches vêtemens de satin cramoisi à la mode orientale. Quand vint le moment de se mettre à table, les voyageurs, qui s'étaient retirés, reparurent en robes encore plus riches de damas cramoisi. Leurs premiers vêtemens furent coupés et distribués aux domestiques, car ils étaient d'une telle longueur qu'ils balayaient la terre, « ce qui, dit Ramusio, était alors la mode pour le cos-

tume qu'on portait chez soi. » Après avoir goûté de quelques mets, ils se retirèrent encore et revinrent en velours cramoisi. Leurs seconds vêtemens furent pareillement donnés aux domestiques, et il en fut de même de leurs robes de velours à la fin de la fête, après qu'ils eurent pris le costume vénitien de cette époque. Les convives ne revenaient pas de leur étonnement, et ne savaient ce que signifiait cette mascarade; mais Marco Polo, ayant renvoyé tous les domestiques, apporta les vêtemens tartares d'étoffe grossière avec lesquels ils étaient arrivés, et les coupant en divers endroits avec un couteau, en ouvrant les coutures et en détachant la doublure, il en fit tomber une immense quantité de joyaux précieux, comme rubis, saphirs, émeraudes et diamans. Toute la table brillait de richesses inappréciables qu'ils devaient à la magnificence du grand-khan, et qu'ils avaient ainsi secrètement apportées à travers les périls de leur long voyage.

« Les convives furent au comble de la surprise, dit Ramusio, et ils virent alors bien clairement, ce dont ils avaient d'abord douté, que ces vaillans et honorables gentilshommes étaient véritablement les Polos, et en conséquence ils leur témoignèrent les plus grands égards et le plus profond respect. »

Les détails de ce festin curieux sont pris dans Ramusio, qui les donne sur l'autorité de la tradition, les ayant entendu raconter plusieurs fois par l'illustre Gaspard Malipiero, sénateur fort âgé, qui

les tenait de son père, celui-ci de son aïeul, et ainsi de suite en remontant jusqu'à la source.

Lorsque le bruit de ce banquet et de la richesse des voyageurs se fut répandu dans Venise, toute la ville voulut voir les Polos, et tous les citoyens, nobles et roturiers, s'empressèrent de les fêter et de les honorer. Matteo, qui était le plus âgé, fut admis à la dignité de magistrat. Les jeunes gens de la ville allaient chaque jour voir Marco Polo et converser avec lui, car il était aussi aimable que communicatif. Ils lui faisaient des questions sans fin sur Cathay et sur le grand-khan; il y répondait avec toute l'obligeance possible, et il leur donnait des détails qui étaient pour eux une source d'amusement inépuisable. Comme il parlait toujours de la richesse du grand-khan en termes très-relevés, ils lui donnèrent le nom de Messer Marco Milioni.

Quelques mois après leur retour, Lampa Doria, commandant de la marine des Génois, parut dans les environs de l'île de Cuzzola avec soixante-et-dix galères. André Dandolo, amiral des Vénitiens, fut envoyé contre lui. Marco Polo commandait une galère de cette flotte; mais sa bonne fortune ordinaire l'abandonna. S'étant avancé au premier rang de la ligne, il fut fait prisonnier, chargé de fers et conduit à Gênes. Il y resta long-temps en prison, et toutes ses offres de rançon furent rejetées. Sa détention causa beaucoup de chagrin à son père et à son oncle qui craignaient de ne jamais le re-

voir. Se voyant dans cette fâcheuse situation avec toutes leurs richesses, et sans héritiers, ils tinrent conseil ensemble. Ils étaient tous deux fort vieux, « mais Nicolas, dit Ramusio, était encore un gaillard, » et il fut décidé qu'il se marierait. Ce projet fut exécuté, et, à la grande surprise de ses amis, il eut trois enfans en quatre ans.

Cependant le bruit des voyages de Marco Polo s'était répandu à Gênes. Toute la noblesse de la ville remplissait chaque jour sa prison, et on ne le laissait manquer de rien de ce qui pouvait adoucir son emprisonnement. Un Génois qui allait le voir tous les jours le détermina enfin à écrire la relation de ses voyages. Il fit venir de Venise ses papiers et ses journaux, et composa son ouvrage qui fit ensuite tant de bruit dans le monde.

Le mérite de Marco Polo lui fit enfin rendre la liberté; il retourna à Venise, où il trouva son père en nombreuse famille. Il ne s'en fâcha nullement, suivit l'exemple du vieillard, se maria et eut deux filles, Moretta et Fantina. Les trois filles issus du second mariage de son père moururent sans postérité masculine, et la famille de Polo s'éteignit en 1417.

Tels sont les principaux détails connus sur Marco Polo, dont les voyages firent long-temps grand bruit en Europe, et qui, comme on le verra, influèrent considérablement sur les découvertes modernes. Sa relation splendide de l'étendue, de la richesse et de la population du territoire tartare

causa une admiration générale. La possibilité d'amener toutes ces régions sous la domination de l'église et de faire du grand-khan un vassal du saint siége, fut l'idée favorite des missionnaires enthousiastes de la chrétienté, et il s'en trouva plusieurs qui entreprirent effectivement la conversion de cet illustre infidèle.

Même après que deux siècles se furent écoulés, quand les entreprises pour découvrir une nouvelle route aux Indes avaient donné lieu à tant de conjectures sur ces contrées lointaines de l'orient, la conversion du grand-khan occupa encore tous les esprits, et c'était une entreprise trop romanesque pour qu'elle ne fixât pas la vive imagination de Colomb. Dans tous ses voyages, on le voit chercher continuellement les domaines du grand-khan; et même après sa dernière expédition, lorsqu'il était presque épuisé par l'âge, les fatigues et les infirmités, du lit où ses souffrances le retenaient il écrivit aux souverains d'Espagne une lettre pour leur offrir de conduire dans les domaines de l'empereur des Tartares tout missionnaire qui voudrait entreprendre de le convertir.

APPENDIX N° 19.

Ouvrage de Marco Polo.

Quelques auteurs disent que l'ouvrage de Marco Polo fut originairement écrit en latin[1], quoique l'opinion la plus probable soit qu'il fut écrit en italien. On en multiplia les copies manuscrites, qui circulèrent rapidement; on le traduisit en différentes langues, et enfin l'invention de l'imprimerie le répandit avec profusion dans toute l'Europe.

Dans le cours de ces traductions et de ces éditions successives, le texte original, suivant Purchas, a été fort corrompu, et il est probable qu'on a accusé Marco Polo de beaucoup d'extravagances

(1) Prevost, *Histoire des Voyages*, t. XVII, liv. IV, chap. 3. Paris, 1749.

qui sont des erreurs de traducteurs ou d'imprimeurs.

Lorsque l'ouvrage parut pour la première fois, quelques personnes le considérèrent comme un tissu de fictions et d'absurdités; mais Vossius nous assure qu'il fut un temps où les savans en faisaient grand cas.

François Pépin, auteur de la traduction de Brandebourg, appelle Polo un homme recommandable par sa dévotion, par sa prudence et sa véracité. Anathase Kircher, dans son *Histoire de la Chine*, dit qu'aucun des anciens n'a décrit avec plus d'exactitude les royaumes des contrées lointaines de l'orient. Plusieurs autres savans ont rendu témoignage à son caractère, et des voyageurs plus modernes ont reconnu la vérité des points les plus importans de son ouvrage. Il est pourtant évident qu'il se permet beaucoup d'exagération. La partie historique surtout est pleine d'erreurs et de fables. Il confond les noms des lieux; il est fort inexact sur les distances, et il ne donne la latitude d'aucun des endroits qu'il visita.

On a élevé de grands doutes sur la question de savoir s'il a réellement visité les pays qu'il a décrits, et s'il n'a pas puisé dans les relations des musulmans ce qu'il dit de la Tartarie, du Cathay, et de différentes parties de l'Inde et des côtes de l'Afrique.

Ramusio pense qu'il tira une grande partie de son troisième livre des récits que lui firent des ma-

rins qui fréquentaient les mers des Indes. Athanase ne comprend pas pourquoi il ne parle pas de la grande muraille de la Chine, qu'il doit avoir passée, à moins qu'il ne se soit rendu par mer en ce pays....

L'opinion la plus probable relativement à Marco Polo, c'est qu'il parcourut réellement une partie des contrées dont il fait la description, et qu'il puisa dans différentes sources des renseignemens sur les autres; qu'il ne tint pas un journal régulier, mais qu'après son retour en Europe il composa son ouvrage sur quelques notes et de mémoire. Ainsi ce qu'il avait vu se confondit dans son esprit avec ce qu'il avait entendu dire, et il rapporta les fables répandues dans l'orient avec autant de confiance et de gravité que si elles eussent été des faits incontestables. On a beaucoup parlé d'une carte rapportée du Cathay par Marco Polo, qui était conservée dans le couvent de Saint-Michel de Murano, dans les environs de Venise, et sur laquelle étaient indiqués le cap de Bonne-Espérance et l'île de Madagascar, que les Portugais s'attribuent le mérite d'avoir découverts deux siècles après. On a dit aussi que Colomb avait visité ce couvent et examiné cette carte, qui lui avait suggéré quelques-unes de ses idées relativement aux côtes de l'Inde. Cependant, d'après Ramusio, qui avait été à ce couvent et qui en connaissait le prieur, la carte qu'on y conservait avait été copiée par un moine sur celle qu'avait faite originairement Marco Polo.

D'autres mains y avaient fait depuis ce temps beaucoup d'additions et de changemens, de sorte que les hommes judicieux cessèrent pendant long-temps d'y ajouter foi, jusqu'à ce qu'en la comparant avec l'ouvrage de Marco Polo, on reconnût qu'en général elle était d'accord avec ses descriptions[1]. Le cap de Bonne-Espérance était sans aucun doute une des additions qu'on y avait faites après les découvertes des Portugais. Colomb ne fait aucune mention de cette carte; et il en aurait très-probablement parlé s'il l'avait vue. Il paraît avoir été entièrement guidé par celle que lui fournit Paul Toscanelli, et qui avait été tracée d'après la carte originaire de Marco Polo, ou d'après ses descriptions et les cartes de Ptolémée.

Dans le quinzième siècle, quand l'attention du monde se dirigea vers les parties lointaines de l'Asie, et que les Portugais tentèrent de faire par mer le tour de l'Afrique, on songea de nouveau à la relation de Marco Polo. Ses voyages, joints à ceux de Nicolo Le Comte, de Venise, et d'Hieronimo da San Stephano, de Gênes, fournirent, dit-on, les renseignemens d'après lesquels les Portugais se guidèrent dans leurs expéditions[2].

Mais c'est surtout l'influence que l'ouvrage de Marco Polo eut sur l'esprit de Colomb qui lui donne de l'importance et un intérêt tout particulier. Cette relation était évidemment à ses yeux

(1) Ramusio, vol. II, page 17.

(2) *Histoire des Voyages*, t. [illegible], liv. II, chap. [illegible].

comme une sorte d'oracle; on présume qu'il en avait une copie manuscrite. Il en fait de fréquentes citations, et, dans ses voyages, se croyant sur la côte de l'Asie, il cherche sans cesse à découvrir les îles et les contrées décrites par Polo, et à trouver le fameux Cipango.

Il est à propos de spécifier quelques-uns de ces endroits, ainsi que la manière dont le voyageur vénitien les décrit, afin que le lecteur comprenne mieux les idées qui préoccupaient l'esprit de Colomb pendant ses voyages au milieu des îles des Indes occidentales, et le long de la côte de la Terre-Ferme.

La principale résidence du grand-khan, suivant Marco Polo, était dans la ville de Cambalu, depuis reconnue pour être Pékin, dans la province du Cathay. Cette ville, dit-il, avait vingt-quatre milles carrés, et était admirablement bâtie. Il était impossible, d'après Marco Polo, de décrire la quantité et la variété des marchandises de toute espèce qu'on y apportait. Il semblait qu'il y en avait assez pour en fournir à tout l'univers.

« On y trouve en abondance merveilleuse les pierres précieuses, les perles, les soieries et les divers parfums de l'orient. A peine se passe-t-il un jour sans qu'il y arrive près d'un millier de chariots chargés de soie, dont on fait en cette ville des étoffes admirables.

» Le palais du grand-khan est magnifiquement bâti, et il a quatre milles de circonférence. C'est en

quelque sorte un groupe de palais. L'intérieur en est resplendissant d'or et d'argent, et l'on y garde les vases précieux et les joyaux du souverain. » C'est dans les termes les plus pompeux qu'il décrit tout ce qui servait au khan pour la guerre, pour la chasse et pour différentes fêtes.

Mais quelque magnifique que soit Marco Polo dans sa description de la province du Cathay et de la cité impériale de Cambalu, il se surpasse lui-même quand il vient à décrire la province de Mangi, qu'on suppose être la partie méridionale de la Chine. Elle contient, dit-il, douze cents cités. La capitale, Quinsai, qu'on suppose être la ville d'Hang-Chou, était à vingt-cinq milles de la mer, mais elle communiquait par un fleuve à un port situé sur le bord de la mer, et elle faisait un grand commerce avec l'Inde.

Le nom de Quinsai, suivant Marco Polo, signifie la cité du ciel. Il dit qu'il y a été, qu'il l'a examinée avec soin, et il assure que c'est la plus grande ville du monde, ce qui est incontestable s'il faut regarder comme véritable la description qu'en fait le voyageur. Il dit qu'elle a cent milles de circonférence [1], qu'elle est bâtie sur de petites îles comme Venise, et qu'elle a douze mille ponts en pierre dont les arches sont si hautes, que les plus grands vaisseaux peuvent passer par-dessous sans baisser leurs

(1) Mandeville, en parlant de Cambalu, dit que cette ville a dix milles de Lombardie de circonférence, ce qui fait huit milles.

mâts[1]. On y compte trois mille bains; il s'y trouve six cent mille familles; elle est remplie de maisons magnifiques, et il y a dans son enceinte un lac qui a trente milles de tour, et sur les bords duquel sont de superbes palais habités par les personnages les plus distingués. Les habitans de Quinsai sont voluptueux et se livrent au luxe et à tous les plaisirs, particulièrement les femmes qui sont d'une très-grande beauté. Il y a beaucoup de marchands et d'artisans, mais les maîtres ne travaillent pas; ils emploient des serviteurs pour faire tout leur ouvrage. La province de Mangi fut conquise par le grand-khan, qui la divisa en neuf royaumes, à chacun desquels il donna un roi qui est son tributaire. Il en tirait un immense revenu, car ce pays produisait en abondance de l'or, de l'argent, de la soie, du sucre, des épices et des parfums.

(1) Une autre erreur de traduction a attiré sur Marco Polo l'indignation de Georges Hornius, qui, dans son *Origine de l'Amérique*, t. IV, c. 3, s'écrie : « Qui peut croire tout ce qu'il dit de la ville de Quinsai? comme, par exemple, qu'elle a des ponts de pierre de douze milles de hauteur! etc. » Il est probable qu'un grand nombre des exagérations de la relation de Marco Polo sont, dans le fait, des méprises de ses traducteurs. Mandeville, en parlant de cette même ville, qu'il appelle *Casai*, dit qu'elle est bâtie sur la mer comme Venise, et qu'elle a douze cents ponts, sur chacun desquels est une tour.

Zipangu, Zipangri, ou Cipango.

A quinze cents milles des côtes de Mangi, dans l'océan, est située la grande île de Zipangri, ou, comme Colomb l'écrit, de Cipango, qu'on suppose être le Japon. Marco Polo en parle comme d'un pays abondant en or, mais le roi permet rarement qu'on en transporte hors de l'île. Le roi a un palais magnifique, couvert en lames d'or, comme les toits des palais, dans d'autres pays, sont couverts de feuilles de plomb ou de cuivre. Les chambres et les vestibules sont aussi couverts d'or; les croisées en sont ornées, les planchers en sont formés, et les plaques qui les composent ont quelquefois deux doigts d'épaisseur. Cette île produit en outre une immense quantité des plus grandes et des plus belles perles, et des pierres précieuses de diverses espèces. Le grand-khan fit plusieurs tentatives pour conquérir cette île, mais inutilement; ce qui ne doit pas étonner, s'il est vrai, comme le dit Marco Polo, que les habitans attachaient à leurs bras certaines pierres qui avaient la vertu d'un charme, et qui, par le pouvoir d'enchantemens diaboliques, les rendaient invulnérables. L'île de Cipango fut l'objet des recherches constantes de Colomb.

Dans les environs de Zipangri ou Cipango, et entre cette île et la côte de Mangi, la mer, suivant

Marco Polo, est parsemée de petites îles dont le nombre s'élève à sept mille quatre cent quarante-huit, et qui, pour la plupart sont habitées. Il n'y en a pas une qui ne produise des arbres odoriférans et des parfums en abondance. Colomb se crut une fois au milieu de ces îles.

Tels sont les principaux endroits, décrits par Marco Polo, qui se trouvent mentionnés dans les lettres et dans les journaux de Colomb. L'île de Cipango était la première terre où il s'attendait à aborder, et il se proposait ensuite de visiter la province de Mangi et d'aller chercher le grand-khan dans sa cité de Cambalu, dans la province du Cathay.

A moins que le lecteur n'ait présentes à l'esprit ces descriptions somptueuses de Marco Polo, de contrées regorgeant de richesses, et de villes dont les dômes et les palais étincelaient d'or, il ne pourra se faire qu'une bien faible idée des espérances splendides que conçut Colomb, quand il découvrit, à ce qu'il supposait, l'extrémité de l'Asie.

Ce fut dans la persuasion qu'il arriverait bientôt dans ces pays, et que tout y répondrait aux descriptions du voyageur vénitien, qu'il promit aux souverains de leur ouvrir des sources immédiates de richesses; promesses téméraires, qui causèrent tant de désappointement, et qui l'exposèrent souvent au reproche d'exciter de fausses espérances et de se livrer volontairement à des exagérations.

APPENDIX N° 20.

Sir John Mandeville.

Après Marco Polo, les voyages de sir John Mandeville et sa relation des territoires appartenant au grand-khan, le long des côtes de l'Asie, semblent avoir fait une profonde impression sur l'esprit de Colomb.

Mandeville naquit dans la ville de Saint-Albans. Il se dévoua à l'étude dès sa première enfance, et, après avoir fini son éducation générale, il s'appliqua à la médecine. Ayant un grand désir de voir les parties éloignées de la terre alors connue, c'est-à-dire l'Asie et l'Afrique, et surtout de visiter la Terre-Sainte, il quitta l'Angleterre en 1332, traversa la France, et s'embarqua à Marseille. D'après son propre récit, il visita la Turquie, l'Arménie, l'Egypte, la Haute et la Basse-Lybie, la Syrie,

la Perse, la Chaldée, l'Ethiopie, la Tartarie, le pays des Amazones et les Indes, et séjourna dans leurs principales villes. Mais la terre sainte, dit-il, excita surtout son intérêt; il y resta long-temps, l'examina dans les plus grands détails, et chercha à suivre toutes les traces de notre Sauveur. Après une absence de trente-quatre ans, il retourna en Angleterre; mais la plupart de ses concitoyens l'avaient oublié, et il se trouva inconnu et étranger dans le lieu qui l'avait vu naître. Il écrivit l'histoire de ses voyages en trois langues, en anglais, en français et en latin. Il dédia son ouvrage à Edouard III.

Ses voyages ne paraissent l'avoir rendu content ni du monde en général, ni de son pays natal. Il déclamait contre le siècle, disant qu'il n'existait plus de vertu, que l'église était ruinée, que l'erreur dominait parmi le clergé, que la simonie était sur le trône, en un mot que le diable régnait et triomphait. Il retourna bientôt sur le continent, et mourut à Liége en 1372. Il fut enterré dans l'abbaye des Guillemites, dans un faubourg de cette ville

Ortelius, dans son *Itinerarium Belgiæ*, dit qu'il y vit son monument, sur lequel était l'effigie en pierre d'un homme ayant la barbe fourchue et les mains levées vers sa tête, probablement dans une attitude de prière, comme c'était l'usage sur les anciens tombeaux, et ayant un lion à ses pieds. Une inscription apprenait son nom, sa qua-

lité et son état (professeur de médecine), et ajoutait qu'il avait été très-pieux, très-savant, très-charitable envers les pauvres, et qu'après avoir voyagé dans tout l'univers, il était mort à Liége. On montrait encore dans ce couvent ses éperons et les caparaçons des chevaux qu'il avait montés pendant ses voyages.

Les descriptions faites par Mandeville du grand-khan, de la province du Cathay et de la ville de Cambalu ne sont guère moins extravagantes que celles de Marco Polo. Le palais du roi avait plus de deux lieues de circonférence. La grande salle avait vingt-quatre colonnes de cuivre et d'or. Il y avait plus de trois cent mille hommes occupés dans ce palais, et y demeurant ou dans les environs, et plus de cent mille d'entre eux étaient chargés de prendre soin des éléphans qui étaient au nombre de dix mille, et d'autres animaux de différentes espèces, oiseaux de proie, faucons, perruches et perroquets. Les jours de fête, le nombre des hommes employés montait même au double. Le titre que ce potentat prenait dans ses lettres était : « Khan, fils de Dieu, possesseur suprême de toute la terre, maître de ceux qui sont maîtres des autres. » Sur son sceau était gravé : « Dieu règne dans le ciel, le khan sur la terre. »

Le nom de Mandeville a passé en proverbe, comme se livrant à toutes les exagérations d'un voyageur ; cependant le compte qu'il rend des contrées qu'il visita s'est trouvé beaucoup plus fi-

dèle qu'on ne se l'était imaginé. Ses descriptions du Cathay et de la riche province de Mangi, s'accordant avec celles de Marco Polo, eurent beaucoup de poids sur l'esprit de Colomb.

APPENDIX N° 21.

Sur les zones.

Les zones étaient des bandes ou cercles imaginaires dans les cieux, marquant les différences de climat sur les parties du globe de la terre qui y répondaient. Les cercles polaires et les tropiques marquent ces divisions.

La région centrale, située sous le char du soleil, se nommait la zone torride. Les deux régions entre les tropiques et les cercles polaires s'appelaient les zones tempérées, et les deux autres parties entre les cercles polaires et les pôles, les zones glaciales.

Les régions glacées près des pôles étaient regardées comme inhabitables et non navigables à cause du froid extrême. La zone torride, ou

plutôt la partie qui en forme le centre et qui est située près de l'équateur, passait pour être inhabitable, stérile et inaccessible à cause de la chaleur excessive. Les zones tempérées, étant situées entre les deux autres, étaient supposées fertiles, salubres et offrant tout ce qui est nécessaire à la vie.

Le globe était divisé en deux hémisphères par l'équateur, ligne imaginaire qui l'entoure à égale distance des deux pôles. La totalité du monde connu des anciens se trouvait dans la zone tempérée de l'hémisphère septentrional.

On s'imaginait que, s'il y avait des habitans dans la zone tempérée de l'hémisphère méridional, on ne pouvait avoir aucune communication avec eux à cause de la zone brûlante qui les séparait des habitans du nord.

Parménides, suivant Strabon, fut l'inventeur de cette théorie des cinq zones; mais il étendit la zone torride, de chaque côté de l'équateur, au-delà de tropiques. Aristote maintint cette doctrine des zones. De son temps, on ne connaissait rien des extrémités septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ni de l'intérieur de 'Éthiopie, ni de la partie méridionale de l'Afrique, s'étendant au-delà du tropique du capricorne jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Aristote croyait qu'il existait des terres habitables dans l'hémisphère méridional, mais qu'elles étaient séparées à jamais de la partie du monde déjà connue, par la barrière

insurmontable de chaleur brûlante, placée sous l'équateur[1].

Pline embrassa l'opinion d'Aristote sur la zone torride. « La température de la région centrale de la terre, dit-il, celle où le soleil darde directement ses rayons, est brûlée comme par le feu. Les zones tempérées, qui sont des deux côtés, ne peuvent avoir de communication ensemble, à cause de la chaleur dévorante de cette région[2]. »

Strabon (liv. II), en faisant mention de cette théorie, s'en déclare aussi le partisan, et l'on pourrait citer d'autres philosophes anciens, aussi bien que des poëtes, pour prouver que cette opinion était généralement adoptée.

Il faut observer qu'à l'époque où Colomb défendit sa proposition devant les savans assemblés à Salamanque, la fausseté de l'ancienne théorie sur la zone torride n'avait pas été encore complétement prouvée par les découvertes modernes. Il est vrai que les Portugais avaient pénétré au-delà du tropique; mais, quoique la totalité de l'espace situé entre le tropique du cancer et celui du capricorne fût appelé, en langage ordinaire, la zone torride, la partie inhabitable et inaccessible, ne comprenant à la rigueur, et d'après la doctrine des anciens, qu'un petit nombre de degrés de chaque côté de l'équateur, formait à peu près le tiers ou

(1) Aristote, *Met.* II, chap. 5.
(2) Pline, liv. I, chap. 61.

successivement pendant bien des siècles. Ils firent des irruptions en Europe et en Afrique, et conquirent toute la Lybie jusqu'à l'Egypte, et toute l'Europe jusqu'à l'Asie-Mineure.

Les Athéniens leur résistèrent pourtant, et les repoussèrent dans leur territoire atlantique. Peu de temps après, il y eut un terrible tremblement de terre et un débordement des eaux de la mer, qui durèrent un jour et une nuit. Pendant ce temps, la vaste île de l'Atalantide disparut, et toutes ses cités splendides, toutes ses nations belliqueuses furent englouties dans le sein de la mer, qui, étendant ses eaux par-dessus, forma l'océan Atlantique. Pendant long-temps cette mer ne fut pas navigable, à cause des bancs et des rochers, de la vase et de la glaise, et des ruines de ce pays submergé.

Dans les temps modernes, bien des gens ont regardé ce récit comme une fable. D'autres supposent que Platon, quand il était en Egypte, avait reçu quelques renseignemens vagues sur les îles Canaries, et qu'à son retour en Grèce, voyant que ces îles étaient entièrement inconnues à ses concitoyens, il en avait fait le siége de ses spéculations morales et politiques. Quelques personnes ont pourtant été disposées à accorder plus de foi à cette histoire de Platon ; elles disent qu'une telle île peut avoir réellement existé, et avoir rempli une grande partie de la mer Atlantique, et que le continent qui en était voisin, était l'Amérique, qui, en ce cas, n'aurait pas été inconnue aux an-

ciens. Kircher suppose que c'était une île s'étendant des Canaries aux Açores, qu'elle fut réellement engloutie dans une des convulsions du globe, et que ces petites îles n'en sont que des fragmens épars.

Comme une preuve de plus que le Nouveau-Monde n'était pas inconnu aux anciens, on a cité le singulier passage de la *Médée* de Sénèque, dont l'application est réellement merveilleuse, et qui prouve du moins combien l'imagination ardente d'un poëte peut approcher de la prophétie. Les prédictions des anciens oracles étaient rarement si peu équivoques.

> Venient annis
> Sæcula seris, quibus oceanus
> Vincula rerum laxet, et ingens
> Pateat tellus; Typhisque novos
> Detegat orbes, nec sit terris
> Ultima Thule.

Gosselin, dans ses savantes recherches sur les voyages des anciens, suppose que l'Atalandide de Platon n'était ni plus ni moins qu'une des îles Canaries les plus voisines de l'ancien continent, c'est-à-dire Fortaventura ou Lancerote.

APPENDIX N° 23.

Ile imaginaire de Saint-Brandan.

Une des plus singulières illusions géographiques qui soient connues, est celle qui pendant long-temps, abusa l'imagination des habitans des Canaries. Ils s'imaginaient voir une île montagneuse, d'environ quatre-vingt lieues de longueur, bien loin du côté de l'ouest. On ne la voyait que par intervalles, quoique par un temps parfaitement clair et serein. Les uns croyaient la voir à cent lieues de distance; d'autres, à quarante; d'autres, seulement à quinze ou dix-huit [1].

Cependant, quand on essayait de s'y rendre, cette île, de manière ou d'autre, déjouait toutes les recherches et ne se trouvait nulle part. Mais tant de personnes dignes de foi s'accordaient à

(1) Feyjoo, *Teatro critico*, tom. IV, decad. X, § 29.

certifier qu'elles l'avaient vue, et le témoignage des habitans de différentes îles était tellement unanime sur sa forme et sur sa situation, qu'on crut généralement à son existence, et que des géographes la placèrent sur leurs cartes. On la trouve sur le globe de Martin Behem, tracé en 1492, et dont M. de Murr a donné la gravure; et on la voit aussi, dans la plupart des cartes du temps de Colomb, placée ordinairement à environ deux cents lieues à l'ouest des Canaries. Pendant le temps que Colomb faisait sa proposition à la cour de Portugal, un habitant des Canaries s'adressa au roi Jean II, pour en obtenir un navire afin d'aller à la recherche de cette île. Dans les archives de Torre di Tombo[1], on trouve aussi un traité fait entre la couronne de Portugal et Fernando de Ulmo, cavalier de la maison royale, et capitaine de l'île de Terceire, par lequel celui-ci entreprend d'aller à ses frais à la recherche de l'île, des îles, ou de la terre ferme, qu'on supposait être l'île des Sept-Cités, à condition qu'il aurait droit de juridiction sur ces terres, ainsi que ses héritiers, en payant au roi le dixième des revenus qu'elles produiraient. Cet Ulmo trouvant cette entreprise au-dessus de ses moyens, s'associa pour cette expédition Juan Alfonso del Estreito. Ils s'étaient engagés à être prêts à partir avec deux caravelles, en mars 1487[2]. On ignore quel fut le résultat de cette entreprise.

(1) Lib. IV *de la Cancilleria del Rey don Juan II*, fol. 101.
(2) Torre di Tombo, lib. *das Ylhas*, fol. 119.

Le nom de Saint-Brandan ou Borondan, donné à cette île imaginaire de temps immémorial, est, dit-on, celui d'un abbé écossais, qui vivait dans le 6e siècle, et à qui l'on donne aussi quelquefois les noms de Saint Blandanoou Blandanus. Dans le martyrologe de l'ordre de Saint-Augustin, on dit qu'il était supérieur de trois mille moines. Vers le milieu du 6e siècle, il accompagna son disciple saint Maclou ou saint Malo, pour chercher certaines îles, possédant les délices du paradis, qu'on disait situées au milieu de l'océan et habitées par des infidèles. Ces pieux aventuriers, après avoir long-temps navigué sur l'océan, abordèrent enfin à une île nommée Ima. Là saint Malo trouva le corps d'un géant étendu dans un sépulcre. Il le ressuscita, et eut avec lui quelques conversations intéressantes, dans lesquelles le géant l'informa que les habitans de cette île avaient quelque notion de la Trinité, et lui fit en outre le détail des tourmens que les juifs et les païens souffraient dans les régions infernales. Trouvant le géant si docile et si raisonnable, saint Malo lui enseigna les doctrines de la religion chrétienne, le convertit et le baptisa sous le nom de Mildum. Cependant, au bout de quinze jours, le géant, soit qu'il fût las de la vie, soit qu'il fût pressé de jouir des avantages de sa conversion, lui demanda la permission de mourir de nouveau, ce qui lui fut accordé.

Suivant une autre relation, le géant leur dit

qu'il connaissait dans l'océan une île défendue par des murs d'or si resplendissans, qu'ils brillaient comme du cristal, mais auxquels il ne se trouvait pas d'entrée. A leur requête, il entreprit de les y conduire, et prenant le câble de leur navire, il se jeta dans la mer. Cependant, avant qu'ils fussent bien loin, il survint une tempête qui les obligea de retourner sur leurs pas, et bientôt après le géant mourut[1]. Une troisième légende représente le saint comme priant le ciel, la veille du jour de Pâques, de permettre qu'ils trouvassent une terre où ils pussent célébrer le service religieux avec la solennité convenable. Sur-le-champ paraît une île sur laquelle ils débarquent; ils y célèbrent une messe solennelle, après quoi se rembarquant et mettant à la voile, ils voient, à leur grande surprise, l'île prétendue s'enfoncer tout à coup au fond de la mer, car ce n'était autre chose qu'une monstrueuse baleine[2]. Lorsque le bruit d'une île inconnue, qu'on apercevait des îles Canaries, et qui échappait à toutes les recherches, commença à circuler, on fit revivre les légendes de Saint-Brandan, et on les appliqua à cette terre inaccessible. On nous dit aussi qu'il existait dans les archives de l'église cathédrale de la grande Canarie, un ancien manuscrit latin, dans lequel les aventures de ces saints étaient rapportées. Mais,

(1) Fr. Greg. Garcia, *Origen. de los Indios*, lib. 1, cap. 9.

(2) Sigeberto, *epist. ad Teidmar, abbat.*

par malheur, ce manuscrit a disparu[1]. Quelques personnes ont soutenu que cette île était connue des anciens, et que c'était celle dont Ptolémée faisait mention parmi les îles Fortunées ou des Canaries, sous le nom d'*Aphrositus*, mot grec qui signifie inaccessible[2], et qui, suivant le frère Diego Philipo, dans son livre sur l'incarnation de Jésus-Christ, prouve qu'elle possédait, dans les anciens temps, la même faculté de tromper les yeux et d'être inaccessible aux pieds des mortels[3]. Mais quelque que puisse être l'opinion des anciens à ce sujet, il est certain que l'idée que cette île existait s'empara fortement de l'esprit des modernes, dans le temps où régnait la fureur des découvertes, et les témoignages à l'appui ne manquaient pas. Don Joseph de Viera y Clavijo dit qu'il n'y eut jamais un paradoxe ou un problème plus difficile à résoudre dans la science de la géographie, puisque soutenir l'existence de cette île, c'est fouler aux pieds la saine critique, le jugement et la raison, et que, pour la nier, il faut oublier la tradition et l'expérience, et supposer que tant de personnes dignes de foi n'avaient pas l'usage de leurs sens[4].

Long-temps après Colomb, on croyait encore à l'existence de cette île. Elle fut vue plusieurs fois, et par différentes personnes en même temps, toujours

(1) Nunez de la Pena, *Conquista de la Gran Canaria.*

(2) Ptolémée, liv. IV, chap. 4.

(3) Fr. D. Felipe, lib. VIII, fol. 25.

(4) *Hist. des îles Canaries*, liv. I, chap. 28.

à la même place et sous la même forme. En 1526, une expédition, commandée par Fernando de Troya et Fernando Alvarez, partit des Canaries pour la chercher ; ils croisèrent dans la direction indiquée, mais inutilement, et l'inutilité de leur tentative aurait dû détromper le public. « Cependant, dit Viera, ce fantôme d'île exerçait un tel charme sur tous ceux qui l'apercevaient, que le public préféra douter de la bonté des mesures prises par ceux qui l'avaient cherchée, que de l'évidence de ses propres sens. » En 1570, elle se montra si souvent et si clairement, qu'une fièvre de curiosité universelle s'alluma parmi les habitans des Canaries, et l'on résolut de faire partir une autre expédition. Pour ne pas avoir l'air d'agir sur de légers motifs, on fit préalablement une enquête parmi toutes les personnes instruites et dignes de foi qui avaient vu cette île, ou qui avaient d'autres preuves de son existence.

En conséquence Alonzo de Espinosa, gouverneur de l'île de Fer, fit un rapport dans lequel plus de cent témoins, la plupart très-respectables, déclarèrent qu'ils avaient vu l'île inconnue à environ quarante lieues au nord-ouest de l'île de Fer ; qu'ils l'avaient contemplée avec calme et certitude, et qu'ils avaient vu le soleil se coucher derrière une de ses extrémités.

Des dépositions encore plus fortes arrivèrent des îles de Palma et de Ténériffe. Il s'y trouvait certains Portugais qui affirmèrent qu'ayant essuyé une

tempête, ils avaient abordé à l'île de Saint-Borondan. Pedro Vello, pilote du navire, certifia qu'ayant jeté l'ancre dans une baie, il y débarqua avec plusieurs hommes de l'équipage, ils y burent de l'eau fraîche d'un ruisseau, et virent sur le sable des traces de pieds humains d'une grandeur double de ceux d'un homme de taille ordinaire, et séparés par un intervalle proportionné. Ils trouvèrent une croix clouée à un arbre voisin, près duquel étaient trois pierres placées en forme de triangle, avec les restes d'un feu qui avait été allumé probablement pour faire cuire des poissons à écailles. Ayant vu beaucoup de bestiaux et de troupeaux paître dans les environs, d'eux d'entre eux, armés de lances, les poursuivirent dans les bois. La nuit approchait; le ciel commençait à se charger de nuages, et un vent violent s'éleva. Ceux qui étaient à bord du navire s'écrièrent qu'il chassait sur son ancre, sur quoi Vello entra dans la barque et se rendit à bord. En un instant ils perdirent la vue de la terre, étant en quelque sorte entraînés par un ouragan. Lorsque la tempête fut passée et que le calme se fut rétabli sur la mer et dans les cieux, ils cherchèrent inutilement cette île; ils n'en purent apercevoir aucune trace, et ils durent continuer leur voyage, en regrettant la perte de leurs deux compagnons qui avaient été abandonnés dans les bois [1].

Un docte licencié, Pedro Ortez de Funez, in-

(1) Nunez de la Pena, lib. 1, cap. 1. Viera, *Hist. des îles Canaries*, tome 1, chap. 28.

quisiteur de la grande Canarie, se trouvant à Téneriffe, manda devant lui diverses personnes, qui certifièrent avoir vu cette île. De ce nombre était un certain Marcos Verde, homme bien connu dans cette contrée. Il déclara qu'en revenant de Barbarie, et en arrivant dans le voisinage des Canaries, il avait vu une terre qui, d'après ses cartes et ses calculs, ne pouvait être aucune des îles connues. Il en concluait que c'était la célèbre île de Saint-Borondan. Charmé d'avoir découvert cette île mystérieuse, il en côtoya les rives enchantées, et jeta l'ancre dans une belle baie formée par l'embouchure d'un ravin descendant d'une montagne. Il y débarqua avec plusieurs hommes de son équipage. « C'était alors, dit-il, l'heure de l'Ave Maria, ou des vêpres. Le soleil étant couché, l'ombre commençait à se répandre sur la terre. Les navigateurs prirent des directions différentes, et s'éloignèrent assez pour ne pouvoir plus entendre les cris des uns des autres. Ceux qui étaient à bord voyant la nuit s'approcher, firent des signaux pour rappeler leurs compagnons. Ceux-ci se rembarquèrent avec le projet de continuer le lendemain leur examen de l'île. Mais à peine étaient-ils à bord, qu'un ouragan descendit de la montagne avec violence, arracha le navire de dessus son ancre, le poussa en pleine mer, et ils ne virent plus rien de cette île cachée et inhospitalière. »

Il est fait mention d'un autre témoignage dans un manuscrit d'un certain Abreu Galindo; mais on ne voit pas s'il fut rendu à cette époque. C'était

un aventurier français, qui, bien des années auparavant, faisant un voyage aux Canaries, fut surpris par une violente tempête qui emporta ses mâts. Enfin les vents furieux le poussèrent sur les côtes d'une île inconnue, couverte de grands arbres. Il y descendit avec une partie de son équipage, choisit un arbre propre à faire un mât, l'abattit, et commença à le tailler pour s'en servir. Mais la divinité tutélaire de l'île s'irrita, suivant son usage, de cette invasion de ses rives. Le ciel prit un aspect sombre et menaçant, la nuit approchait; et les marins, craignant quelque danger, abandonnèrent leurs travaux et retournèrent à bord. Ils furent poussés loin de la côte, comme c'était l'ordinaire, et le lendemain ils arrivèrent à l'île de Palma[1].

La masse des témoignages recueillis officiellement en 1570 parut si satisfaisante, qu'on prépara, dans le cours de la même année, une autre expédition dans l'île de Palma. Elle fut commandée par Fernando de Villalobos, régidor de cette île; mais elle n'eut pas plus de succès que les précédentes. Saint-Borondan semblait disposé à exciter la curiosité du monde par une vue distincte et lointaine de son paradis idéal, à le révéler au milieu des orages aux marins tourmentés par la tempête, mais à le cacher complètement à ceux qui mettaient tous leurs soins à le découvrir. Les habitans de Palma n'en restèrent pas moins attachés à leur

(1) Nunez, *Conquista de la gran Can.* Viera, *Hist. des îles Canaries*.

chimère favorite. Trente-quatre ans après, ils firent partir un autre bâtiment pour chercher cette île, commandé par Gaspar Perez de Acosta, pilote expérimenté, qui était accompagné du père Lorenzo Pinedon, saint moine, franciscain, savant en histoire naturelle; mais Saint-Borondan refusa de manifester son île, soit au moine, soit au marin. Après avoir croisé dans toutes les directions, avoir sondé, avoir observé le firmament, les nuages, les vents, en un mot tout ce qui pouvait leur fournir quelque indice, ils retournèrent à Palma sans avoir rien vu qui pût autoriser quelque espérance.

Plus d'un siècle s'écoula alors sans qu'on fît aucune nouvelle tentative pour chercher cette île enchantée. Il est vrai que de temps en temps l'esprit public était agité par de nouveaux bruits de son apparition. Des citrons, d'autres fruits et des branches d'arbres encore vertes, que les flots jetaient sur les côtes des îles de Fer et de Gomera, venaient, dit-on, évidemment des bosquets magiques de Saint-Borondan. Enfin, en 1721, l'infatuation générale s'accrut à un tel point, qu'on fit partir une quatrième expédition sous les ordres de don Gaspar Dominguez, homme doué d'autant de talent que de probité. Comme cette entreprise avait quelque chose de solennel et de mystérieux, il avait avec lui deux saints frères en qualité de chapelains apostoliques. Ils firent voile de l'île de Ténériffe vers la fin d'octobre, laissant les habitans dans un état d'impatience et de curiosité qu'on ne saurait décrire. Ils re-

vinrent pourtant de leur croisière sans plus de succès que tous ceux qui les avaient précédés.

Nous n'avons pas de relation d'aucune expédition entreprise depuis ce temps, quoique cette île ait continué à occuper les esprits, et à montrer de temps en temps ses montagnes obscures aux yeux de quelques individus favorisés. Dans une lettre écrite de Gomera, en 1759, par un moine franciscain à un de ses amis, il déclare l'avoir vue du village d'Alaxero, à six heures du matin, le 3 mai. Elle paraissait consister en deux grandes montagnes, séparées par une profonde vallée; et en la regardant avec un télescope, la vallée ou le ravin semblait être rempli d'arbres. Il appela le curé, Antonio Joseph Manrique, et plus de quarante autres personnes, qui toutes la virent distinctement [1].

Et ce n'est pas seulement sur les cartes du temps de Colomb que cette île est marquée. Elle est placée, comme une des îles Canaries, sur une carte française publiée en 1704, et M. Gautier, dans une carte géographique annexée à ses observations sur l'histoire naturelle, publiées en 1755, la place à cinq degrés à l'ouest de l'île de Fer, sous le 29e degré de latitude septentrionale [2].

Tels sont les principaux faits connus relativement à l'île de Saint-Borondan. Son existence a été longtemps regardée comme incontestable. Ce fut en vain

(1) Viera, *Hist. des îles Canaries*, tome 1, chap. 28.

(2) Viera, *Hist. des îles Canaries*, tome 1, chap. 28.

que des voyages et des recherches plusieurs fois répétés prouvèrent qu'elle n'existait point; le public, après avoir épuisé tous les sophismes, eut recours au surnaturel pour défendre sa chimère favorite. On soutint qu'elle était rendue inaccessible aux mortels par la providence divine, ou par une magie diabolique. La première idée fut celle qui eut le plus de partisans. On se livra sur ce sujet aux idées les plus extravagantes [1]. Quelques-uns confondirent cette île avec l'île fabuleuse des Sept-Cités, située quelque part dans le sein de l'Océan, où, dans un temps bien ancien, sept évêques et leurs ouailles avaient cherché un refuge contre les Maures. Quelques Portugais s'imaginèrent qu'elle était le séjour de leur roi perdu, don Sébastien. Les Espagnols prétendirent que Roderic, le dernier de leurs rois goths, s'y était réfugié pour fuir les Maures après la bataille désastreuse de la Guadalète. D'autres suggérèrent que ce pouvait être le paradis terrestre, le lieu où Enoch et Elie restaient dans un état de félicité en attendant le dernier jour, et qu'elle était de temps en temps rendue visible aux yeux des mortels, mais qu'elle était toujours inaccessible à ceux qui la cherchaient. La poésie, dit-on, a dû à cette croyance populaire une de ses plus belles fictions, et le jardin d'Armide, où Renaud fut retenu par des enchantemens, et que le Tasse place dans une des îles Canaries, a été identifié avec l'île imaginaire de Saint-Borondan.

(1) Viera, *Hist. des îles Canaries*, tome 1, chap. 28.

Le savant Padre Feyjoo a donné une solution physique de ce problème géographique[1]. Il attribue les apparitions de cette île, qui ont été si fréquentes et si bien constatées qu'elles ne peuvent laisser le moindre doute, à certaines illusions atmosphériques comme la Fata Morgana, qu'on voit quelquefois dans le détroit de Messine, où la ville de Reggio et le territoire environnant se réfléchissent dans les airs au-dessus de la mer voisine, phénomène qu'on a vu également en face de la ville de Marseille. Quant aux relations des marins qui ont débarqué sur ces côtes prohibées, et qui en ont été repoussés par des tempêtes et des ouragans, il ne les regarde que comme des fables.

Cependant, comme le peuple renonce difficilement à tout ce qui a un caractère merveilleux et un air de mystère, et que les mêmes phénomènes atmosphériques qui ont donné naissance à cette illusion peuvent se renouveler, il n'est pas invraisemblable que les gens ignorans et crédules dans les Canaries, croient encore à l'existence de l'île de Saint-Borondan, et qu'ils voient de temps en temps ses montagnes enchantées s'élever au-dessus de l'horizon lointain de la mer Atlantique.

(1) *Teatro critico*, tom. IV, doc. 10.

APPENDIX N° 24.

L'île des Sept-Cités.

Une des traditions populaires qui avaient cours du temps de Colomb relativement à l'Océan, était celle de l'île des Sept-Cités. Une ancienne légende fait mention qu'à l'époque de la conquête de l'Espagne et du Portugal par les Maures, lorsque les habitans fuyaient de tous côtés pour échapper à l'esclavage, sept évêques, suivis par un grand nombre de leurs ouailles, s'embarquèrent et s'abandonnèrent à leur destin en pleine mer. Après avoir vogué quelque temps, ils abordèrent à une île inconnue au milieu de l'Océan. Là, les évêques brûlèrent leurs vaisseaux pour empêcher ceux qui les avaient suivis de les quitter. Divers pilotes de Portugal étaient, dit-on, arrivés à cette île à différen-

tes époques, mais ils n'étaient jamais revenus pour en donner des nouvelles, y ayant été retenus, comme on l'avait appris ensuite, par les successeurs des évêques qui craignaient d'y être poursuivis. Enfin, suivant le bruit commun, lorsque le prince Henri de Portugal s'occupait de ses découvertes, plusieurs marins se présentèrent un jour devant lui, et lui dirent qu'ils revenaient d'un voyage dans le cours duquel ils avaient débarqué sur cette île. Les habitans, dirent-ils, parlaient leur langue, et les conduisirent sur-le-champ à l'église pour voir s'ils étaient catholiques; ils furent charmés d'apprendre qu'ils professaient la vraie foi, et s'empressèrent de leur demander si les Maures étaient encore en possession de l'Espagne et du Portugal. Tandis qu'une partie de l'équipage était à l'église, les autres ramassaient du sable sur le rivage pour l'usage de la cuisine, et ils virent, à leur grande surprise, qu'un tiers de ce sable était de l'or. Les insulaires désiraient qu'ils restassent avec eux quelques jours, jusqu'au retour de leur gouverneur qui était absent; mais les marins, craignant d'être retenus, s'embarquèrent et mirent à la voile. Telle fut l'histoire qu'ils racontèrent au prince Henri, espérant que leur nouvelle leur vaudrait une bonne récompense. Mais le prince manifesta, dit-on, son mécontentement de ce qu'ils avaient quitté l'île si brusquement, et il leur ordonna d'y retourner et de recueillir de plus amples informations. Mais les marins, craignant sans doute que la

fausseté de leur histoire ne fût découverte, se tinrent à l'écart, et l'on n'entendit plus parler d'eux[1].

Cette histoire fit beaucoup de bruit. On identifia l'île des Sept-Cités avec l'île mentionnée par Aristote, comme ayant été découverte par les Carthaginois, et elle fut placée sur les cartes, vers le temps de Colomb, sous le nom d'Antilla.

A l'époque de la découverte de la Nouvelle-Espagne, on fit à Hispaniola des rapports extravagans sur la civilisation de ce pays. On dit que les habitans portaient des vêtemens, que leurs édifices et leurs temples étaient solides, spacieux et souvent magnifiques, et qu'on y trouvait quelquefois des croix. Juan de Grivalja, ayant été chargé de reconnaître la côte d'Yucatan, dit qu'en longeant les rives, il avait été émerveillé de voir de grands et beaux édifices construits en pierres et en chaux, et plusieurs tours fort élevées qui brillaient dans le lointain[2]. Pendant quelque temps l'ancienne tradition des Sept-Cités reprit de la vogue, et bien des gens s'imaginèrent qu'elles devaient se trouver dans la même partie de la Nouvelle-Espagne.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 10.

(2) Torquamada, *Monarquia Indiana*, lib. IV, cap. 4. *Origen de los Indios*, por Fr. Greg. Garcia, lib. IV, cap. 20.

APPENDIX N° 25.

Découverte de l'île de Madère.

La découverte de Madère par Macham repose principalement sur l'autorité de Francisco Alcaforado, écuyer du prince Henri de Portugal, pour qui il en fit une relation. Elle ne paraît pas avoir été en grand crédit parmi les historiens portugais. Barros n'en fait aucune mention. Il attribue la première découverte de cette île à Joam Gonzalez et à Tristram Vaz, qui, dit-il, l'aperçurent de Porto Santo, ressemblant à un nuage sur l'horizon[1].

Cependant l'abbé Prévost, dans son *Histoire générale des Voyages*, vol. 6, paraît porté à ajouter foi à la relation d'Alcaforado. « Elle fut composée, dit-il, à une époque où l'attention du public aurait découvert les moindres mensonges, et personne

(1) Barros, *Asia*, decad. 1, lib. 1, cap. 8.

n'était plus capable qu'Alcaforado de donner un détail exact de cet événement, puisqu'il était du nombre de ceux qui prirent part à la seconde découverte. » Cette relation, telle qu'elle fut originairement écrite, était surchargée d'ornemens et de digressions. Elle fut traduite en français, et publiée à Paris en 1671. Le traducteur français en retrancha les ornemens, mais conserva scrupuleusement tous les faits. Quoi qu'il en soit, cette histoire est adoptée comme véritable dans l'île de Madère, où l'on voit encore un tableau qui y a rapport. Ce qui va suivre a été puisé dans la traduction française, car je n'ai pu me procurer l'ouvrage original d'Alcaforado.

Sous le règne d'Édouard III, roi d'Angleterre, un jeune homme plein de courage et de talent, nommé Robert Macham, devint amoureux d'une jeune personne d'une rare beauté, nommée Anne Dorset. Elle lui était supérieure en naissance, et sortait d'une famille orgueilleuse et aristocratique; mais le mérite de Macham lui obtint la préférence sur tous ses rivaux. La famille d'Anne Dorset, afin de l'empêcher de se mésallier, obtint du roi un ordre pour faire arrêter Macham, et pour le retenir en prison jusqu'à ce que, abusant de son autorité, elle eût forcé sa maîtresse à épouser un homme de qualité. Dès que le mariage eut été célébré, le noble seigneur conduisit son épouse aussi affligée qu'elle était belle, dans son château près de Bristol. Macham fut alors remis en liberté. Indigné de l'in-

justice qu'il avait soufferte, et certain de l'affection de sa maîtresse, il détermina quelques amis à l'aider à exécuter un projet que lui inspiraient l'amour et la vengeance. Ils suivirent les traces du couple nouvellement marié jusqu'à Bristol. Un des amis de Macham parvint à entrer au service du seigneur en qualité de valet. Il trouva que la jeune épouse conservait un tendre souvenir de Macham, et ne pouvait souffrir le mari qu'on l'avait forcée d'épouser. Par le moyen de cet ami, Macham eut avec elle plusieurs entrevues, et il prit des mesures pour l'emmener en France, où ils pourraient se livrer à leur amour mutuel sans crainte d'être troublés.

Lorsque tout fut disposé, la jeune dame monta un jour à cheval, et sortit du château suivie seulement du prétendu valet, sous prétexte de prendre l'air. Dès qu'ils furent hors de vue, ils prirent le galop et se rendirent à un endroit convenu sur le bord du canal, où une barque les attendait. Ils furent conduits à bord d'un navire qui était tout prêt à mettre à la voile et où se trouvait Macham. Craignant une poursuite, le bâtiment leva l'ancre sur-le-champ, et vogua rapidement le long de la côte de Cornouailles. Macham jouissait d'avance du triomphe de débarquer bientôt avec sa prise sur les rives de la belle et vaillante France. Malheureusement un vent contraire s'éleva pendant la nuit, et au point du jour on se trouva hors de vue de la terre. Les matelots étaient ignorans et sans

expérience; ils ne connaissaient pas la boussole, et à cette époque on n'était pas habitué à voguer en pleine mer. Pendant treize jours les amans furent portés sur un océan courroucé, au gré des vents et des vagues. L'épouse fugitive fut remplie de terreur et de remords, et elle regarda le tumulte des élémens comme un signe de la colère du ciel contre elle. Tous les efforts de son amant ne purent écarter de son esprit le fatal pressentiment de quelque catastrophe très-prochaine.

Enfin la tempête s'apaisa. Le quatorzième jour, au lever de l'aurore, les marins aperçurent ce qui leur parut un bouquet d'arbres sortant du sein de la mer. Ils se dirigèrent avec joie de ce côté, supposant que c'était une île, et ils ne se trompaient pas. Lorsqu'ils en approchèrent, ils virent le soleil levant briller sur de nobles forêts, dont les arbres étaient d'une espèce qui leur était inconnue. Une foule d'oiseaux volèrent vers le vaisseau, et se perchèrent sur les vergues et les agrès sans montrer aucun signe de crainte.

On envoya une barque pour reconnaître la côte, et elle revint bientôt rendre un compte si flatteur de la beauté du pays, que Macham résolut de conduire à terre sa compagne défaillante, dans l'espoir que le repos et des rafraîchissemens rendraient la santé à son corps et le calme à son esprit. Ils furent accompagnés par les amis fidèles qui avaient aidé leur fuite. Les matelots restèrent seuls à bord pour garder le bâtiment.

Le pays était véritablement enchanteur; les forêts y étaient magnifiques et majestueuses; les arbres étaient chargés, les uns de fruits délicieux, les autres de fleurs parfumées; l'eau était fraîche et limpide, le ciel serein, et il y avait dans l'air une douceur balsamique. Les animaux qu'ils rencontrèrent ne donnaient aucune marque d'alarme ni de férocité, d'où ils conclurent que cette île n'était pas habitée. En avançant un peu plus loin, ils trouvèrent une belle prairie verdoyante, abritée par une ceinture de lauriers et arrosée par un ruisseau descendant d'une montagne, et dont l'eau pure roulait sur des cailloux. Au centre s'élevait un arbre majestueux dont les branches touffues offraient un doux ombrage contre les feux du soleil. Macham y fit construire des cabanes, et résolut d'y passer quelques jours, dans l'espoir que la beauté du pays et la sérénité tranquille de cette solitude délicieuse rétabliraient la santé affaiblie de sa compagne, et lui rendraient le courage.

Mais trois jours s'étaient à peine écoulés, qu'un ouragan terrible arriva du nord-est, et se déchaîna sur l'île pendant toute la nuit avec une fureur sans égale. Le lendemain matin Macham se rendit sur le bord de la mer; mais il n'aperçut plus son navire, et il en conclut qu'il avait coulé à fond pendant la tempête.

La consternation s'empara de la petite troupe qui se trouvait ainsi abandonnée dans une île déserte au milieu de l'Océan. La jeune épouse, timide

et repentante, sentit ce coup plus violemment que personne. Elle s'était déjà reproché d'être la cause de toutes les infortunes de ses compagnons, et dès l'instant de son départ elle avait été assaillie de funestes pressentimens. Elle les regarda alors comme étant sur le point de se réaliser; elle fut saisie d'une si vive horreur qu'elle en perdit la parole, et au bout de trois jours elle expira sans prononcer un seul mot.

Macham fut au désespoir en voyant la fin tragique d'un être si tendre et orné de tant de charmes. Dans les transports de son chagrin, il se reprocha de l'avoir arrachée à sa maison, à son pays et à sa famille pour la voir périr sur une côte sauvage. Tous les efforts de ses compagnons pour le consoler furent inutiles; il mourut au bout de cinq jours, ayant le cœur brisé, en demandant à ses amis, pour dernière prière, d'enterrer son corps près de celui de sa maîtresse, au pied d'un autel rustique qu'ils avaient élevé sous le grand arbre. Ceux-ci remplirent ses intentions; ils placèrent sur leur tombe une grande croix de bois, à laquelle ils attachèrent une inscription écrite par Macham lui-même, où il racontait en peu de mots sa déplorable aventure, et priait tous les chrétiens qui pourraient arriver en cette île de bâtir une chapelle en ce lieu, dédiée à Jésus le Sauveur.

Après la mort de leur commandant, les amis qui l'avaient suivi tinrent conseil sur les moyens à prendre pour sortir de cette île. La barque de

APPENDIX N° 26.

Las Casas.

Barthélemi Las Casas, évêque de Chiapa, si souvent cité dans toutes les histoires du Nouveau-Monde, naquit à Séville en 1474, et était d'extraction française. Le nom de sa famille était Casaus. Le premier de ce nom qui parut en Espagne, servit sous l'étendard de Ferdinand III, surnommé le Saint, dans ses guerres contre les Maures d'Andalousie. Il était à la prise de Séville sur les Maures, et le roi le récompensa de ses services en lui accordant la permission de s'y établir. Ses descendans jouirent des prérogatives de la noblesse, et supprimèrent de leur nom la lettre *u* pour se conformer au génie de la langue espagnole.

Antoine, père de Barhtélemi, alla à Hispaniola avec Colomb en 1493, et revint riche à Séville

en 1498[1]. Un des biographes de Barthélemi Las Casas dit qu'il accompagna Colomb dans son troisième voyage en 1498, et qu'il revint avec lui en 1500[2]; mais cette assertion n'est pas correcte. Il finissait pendant ce temps son éducation à Salamanque, où il apprit le latin, la dialectique, la logique, la métaphysique, la morale et la physique, d'après les principes et la méthode supposée d'Aristote. Tandis qu'il était à l'université, il était servi par un esclave indien que lui avait donné son père, qui l'avait reçu de Colomb. Lorsque Isabelle, dans un transport de vertueuse indignation, ordonna que les esclaves indiens fussent renvoyés dans leur pays, celui-ci fut retiré à Las Casas. Cette circonstance fit une forte impression sur l'esprit du jeune homme; et, en y réfléchissant, il se sentit ému de pitié pour les malheureux Indiens, et fut enflammé, pour leur cause, d'un zèle qui ne se refroidit jamais pendant tout le cours d'une vie longue et active. Ce zèle s'accrut bien plus encore quand, à l'âge d'environ vingt-huit ans, ayant accompagné le commandant Ovando à Hispaniola, en 1502, il vit de ses propres yeux la plupart des scènes cruelles qui eurent lieu sous l'administration de cet Espagnol. Il consacra le reste de sa vie, espace de plus de soixante ans, à défendre la cause des Indiens, et à chercher à diminuer leurs souf-

(1) Navarrete, tome I, *Introd.*, pag. 70.

(2) J.-A. Llorente, *OEuvres de Las Casas*, pag. 11. Paris, 1822.

frances. Il traversa comme missionnaire les contrées sauvages du Nouveau-Monde en diverses directions, cherchant à convertir et à civiliser les naturels du pays. Il fit plusieurs voyages en Espagne pour les défendre et les protéger, fit entendre leurs plaintes aux cours et aux monarques, écrivit des volumes en leur faveur, et montra un zèle, une constance et une intrépidité dignes d'un apôtre. Il mourut à l'âge avancé de quatre-vingt douze ans, et fut enterré à Madrid dans le Couvent des Dominicains d'Atocha, ordre auquel il appartenait.

On a fait plusieurs tentatives pour mettre Las Casas en contradition avec lui-même, et pour élever des doutes sur sa philantropie, à cause d'un expédient auquel il eut recours pour délivrer les Indiens du cruel esclavage auquel on les condamnait. Cet incident eut lieu en 1517, quand il arriva en Espagne, dans une de ses missions, pour obtenir du gouvernement quelques mesures en leur faveur. A son arrivée, il trouva le cardinal Ximenès, qui avait été laissé régent à la mort du roi Ferdinand, trop malade pour s'occuper d'affaires. Il se rendit donc à Valladolid, pour y attendre l'arrivée du nouveau monarque, Charles, archiduc d'Autriche, qui fut ensuite l'empereur Charles V. Il avait une forte opposition à craindre de la part de plusieurs personnages d'une grande influence, qui, possédant des domaines et des répartimentos dans les colonies, étaient intéressés à maintenir

l'esclavage des Indiens. De ce nombre, et ce n'était pas le moins redoutable, était l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes.

Enfin, le jeune souverain arriva accompagné de divers Flamands de sa cour, et notamment de son grand chancelier, le docteur Juan de Salvagio, homme droit et instruit, qu'il consultait sur toutes les affaires d'administration et de justice. Las Casas devint bientôt intime avec le chancelier, qui conçut pour lui une haute estime; mais il s'éleva de toutes parts une telle opposition à ses diverses propositions pour le soulagement des Indiens, qu'il vit qu'il aurait bien de la peine à réussir. Ce fut dans cette extrémité qu'il eut recours à un expédient qu'il regardait comme justifié par les circonstances[1]. Le chancelier Salvagio et les autres Flamands qui avaient accompagné le jeune roi avaient obtenu de lui, avant qu'il quittât la Flandre, la permission d'importer des esclaves d'Afrique dans les colonies, mesure qui tout récemment, en 1516, avait été prohibée par un décret du cardinal Ximenès, agissant en qualité de régent. Le chancelier qui était un homme humain, concilia sa conscience avec cette mesure, d'après

(1) Herrera en parle comme d'un expédient qu'il adopta quand tous les autres avaient manqué « Bartolomé de Las Casas viendo que sus conceptos hallaban en todas partes dificultad, y que las opiniones que tenia, por mucha familiaridad que habia seguido, y gran crédito con el gran canciller, non podian haber efecto, *se volvio a otros expedientes*, etc. » (Decad. II, liv. II, cap. 20.)

l'opinion populaire qu'un nègre pouvait, sans nuire à sa santé, fait autant d'ouvrage que plusieurs Indiens, et que par conséquent c'était diminuer de beaucoup la masse des souffrances humaines : tant il est facile à l'intérêt personnel de se cacher sous des argumens plausibles! Peut-être pensait-il d'ailleurs que le bien-être des Africains n'était que peu affecté par ce changement; ils étaient accoutumés à l'esclavage dans leur propre pays, et l'on disait que le climat du Nouveau-Monde leur était favorable. « Les Africains, dit Herrera, se portaient si bien dans l'île d'Hispaniola, qu'on pensait qu'un nègre ne mourrait jamais, à moins qu'il ne lui arrivât d'être pendu; car on n'en avait encore vu aucun mourir d'infirmités. Comme les orangers, ils trouvaient à Hispaniola le sol qui leur était propre; un sol qui semblait même leur être plus naturel que celui de la Guinée où ils avaient pris naissance[1].

Las Casas, voyant que tout autre moyen était inutile, s'efforça de faire tourner les vues intéressées du grand chancelier à l'avantage des Indiens. Il proposa de permettre aux Espagnols résidant dans les colonies de se procurer des nègres pour les travaux des fermes et des mines, et autres ouvrages pénibles qui étaient au-dessus des forces des naturels du pays, et qui leur coûtaient la vie[2].

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 4.
(2) Herrera, decad. I, lib. III, cap. 4.

Il est évident qu'il considérait les pauvres Africains comme n'étant guère au-dessus des simples animaux, et qu'il agissait, comme les autres, d'après un calcul arithmétique de la diminution des misères humaines, en substituant un homme vigoureux à trois ou quatre d'une constitution plus faible. D'ailleurs, il considérait les Indiens comme une race plus noble et plus intelligente, et il regardait leur conservation et leur bien-être comme d'une plus haute importance pour l'intérêt général de l'humanité.

C'est cet expédient qui a attiré de sévères reproches à la mémoire de Las Casas. Il a été accusé de s'être mis en contradiction grossière avec lui-même, et même d'avoir le premier donné lieu à ce trafic inhumain dans le Nouveau-Monde. Cette dernière accusation est très-forte; mais les faits et les dates historiques prouvent qu'elle n'est point fondée, et que cette pratique existait dans les colonies et était autorisée par des décrets royaux longtemps avant qu'il prît part à cette question.

Las Casas n'alla pas dans le Nouveau-Monde avant 1502. Par une ordonnance royale rendue en 1501, il avait été permis d'y transporter des esclaves nègres, pourvu qu'ils fussent nés parmi les chrétiens [1]. Une lettre écrite par Ovando en 1503 prouve qu'il y en avait alors un grand nombre à Hispaniola, et il demande qu'il ne soit pas permis

(1) Herrera, decad. I, liv. II, cap. 8.

d'en importer davantage dans cette île. En 1506, le gouvernement espagnol défendit l'introduction des esclaves nègres du Levant, ou de ceux qui avaient été élevés parmi les Maures, et ordonna qu'on ne transportât aux colonies que ceux de Séville, qui avaient été instruits dans la foi chrétienne, afin qu'ils pussent contribuer à convertir les Indiens[1]. En 1510, le roi Ferdinand, étant informé de la faiblesse physique des Indiens, ordonna qu'on envoyât de Séville cinquante Africains pour travailler aux mines[2]. En 1511, il ordonna qu'on s'en procurât un grand nombre en Guinée, et qu'on les transportât à Hispaniola, ayant appris qu'un nègre pouvait faire autant d'ouvrage que quatre Indiens[3]. En 1512 et en 1513, il signa d'autres ordres relatifs au même sujet. En 1516, Charles V accorda aux Flamands la permission d'importer des nègres dans les colonies. Or, ce ne fut qu'en 1517 que Las Casas donna sa sanction à ce trafic. Il existait déjà, et il l'appuya dans la seule vue de substituer des Africains vigoureux aux faibles Indiens. Il eut pour partisans, à la même époque et pour les mêmes raisons, les frères hiéronymites, qui étaient missionnaires dans les colonies. Les motifs de Las Casas étaient uniquement puisés dans sa bienveillance, quoique les idées de justice sur lesquelles ils étaient fondés fussent erronées.

(1) Herrera, decad. I, liv. VI, cap. 20.
(2) Herrera, decad. I, liv. VIII, cap. 9.
(3) Herrera, decad. I, liv. IX, cap. 5.

C'était de permettre un mal, pour qu'il en résultât un bien ; et, forcé de choisir entre deux abus existans, d'adopter le moindre, pour extirper le plus grand. Son raisonnement, quelque fallacieux qu'il pût être, parut dicté par l'humanité à quelques-uns des hommes les plus savans et les plus bienveillans de ce siècle, et notamment au cardinal Adrien, qui porta la tiare par la suite, et dont la douceur et la bonté formaient le caractère. Le trafic des nègres fut permis ; on s'informa du nombre des esclaves qui étaient demandés ; il fut limité à quatre mille, et le privilége exclusif de ce commerce fut accordé aux Flamands, qui le vendirent ensuite aux Génois.

Le docteur Robertson, en parlant de cette affaire, établit, entre la conduite du cardinal Ximenès et celle de Las Casas, un contraste qui n'est nullement à l'avantage de ce dernier. « Le cardinal, dit-il, quand on le sollicita d'encourager ce commerce, rejeta péremptoirement cette proposition, parce qu'il sentit l'injustice de réduire une race d'hommes en esclavage, quand il s'occupait des moyens de rendre la liberté à une autre ; mais Las Casas, par suite de cette inconséquence naturelle aux gens qui courent tête baissée vers un but favori, était incapable de faire cette distinction. Dans la chaleur de son zèle pour soustraire au joug les Américains, il prononça qu'il était légitime

et convenable d'en imposer un encore plus pesant aux Africains[1].

Cette distribution d'éloge et de blâme n'est pas tout-à-fait juste. Las Casas ne croyait pas imposer aux Africains un joug plus pesant, ou même aussi pesant. Ceux-ci étaient considérés comme plus en état de supporter le travail, et plus résignés à l'esclavage. Tandis que les Indiens succombaient sous leur tâche, et périssaient par milliers à Hispaniola, les nègres au contraire y jouissaient de la meilleure santé. Herrera, que le docteur Robertson cite comme son autorité, assigne un motif tout différent, un motif purement financier, à la mesure prise par le cardinal Ximenès. Il dit que le cardinal défendit qu'on importât des nègres dans les Indes, parce que, comme le nombre des naturels y diminuait, et qu'on savait qu'un nègre faisait plus d'ouvrage que quatre Indiens, il y aurait probablement une grande demande d'esclaves africains, et l'on pourrait imposer sur ce trafic une taxe qui serait un profit pour le trésor royal[2]. Cette mesure fut bientôt après mise à exécution, quoique ce n'ait été qu'après la mort du cardinal, et le souverain accorda à prix d'argent des permis-

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique*, page 8.

(2) « Porque como iban faltando los Indios, y se conocia que un negro trabajada mas que quatro, por lo qual habia gran demanda de ellos, parecia que se padia poner algun tributo en la saca, de que resultaria provecho á la real hacienda. » (Herrera, decad. II, lib. II, cap. 8.)

sions de faire ce commerce. Fléchier, dans sa *Vie de Ximenès*, donne un motif plus politique à cette prohibition. « Le cardinal, dit-il, refusa d'autoriser l'importation des nègres dans les colonies, parce qu'il craignait qu'ils ne corrompissent les Indiens, et qu'en s'unissant à eux ils ne les rendissent formidables au gouvernement. » Marsolier, autre biographe de Ximenès, assigne aussi des raisons politiques à la conduite du cardinal. Il cite une lettre écrite à ce sujet par ce prélat, dans laquelle il disait qu'il connaissait la nature des nègres; qu'il était vrai que c'était un peuple capable de supporter de grandes fatigues, mais qu'il était extrêmement prolifique et entreprenant; et que s'ils avaient le temps de multiplier en Amérique, ils se révolteraient infailliblement, et chargeraient les Espagnols des mêmes chaînes que ceux-ci les auraient forcés de porter[1]. Ces faits, en dépouillant la mesure du cardinal de ce vernis de philanthropie dont on l'avait décorée, fait voir quelle était la prévoyance éclairée de cette habile politique, dont les prédictions, relativement à la révolte des nègres, se sont accomplies d'une manière si frappante dans l'île d'Hispaniola.

Dans le fait, le cardinal Ximenès, quoique homme d'état sage et intègre, n'était pas tourmenté par des scrupules de conscience sur ces

(1) Marsolier, *Hist. du Ministère du Cardinal Ximenès*, liv. VI, Toulouse, 1694.

questions de droit naturel, et et il n'avait pas plus de tolérance que ses concitoyens à l'égard des nations sauvages et infidèles. Il était grand inquisiteur d'Espagne, et pendant les dernières années du règne de Ferdinand, il mit beaucoup de zèle à réduire en esclavage les Maures réfractaires de Grenade. Il autorisa, par des instructions expresses, des expéditions pour saisir et réduire en esclavage les Indiens des îles Caraïbes, qu'il déclara des êtres qui n'étaient faits que pour travailler, des ennemis des chrétiens et des Cannibales. Il introduisit le tribunal de l'inquisition dans le Nouveau-Monde, ce qu'on ne regardera pas comme une preuve d'une politique douce et tolérante. On cite ces faits, non pas pour jeter du blâme sur le caractère du cardinal Ximenès, mais pour prouver que c'est injustement qu'on a voulu l'élever en rabaissant Las Casas. Tons deux doivent être jugés d'après les coutumes et les opinions du siècle pendant lequel ils vivaient.

Las Casas est auteur de beaucoup d'ouvrages dont un petit nombre seulement ont été imprimés. Le plus important est une *Histoire générale des Indes*, depuis leur découverte jusqu'en 1520, en trois volumes. Il n'existe qu'en manuscrit, mais c'est la source dans laquelle ont abondamment puisé Herrera et les autres historiens du Nouveau-Monde. Cet ouvrage, quoique prolixe, est précieux, parce que l'auteur avait été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte, qu'il

en tenait d'autres d'individus qui avaient joué un rôle dans ces événemens, et qu'il possédait un grand nombre de documens historiques. Il annonce beaucoup d'érudition, quoiqu'elle se montre quelquefois mal à propos et d'une manière diffuse. Il commença son histoire en 1527, à l'âge de cinquante-trois ans, et il la finit en 1559, en ayant quatre-vingt-cinq. Comme il rapporte bien des choses de mémoire, il s'y trouve quelques inexactitudes, mais au total l'ouvrage porte l'empreinte de la sincérité et de la vérité. L'auteur de cette Histoire eut ce manuscrit précieux entre ses mains; il en a fait grand usage, et en a tiré beaucoup de faits curieux, inconnus jusqu'ici. Mais il a eu soin de le consulter avec précaution, le comparant avec d'autres autorités, et omettant tout ce qui lui paraissait dicté par des préventions ou par un zèle exagéré.

Las Casas a été accusé de charger ses tableaux et de se livrer à des déclamations extravagantes, dans les passages qui ont rapport aux cruautés exercées contre les Indiens, et ce reproche n'est pas tout-à-fait sans fondement. On retrouve dans ses écrits le même zèle pour la cause des Indiens, qui brillait dans toutes ses actions; toujours pur, toujours ardent, et quelquefois déraisonnable; mais quand il s'égare, c'est toujours pour une cause noble et juste. Si la dixième partie de ce qu'il dit « avoir vu de ses propres yeux » est vrai, et sa véracité est hors de doute, il aurait été dé-

pourvu des sentimens naturels de l'humanité, s'il ne s'était pas exprimé avec autant d'horreur que d'indignation.

Dans le cours de son ouvrage, quand Las Casas fait mention des pièces originales qu'il avait sous les yeux, et dont il tira plusieurs des faits qu'il rapporte, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elles soient perdues pour la postérité. Indépendamment des journaux et des lettres de Colomb, il dit qu'il avait nombre de lettres de l'Adelantado, don Barthélemi, qui écrivait mieux que son frère, et dont les écrits devaient être pleins d'énergie. Par-dessus tout il avait la carte, produit des études et des conjectures de Colomb, dont ce grand navigateur s'était servi pour son premier voyage. De quel prix cette pièce ne serait-elle pas pour le monde! Il est possible que ces documens historiques existent encore négligés et oubliés sous la poussière de la bibliothèque de quelque couvent d'Espagne. On n'a guère d'espoir qu'ils voient le jour dans l'état de dégénération actuelle du clergé régulier. Les moines d'Atocha, dans une conversation récente avec un des princes de la famille royale, prouvèrent qu'ils ignoraient que cet homme illustre, Las Casas, fût enterré dans leur couvent, et aucun d'eux ne peut montrer à l'étranger le lieu de sa sépulture [1].

(1) Dans cette notice, l'Auteur a profité du mémoire intéressant de M. J.-A. Llorenté, mis en tête de son recucil des œuvres de Las Casas; et il l'a comparé avec l'histoire d'Herrera, où il a puisé la plupart de ses faits.

La publication de cet ouvrage de Las Casas n'a pas été permise en Espagne, où tout livre doit être approuvé par un censeur avant d'être confié à la presse. On s'est imaginé que les horribles tableaux qu'il présente des cruautés exercées contre les Indiens, jetteraient de l'odieux sur leurs conquérans. Las Casas lui-même semble avoir douté qu'il fût à propos de le publier; car, en 1560, il écrivit de sa propre main une note qui est conservée dans les deux premiers volumes de l'original, portant qu'il les laissait de confiance à l'ordre des prédicateurs de Saint-Grégoire à Valladolid, priant les prélats de cet ordre de ne permettre à aucun séculier, ni même aux membres des colléges, de lire son histoire avant l'espace de quarante ans; et, même après cette époque, de ne la faire imprimer qu'autant que cela pourrait être compatible avec l'intérêt des Indiens et de l'Espagne[1].

C'est pour cette raison que les historiens espagnols ne se sont servis de cet ouvrage qu'avec précaution, passant sous silence ou mentionnant légèrement bien des passages qui leur paraissaient peu honorables pour leur nation. Ce sentiment est naturel, s'il n'est pas louable, car le monde n'est pas toujours disposé à faire une distinction entre les individus et la nation dont ils ne font qu'une partie. Les lois et les réglemens pour le gouvernement des pays nouvellement découverts, et les

(1) Navarrete, tome 1, *Introd.*, page 75.

décisions du conseil des Indes sur tous les points de contestation, quoique portant quelque empreinte de la superstition du siècle, offrent une sagesse, une justice et une humanité qui font honneur à la nation espagnole. Ce ne fut que par l'abus qu'en firent les individus à qui l'exécution en était confiée, que ces atrocités furent commises. On doit se rappeler aussi que la même nation qui produisit les aventuriers rapaces et sanguinaires qui se souillèrent de ces cruautés, donna aussi naissance aux premiers missionnaires, tels que Las Casas, qui suivirent les traces sanglantes des conquérans du Nouveau-Monde, pansant les blessures que faisaient leurs compatriotes. Ces hommes, guidés par un esprit vraiment évangélique, bravaient tous les genres de fatigues et de dangers et la mort même, non dans la perspective d'un vil profit ou d'une gloire temporelle, mais par le désir d'améliorer la condition de nations barbares mais souffrantes, et de sauver des âmes. Les entreprises hardies et les voyages dangereux d'un grand nombre de ces hommes vertueux, pourraient, si on les appréciait justement, le disputer aux faits les plus héroïques de la chevalerie, et ils étaient inspirés par des motifs bien plus purs et bien plus sublimes.

APPENDIX N° 27.

Pierre Martyr.

Pierre Martyr ou Martir, des écrits duquel on a fait grand usage dans cette Histoire, naquit à Anghierra, sur le territoire de Milan, en Italie, le 2 février 1455. On l'appelle communément Pierre Martyr d'Angleria, d'après le nom latin du lieu de sa naissance. C'est un des premiers historiens qui parlent de Colomb, dont il était le contemporain, et avec lequel il avait des liaisons intimes. Il fut élevé à Rome, et, en 1487, son savoir lui ayant acquis une réputation distinguée, le comte de Tendilla, ambassadeur d'Espagne, l'invita à l'accompagner en ce pays. Il accepta volontiers cette invitation, et il fut présenté aux souverains à Saragosse. Isabelle, au milieu des soins de la guerre de Grenade, souhaitait de voir ses sujets faire des progrès dans les sciences, et elle désirait charger

Martyr d'instruire la jeune noblesse de la maison royale. Cependant, avec la délicatesse qui la caractérisait, elle lui fit d'abord demander par son confesseur, Fernando de Talavera, en quelle qualité il désirait la servir. Contre l'attente de la reine, Pierre Martyr répondit : « Dans la profession des armes. » Isabelle y consentit, et il la suivit dans ses campagnes, comme faisant partie de sa maison et de sa suite militaire, mais sans se distinguer, et peut-être même sans avoir un emploi marqué dans une carrière si étrangère à ses talens. Après la reddition de Grenade, lorsque la guerre fut terminée, la reine, par l'entremise du grand cardinal d'Espagne, le détermina à se charger de l'instruction des jeunes seigneurs de sa cour.

Martyr connaissait Colomb lorsque celui-ci fit ses propositions aux souverains, et il fut présent à la réception triomphale que lui firent Ferdinand et Isabelle à Barcelone, à son retour de son premier voyage. Il fut continuellement auprès de leurs majestés pendant la guerre contre les Maures, dont ses lettres contiennent beaucoup de détails intéressans. Il fut envoyé en ambassade extraordinaire, en 1501, par Ferdinand et Isabelle, d'abord à Venise, et ensuite au grand soudan d'Égypte. Le soudan, en 1490 ou 1491, avait envoyé une ambassade aux souverains de l'Espagne, pour les menacer de mettre à mort tous les chrétiens d'Égypte et de Syrie, de renverser leurs temples, et de détruire le Saint-Sépulcre de Jérusalem s'ils ne se désis-

taient de la guerre qu'ils faisaient aux Maures de Grenade. Ferdinand et Isabelle n'en pressèrent la guerre qu'avec cent fois plus d'énergie, et ils y mirent une fin glorieuse dans la campagne suivante, tandis que le soudan était encore occupé d'une négociation semblable avec le pape. Ils envoyèrent ensuite Pierre Martyr au soudan, en qualité d'ambassadeur, pour expliquer et justifier leur conduite. Martyr s'acquitta très-habilement de sa mission, et obtint du soudan la permission de réparer les lieux saints à Jérusalem, et l'abolition de diverses extorsions auxquelles avaient été soumis les pélerins chrétiens. Ce fut pendant cette ambassade qu'il écrivit son ouvrage *de Legatione babylonicâ*, qui contient une histoire de l'Égypte à cette époque.

A son retour en Espagne, il fut récompensé par des places et des pensions, et, en 1524, il fut nommé ministre du conseil des Indes. Son principal ouvrage est une relation des découvertes faites dans le Nouveau-Monde en huit décades, dont chacune contient dix chapitres. Il est intitulé *Décades du Nouveau-Monde*, ou *Décades de l'Océan*, et, comme tous ses autres ouvrages, il fut originairement écrit en latin, quoiqu'il ait ensuite été traduit en différentes langues. Il avait à sa disposition les lettres, les papiers, les journaux et les relations des aventuriers qui firent les premières découvertes, et comme il en connaissait plusieurs personnellement, il recueillait de nouveaux détails

dans leur conversation. En écrivant ses Décades, il se donna beaucoup de peine pour obtenir des renseignemens de la bouche de Colomb même et de ses autres compagnons.

Dans une de ses épitres à Pomponius Lœtus (janvier 1494, n° 153), il dit qu'il vient de recevoir une lettre de Colomb, d'où il paraît qu'il était en correspondance avec lui. Las Casas dit qu'on doit lui accorder beaucoup de confiance relativement à ces voyages de Colomb, quoique ses Décades contiennent quelques inexactitudes à l'égard des événemens arrivés postérieurement dans les Indes. Munoz en faisait grand cas, comme d'un auteur contemporain, grave, instruit, connaissant les faits dont il parle, et d'une probité parfaite. Il fait pourtant observer que, composant ses ouvrages dans le feu du premier mouvement, il rapporte souvent des circonstances qui se trouvent ensuite toutes différentes, qu'il écrit sans méthode et sans soin, qu'il confond les dates et les événemens, de sorte qu'on ne doit le lire qu'avec précaution.

Martyr était dans l'habitude d'écrire tous les jours à des personnages distingués, racontant tout ce qui se passait à la cour et autour de lui. Dans plusieurs de ces lettres, il fait mention de Colomb et de quelques-uns des principaux événemens de ses voyages, suivant les bruits qui circulaient à l'instant même de son retour. Ces lettres n'étant pas généralement connues, et n'ayant été que rarement citées, il ne sera peut-être pas sans

intérêt pour le lecteur de trouver ici quelques-uns des principaux passages qui ont rapport à Colomb, merveilleusement propres à nous reporter à l'époque de ses découvertes.

Dans une de ces épîtres, datée de Barcelone, du 1er mai 1493, et adressée à C. Borromeo, il dit : « Depuis quelques jours, un certain Christophe Colomb est arrivé des antipodes occidentales. C'est un Ligurien à qui mes souverains avaient confié à regret trois navires pour chercher cette contrée, car ils regardaient comme des fables ce qu'il leur disait. Il est de retour, et il a rapporté des échantillons de beaucoup de choses précieuses, et notamment de l'or que ce pays produit naturellement[1]. »

Dans une autre lettre, écrite aussi de Barcelone dans le mois de septembre suivant, il entre dans plus de détails. Elle est adressée au comte Tendilla, gouverneur de Grenade, et à Fernando Talavera, archevêque de ce diocèse, le même à qui les propositions de Colomb avaient été renvoyées par les souverains de l'Espagne.

« Ecoutez une nouvelle découverte, dit Martyr dans cette épître ; vous vous rappelez Colomb, le Ligurien, que nos souverains, étant au camp, ont chargé de chercher un nouvel hémisphère de terre aux antipodes occidentales. Vous devez vous en souvenir, car vous avez eu quelque part à cette af-

(1) *Opus epist. P. Martyris, Anglerii*, epist. CXXXI.

faire, et cette entreprise, à ce que je crois, n'aurait pas eu lieu sans votre conseil. Il est de retour sain et sauf, et il raconte les merveilles qu'il a découvertes. Il montre de l'or, en preuve des mines qui se trouvent dans ces régions; du coton, des aromates, et du poivre plus piquant que celui du Caucase. La terre produit tout cela spontanément, ainsi qu'un bois donnant une teinture écarlate. Ayant marché vers le soleil, à l'occident de Gades (Cadix) pendant cinq mille milles, comme il le dit, il découvrit diverses îles, et prit possession d'une d'entre elles, dont la circonférence est plus grande, dit-il, que celle de toute l'Espagne. Il y trouva une race d'hommes qui vivent satisfaits dans un état de nature, se nourrissant de fruits, de végétaux, et de pain fait avec des racines. Ces peuples ont des rois, quelques-uns plus grands que les autres, et ils se font quelquefois la guerre entre eux, armés d'arcs et de flèches, et de lances pointues et endurcies au feu. Le désir de commander règne parmi eux, quoiqu'ils soient nus. Ils ont aussi des femmes. On ne sait ce qu'ils adorent, si ce n'est la divinité du ciel, etc.[1]. »

Dans une autre lettre, datée aussi de septembre, et adressée au cardinal et vice-chancelier Ascanius Sforce, il dit :

« Je désire tellement vous donner toute satisfaction, illustre prince, que je me trouve particuliè-

(1) *Opus epist. P. Martyris, Anglerii*, epist. cxxxi.

rement heureux quand, dans la grande fluctuation des événemens, il se passe parmi nous quelque chose qui puisse vous inspirer de l'intérêt. Les merveilles de ce globe terrestre, dont le soleil fait le tour dans l'espace de vingt-quatre heures, n'ont été connues, jusqu'à présent, comme vous le savez, qu'en ce qui concerne un hémisphère, depuis la Chersonèse d'or jusqu'à Gades en Espagne. Le reste a été laissé comme inconnu par les cosmographes, et si quelque mention en fut jamais faite, ce fut légèrement et avec doute. Mais à présent, ô bienheureuse entreprise! sous les auspices de nos souverains, ce qui était demeuré caché depuis l'origine des choses a enfin commencé à se révéler. Voici comment est arrivé cet événement. Attention, illustre prince. Un certain Christophe Colomb, Ligurien, dépêché vers ces régions avec trois vaisseaux par mes souverains, après avoir suivi le soleil vers son couchant jusqu'à plus de cinq mille milles de Gades, a trouvé le chemin des antipodes. Ils voguèrent trente-trois jours de suite sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Enfin, du haut du grand mât du plus grand navire, à bord duquel Colomb se trouvait lui-même, ceux qui étaient aux aguets s'écrièrent qu'ils voyaient la terre. Il côtoya six îles, l'une desquelles est plus grande que l'Espagne, comme le déclarent tous ses compagnons, trompés peut-être par la nouveauté de cette scène.» Martyr rend ensuite le compte ordinaire des productions de ces îles, des coutumes et des manières des ha-

bitans, et particulièrement des guerres qui avaient lieu entre eux, « comme si le *meum* et le *tuum* se fussent introduits parmi eux comme parmi nous, ainsi qu'un luxe dispendieux et le désir d'accumuler des richesses; car, que peuvent être, selon vous, les besoins d'hommes qui sont tout nus? Je vous tiendrai au courant, ajoute-t-il, de tout ce que cela deviendra. Adieu [1]. »

Dans une autre lettre, datée de Valladolid, du 1er février 1494, adressée à Fernando de Talavera, archevêque de Grenade, il dit: « Le roi et la reine, au retour de Colomb à Barcelone, après son honorable entreprise, l'ont nommé amiral de la Mer Océane, et l'ont fait asseoir en leur présence, à cause de ses illustres actions, ce qui, comme vous le savez, est le plus haut degré d'honneur et de faveur auprès de nos souverains. Ils l'ont envoyé de nouveau dans ces régions, et lui ont donné une flotte de dix-huit vaisseaux. Tout présage de grandes découvertes dans l'hémisphère antarctique de l'Occident [2].

Dans une lettre postérieure à Pomponius Lœtus, datée d'Alcada de Henares, le 9 décembre 1494, il donne la première nouvelle du succès de cette entreprise.

« L'Espagne, dit-il, déploie ses ailes, étend son empire, et porte son nom et sa gloire jusqu'aux

(1) *Opus epist. P. Martyris*, *Anglerii*, epist. cxxxi.
(2) *Opus epist. P. Martyris*, *Anglerii*, epist. cxxxi.

antipodes....... Sur dix-huit vaisseaux envoyés par mes souverains avec l'amiral Colomb, dans son second voyage à l'hémisphère occidental, douze sont de retour, et ils en ont rapporté du coton, d'énormes pièces de bois de teinture, beaucoup d'autres objets que nous regardons comme précieux, et que la nature produit dans ce monde caché jusqu'ici, et, par-dessus tout le reste, une quantité d'or qui n'est pas mince. Sur la surface de la terre on trouve des masses brutes d'or natif, d'un poids qui passe presque toute croyance. Quelques-unes pèsent deux cent cinquante onces, et l'on espère en trouver de plus grosses encore, d'après ce que disent à nos Espagnols, les naturels du pays, en leur vantant leur or. On ne peut plus douter de l'existence des Lestrigons et des Polyphèmes qui se nourrissaient de chair humaine. En se rendant des îles fortunées, maintenant appelées Canaries, à Hispaniola, première île sur laquelle il débarqua, tournant sa proue un peu vers le sud, il arriva au milieu d'îles innombrables, habitées par des sauvages qu'on appelle Cannibales ou Caraïbes. Ces hommes, quoique nus, sont des guerriers pleins de courage. Ils combattent adroitement avec des arcs et des massues, et ils ont des barques creusées dans le tronc d'un seul arbre, et qui cependant sont très-grandes. Ils s'en servent pour faire des invasions redoutables dans les îles voisines, habitées par des hommes d'un caractère plus doux. Ils attaquent les

villages, et emmènent les hommes prisonniers pour les dévorer[1]. »

Une autre lettre à Pomponius Lœtus, sur le même sujet, a été citée tout au long dans le corps de cet ouvrage. Il est vrai que ces extraits n'apprennent rien qu'on ne trouve plus en détail dans les Décades, du même auteur, mais ils sont curieux comme étant les premières annonces des découvertes de Colomb, et comme montrant la première empreinte de ces événemens extraordinaires sur l'esprit d'un des hommes les plus savans de ce siècle.

On publia en 1530 un recueil des lettres de Pierre Martyr, sous le titre de *Opus epistolarium Petri Martyris, Anglerii.* Il est divisé en trente-huit livres, dont chacun contient les lettres d'une année. On a fait à ses lettres les mêmes reproches qu'à ses Décades, mais elles portent la même empreinte de candeur et de probité, et prouvent qu'il était bien informé. Elles tirent une valeur particulière de ce qu'elles ont été écrites sur le moment, avant que les faits qu'elles contiennent fussent altérés ou dénaturés par la prévention ou la calomnie. Ses ouvrages sont remplis de détails intéressans, qui ne se trouvent dans aucun historien contemporain. Ils sont riches en pensées, mais ils le sont encore plus en faits, et ils respirent l'urbanité et les sentimens libéraux d'un savant qui a vu

(1) *Opus epist. P. Martyris, Anglerii*, epist. CXXXI.

le monde. C'est une source à laquelle on puise souvent, et où avec un peu de précaution, on peut puiser en toute sûreté. Il mourut à Valladolid, en 1526.

APPENDIX N° 28.

Oviedo.

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdez, généralement connu sous le nom d'Oviedo, naquit à Madrid en 1478, et mourut à Valladolid en 1557, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il était d'une famille noble des Asturies, et dans son enfance, en 1490, il fut nommé page du prince Jean, héritier présomptif du trône d'Espagne, fils unique de Ferdinand et d'Isabelle. Il occupait cette place lors du siége et de la reddition de Grenade; par conséquent il était à la cour lorsque Colomb fit son traité avec les souverains catholiques, et il remplissait encore le même emploi quand il vit à Barcelone l'entrée triomphante du célèbre navigateur, accompagné d'un certain nombre de naturels des pays qu'il venait de découvrir.

En 1513 Ferdinand l'envoya dans le Nouveau-Monde, comme surintendant des fonderies d'or. Il y remplit plusieurs places importantes pendant un grand nombre d'années, tant sous Ferdinand que sous Charles V, son petit-fils et son successeur. En 1535 il fut nommé alcade de la forteresse de Saint-Domingue à Hispaniola, et quelque temps après, historiographe des Indes. A l'époque de sa mort, il avait servi la couronne pendant plus de quarante ans, dont il en avait passé trente-quatre dans les colonies, et il avait traversé huit fois l'Océan, comme il en fait mention dans plusieurs endroits de ses écrits. Il composa divers ouvrages, dont le plus important est une *Chronique des Indes*, en cinquante livres, divisés en trois parties. La première, contenant dix-neuf livres, fut imprimée à Séville en 1535, et réimprimée en 1547 à Salamanque, augmentée d'un vingtième livre contenant des relations de naufrages. Le surplus de l'ouvrage existe en manuscrit. L'impression en fut commencée à Valladolid en 1557, mais elle fut discontinuée par suite de sa mort. C'est un des trésors inédits de l'histoire des colonies espagnoles.

C'était un écrivain infatigable, plein d'ardeur pour recueillir les faits et les retracer par écrit, et il composa une multitude de volumes qui sont épars dans les bibliothèques d'Espagne. Ses écrits contiennent le récit d'événemens passés sous ses propres yeux, ou qui lui ont été communiqués par des témoins oculaires, mais il manquait de

tact et de jugement. Il recueillait ses faits sans précaution, et il les puisait souvent dans des sources indignes de foi. Dans le compte qu'il rend du premier voyage de Colomb, il tombe dans de graves erreurs, parce qu'il s'en rapporta aux informations verbales d'un pilote nommé Herman Perez Matheo, qui était dévoué aux Pinzons et ennemi de l'amiral. On ne doit pas beaucoup se fier à son ouvrage pour tout ce qui a rapport à Colomb. Quand il traite d'une époque plus avancée du Nouveau-Monde, et qu'il écrit d'après ses propres observations, il est beaucoup plus satisfaisant, quoiqu'on l'accuse d'écouter trop facilement les fables populaires et les faux rapports. Le compte qu'il rend des productions naturelles du Nouveau-Monde et des coutumes de ses habitans, est plein de détails curieux, et les meilleures relations de quelques-uns des voyages d'une importance secondaire qui suivirent ceux de Colomb, se trouvent dans la partie de son ouvrage qui n'a pas été publiée.

APPENDIX N° 29.

Cura de los Palacios.

Andres Bernaldez, ou Bernal, généralement connu sous le nom de cura de los Palacios, parce qu'il a été curé de la ville de los Palacios depuis environ 1488 jusqu'en 1513, naquit dans la ville de Fuentes, et fut quelque temps chapelain de Diego Deza, archevêque de Séville, un des hommes qui se prononcèrent le plus fortement en faveur des propositions de Colomb. Bernaldez connaissait parfaitement l'amiral, qu'il reçut quelquefois chez lui, et qui en 1496 lui confia plusieurs de ses manuscrits et de ses journaux, dont le curé fit usage dans une histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, où il fit entrer une relation des voyages de Colomb. Dans le compte qu'il rend du voyage de l'amiral le long des côtes méridionales de Cuba, le curé est

plus exact et entre dans plus de détails qu'aucun autre historien. Son ouvrage n'existe qu'en manuscrit, mais il est bien connu des historiens, qui y ont souvent eu recours. O. Rich, esq., résidant à Madrid, possède une chronique manuscrite très-curieuse déjà citée dans cet ouvrage, et qui a été composée d'après cette histoire du curé de los Palocios, et d'après d'autres historiens du temps par quelque auteur contemporain. Dans le compte qu'il rend du voyage de Colomb, il diffère en quelques légers détails de la copie régulière du manuscrit du curé. Ces variantes ont été examinées avec soin par l'auteur de cet ouvrage, qui les a adoptées toutes les fois qu'elles lui ont paru fondées.

APPENDIX N° 30.

« Navigazione del re de Castiglia delle isole e paese nuovamente ritrovate. »

« Navigatio Christophori Columbi. »

Tels sont les titres, en italien et en latin, de la plus ancienne relation qui ait été imprimée du premier et du second voyage de Colomb. Elle était anonyme, et il y a à cet égard quelques particularités curieuses. Elle fut d'abord écrite en italien par Montalbodo Fracanzo ou Fracanzano, ou par Francapano de Montabaldo, car les écrivains ne sont pas d'accord sur le nom, et elle fut publiée à Vicence, en 1507, dans un recueil de voyages intitulé : *Mondo Novo, e Paese Nuovemente Ritrovati.*

Une seconde édition de ce recueil parut à Milan en 1508, tant en italien qu'avec une traduction la-

tine faite par Archangelo Madrignano, sous le titre d'*Itinerarium Portugallensium;* titre donné à ce recueil, parce qu'il se composait principalement des voyages de Luigi Cadamosto, Vénitien au service du Portugal.

Simon Grinæus augmenta ensuite cette collection en y ajoutant d'autres voyages, et elle fut imprimée à Bâle en 1533 par Hervagio[1], sous le titre de *Novus Orbis Regionum*, etc. L'édition de Bâle de 1533, et l'édition italienne de Milan de 1508, ont été consultées dans le cours de cet ouvrage.

Pierre Martyr (*Déc. II*, chap. 7) parle de cet ouvrage, qu'il cite sous son premier titre latin, *Itinerarium Portugallensium*, et il accuse l'auteur, qu'il appelle par méprise Cadamosto, d'avoir pillé les matériaux de ce livre dans les trois premiers chapitres de sa première *Décade de l'Océan*, dont il dit qu'il avait donné des copies manuscrites à différentes personnes, et notamment à certains ambassadeurs vénitiens. Les *Décades de Martyr* ne furent publiées qu'en 1516.

Spotorno fait mention de cette relation des voyages de Colomb dans son *Mémoire historique sur Colomb*, comme ayant été écrite par un compagnon de l'amiral.

Il est manifeste en lisant cette relation, que quoique l'auteur puisse avoir puisé librement dans le manuscrit de Martyr, il a eu d'autres sources

(1) *Bibliotheca Pinello.*

d'information. Sa description de la personne de Colomb, qu'il peint comme un homme de grande taille, d'une belle carrure, ayant le teint rouge et le visage allongé, n'est copié ni dans Martyr, ni dans aucun autre écrivain. Dans le fait, aucun autre historien ne l'avait précédé, si ce n'est Sabellicus en 1504; et ce portrait s'accorde avec celui que Fernando Colomb donna ensuite de l'amiral dans la biographie de son père.

Il est probable que cette relation, qui ne parut qu'un an après le décès de Colomb, fut une espèce d'ouvrage de commande composé pour le recueil de voyages imprimé à Vicence, et que les matériaux en furent puisés dans des communications verbales, dans l'ouvrage de Sabellicus, et particulièrement dans la copie manuscrite de la première *Décade de Martyr.*

APPENDIX N° 31.

Antonio de Herrera.

Antonio Herrera de Tordesillas, un des auteurs le plus fréquemment cités dans cet ouvrage, naquit en 1565, de Roderigo Tordesillas et d'Agnès de Herrera sa femme. Il reçut une excellente éducation et entra au service de Vespasien Gonzague, frère du duc de Mantoue, qui était vice-roi de Naples, pour Philippe II, roi d'Espagne. Il fut quelque temps secrétaire de cet homme d'état, qui lui confiait tout ses secrets. Il fut ensuite nommé grand historiographe des Indes par Philippe II, qui ajouta à ce titre une pension considérable. Il écrivit divers ouvrages, mais le plus célèbre est une *Histoire générale des Indes ou des Colonies américaines*, en quatre volumes, contenant huit décades. Quand il entreprit cet ouvrage, toutes les archives

lui furent ouvertes, et des documens de toute espèce lui furent communiqués. On l'a accusé d'avoir mis beaucoup de précipitation à composer ses deux premiers volumes, et d'avoir négligé de faire suffisamment usage des sources qui lui avaient été ouvertes. Le fait est qu'il trouva des ouvrages historiques manuscrits qui embrassaient une grande partie des premières découvertes, et qu'il se contenta de rapporter les événemens comme ils y étaient relatés. Il est certain qu'une grande partie de son ouvrage n'est guère qu'une copie de l'histoire manuscrite des Indes de Las Casas, qu'il abrégeait quelquefois et dont il corrigeait le style quand il était trop boursoufflé; omettant les saillies véhémentes auxquelles le zèle du bon père se laissait emporter quand il s'agissait des souffrances des Indiens, et supprimant diverses circonstances qui auraient pu dégrader le caractère de ceux qui avaient fait les premières découvertes. L'auteur du présent ouvrage a donc fréquemment laissé de côté l'histoire d'Herrera pour consulter la source dans laquelle cet écrivain avait puisé ses informations, l'histoire manuscrite de Las Casas.

Munos fait observer « qu'en général Herrera ne fit guère que coudre ensemble des fragmens et des extraits tirés de divers ouvrages, de la même manière qu'un auteur arrange chronologiquement les matériaux dont il a dessein de composer une histoire. » Il ajoute que « si Herrera n'eût été un homme instruit et judicieux, la précipitation avec laquelle

il mit en œuvre ces matériaux l'aurait entraîné dans des erreurs innombrables. « Cette remarque est juste; cependant on doit songer que savoir choisir et classer de tels matériaux, et les employer judicieusement, n'est pas un faible mérite dans un historien.

On a aussi accusé Herrera de flatter sa nation, d'exalter les exploits de ses compatriotes, et d'adoucir ou de cacher leurs excès. Il n'y a rien de bien sérieux dans ce reproche. Illustrer la gloire de sa nation est une des plus nobles fonctions de l'historien, et il est difficile de parler en termes trop relevés des entreprises extraordinaires et des actions splendides des Espagnols de ce temps. En palliant leurs excès, il tomba dans une erreur qui a droit à l'indulgence, si l'on peut regarder comme une erreur, dans un écrivain espagnol, le désir de les ensevelir dans l'oubli.

Vossius fait un grand éloge d'Herrera. « Personne, dit-il, n'a décrit avec plus de soin et de fidélité l'étendue et les limites des provinces; les différentes mers; la position des caps, des îles, des ports et des havres; les sinuosités des rivières, les dimensions des lacs, la situation et les particularités de chaque pays, et les endroits favorables pour y construire des villes. » Il a été appelé par les Espagnols le prince des historiens de l'Amérique, et l'on a ajouté que, depuis lui, il ne s'en est montré aucun qui puisse lui disputer ce titre. Une grande partie de ces éloges paraîtra

exagérée à ceux qui examineront les histoires manuscrites dont il a fait entrer dans son ouvrage des chapitres et des livres tout entiers avec très-peu de changemens, et ils verront qu'une bonne partie des louanges qui lui ont été données pour son ouvrage sur les Indes, est réellement due à Las Casas, qui a été trop long-temps éclipsé par son copiste. Cependant Herrera a laissé des preuves de recherches faites avec soin, d'informations étendues, et d'un talent littéraire distingué. Ses ouvrages portent l'empreinte de la candeur, de l'intégrité et d'un désir sincère de dire la vérité.

Il mourut en 1625, à l'âge de soixante ans, après avoir obtenu de Philippe II la promesse de la première place de secrétaire d'état qui deviendrait vacante

APPENDIX N° 32.

L'évêque Fonseca.

On a souvent parlé, dans le cours de cet ouvrage, de la malveillance déployée par l'évêque Juan Rodriguez de Fonseca contre Colomb et sa famille, et qui fut une des secrètes et principales causes de leurs infortunes. Elle prit son origine, comme on l'a démontré, dans quelque altercation survenue à Séville en 1493 entre l'amiral et Fonseca, à cause du délai qu'on apportait à faire les préparatifs du second voyage, et relativement au nombre de domestiques qui devaient former la maison de l'amiral. Fonseca reçut des souverains une lettre qui était une réprimande tacite, et qui lui enjoignait de donner toute l'attention possible aux désirs de Colomb, et de veiller à ce qu'il fût traité

avec honneur et déférence. Fonseca n'oublia jamais cet affront, et, ce qui pour lui était la même chose, il ne le pardonna jamais. C'était un de ces esprits rancuneux et vindicatifs qui ne connaissent pas le baume du pardon, et dont les blessures, une fois reçues, ne se cicatrisent jamais. Le sentiment d'hostilité qui naquit ainsi, dura, en redoublant de violence, pendant toute la vie de Colomb, et se dirigea, lors de sa mort, contre son fils et son successeur. Cette animosité constante a été prouvée dans le cours de cet ouvrage par des faits et par des observations tirées d'auteurs dont quelques-uns étaient contemporains de Fonseca, mais que des motifs de prudence paraissent avoir empêchés de se livrer à toute l'indignation qu'ils éprouvaient évidemment. Même encore aujourd'hui un historien espagnol prendrait garde d'exprimer trop librement ses sentimens à ce sujet, de crainte d'inspirer aux censeurs ecclésiastiques de la presse des préventions contre son ouvrage. C'est ainsi que l'évêque Fonseca a échappé en partie aux sanglans reproches que sa conduite n'a que trop mérités.

Ce prélat eut la surintendance en chef des affaires des colonies espagnoles sous Ferdinand et Isabelle, et sous l'empereur Charles V. C'était un homme actif et intrépide, mais égoïste, absolu et perfide. Son administration ne porte aucune marque d'une politique grande et libérale, mais elle est pleine de traits d'arrogance et de bassesse. Il s'opposa

aux efforts bienveillans de Las Casas pour améliorer la situation des Indiens et pour obtenir l'abolition des repartimientos, et il le traita personnellement avec hauteur et dureté[1]. La raison qu'on en donne, c'est que Fonseca s'enrichissait lui-même à l'aide de ces abus, et tenait en esclavage un nombre considérable de malheureux Indiens, pour les faire travailler sur ses possessions dans les colonies.

Pour prouver qu'on n'a pas jugé son caractère avec trop de sévérité, il est à propos de faire remarquer sa conduite envers Fernand Cortez, où l'on ne verra qu'envie et persécution. Tandis qu'il était prêt à protéger des aventuriers obscurs et sans talens, l'évêque n'eut jamais une tête et un cœur capables d'apprécier le mérite d'illustres commandans comme Colomb et Cortez.

A une époque où des querelles éclatèrent entre Cortez et Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, et où celui-ci cherchait à arrêter le conquérant du Mexique au milieu de sa brillante carrière, Fonseca, sans examiner le fond de l'affaire, prit ouvertement fait et cause pour Velasquez. L'intérêt personnel était la cause secrète de cette faveur, car un mariage se négociait entre Velasquez et une sœur de l'évêque[2]. Velasquez avait envoyé à la cour d'Espagne des plaintes et des faux rap-

(1) Herrera, decad. II, lib. II, cap. 3.
(2) Herrera, decad. III, lib. IV, cap. 9.

ports sur la conduite de Cortez, qu'il représentait comme un aventurier sans principes et ne reconnaissant aucune loi, qui cherchait à usurper l'autorité absolue dans la Nouvelle-Espagne. Les véritables services rendus par Cortez avaient déjà excité l'admiration de la cour; mais telle était l'influence de Fonseca, que, de même que lorsqu'il s'était agi de Colomb, il réussit à prévenir l'esprit du souverain contre un de ses sujets qui avaient le mieux mérité de lui. Un nommé Christoval de Tapia, homme sans talent et sans réputation, mais dont la grande recommandation était d'avoir été employé par l'évêque[1], fut investi de pouvoirs semblables à ceux qui avaient été autrefois donnés à Bobadilla, au préjudice de Colomb. Il devait faire une enquête sur la conduite de Cortez, et, dans le cas où il le jugerait à propos, le faire arrêter, séquestrer tous ses biens, et le destituer de son commandement. Peu content des lettres régulières et officielles qui avaient été remises à Tapia, l'évêque, peu de temps après son départ, envoya en Amérique Juan Bono de Quexo avec des lettres en blanc, signées de sa propre main, et avec d'autres épîtres adressées à différentes personnes, leur ordonnant de recevoir Tapia comme gouverneur, et les assurant que le roi regardait la conduite de Cortez comme déloyale[2]. La sagacité et la fermeté

(1) Herrera, decad. III, lib. I, cap. 15.
(2) Herrera, decad. III, lib. III, cap. 16.

de Cortez empêchèrent seules cette mesure d'interrompre ses entreprises, sinon de les faire complétement avorter.

Lorsqu'il fut question en Espagne d'examiner et de juger les altercations entre Cortez et Velasquez, le père de Cortez et ses conseils s'opposèrent à ce que Fonseca fût un des arbitres, alléguant son inimitié contre Cortez, la protection qu'il accordait à Velasquez, et le mariage que sa sœur était sur le point de contracter avec celui-ci. Le cardinal Adrien examina cette affaire à fond, et décida que leur demande devait être accordée. En conséquence Fonseca reçut ordre de ne point présider dans cette affaire. « On allégua aussi, dit Herrera, qu'il avait publiquement donné à Cortez le nom de traître; qu'il avait empêché que ses représentations fussent examinées dans le conseil des Indes, ayant déclaré qu'elles n'y seraient jamais portées tant qu'il vivrait; qu'il n'avait pas donné au roi des informations complètes sur différens points du service public, et qu'il avait ordonné à la Maison des Indes à Séville de ne permettre le départ pour la Nouvelle-Espagne d'aucune arme, d'aucune marchandise, ni d'aucun voyageur [1]. » Cortez lui-même déclara ensuite « qu'il avait éprouvé plus d'embarras et de difficultés, par suite des menaces et des affronts des

(1) Herrera, decad. III, lib. IV, cap. 13.

ministres du Roi, qu'il ne lui en avait coûté de peines pour remporter ses victoires[1]. »

Une accusation d'un genre encore plus odieux contre Fonseca, perce dans un passage d'Herrera, quoiqu'elle soit conçue en termes si obscurs, qu'elle a échappé à l'attention des historiens qui ont écrit après lui. Il désigne l'évêque comme l'instigateur d'un homme perfide et sans honneur. C'était un nommé Antonio de Villafana qui ourdit un complot pour assassiner Cortez, et mettre en sa place Francisco Verdugo, beau-frère de Velasquez. Tandis que les conspirateurs attendaient une occasion pour poignarder Cortez, un d'eux, saisi de repentir, lui apprit le danger qu'il courait. Villafana fut arrêté. Il essaya d'avaler un papier contenant la liste des conspirateurs; mais on le saisit à la gorge, et on lui en arracha de la bouche un fragment sur lequel étaient inscrits les noms de quatorze personnes d'importance. Villafana avoua son crime, mais aucune torture ne put lui faire inculper les personnes dont les noms se trouvaient sur la liste, et qu'il déclara n'avoir aucune connaissance de son projet. Il fut pendu par ordre de Cortez[2]. Lors de l'examen des altercations entre Cortez et Velasquez, qui eut lieu en 1522 devant un tribunal spécial, composé du grand chancelier et d'autres personnages distingués, on représenta

(1) Herrera, decad. III, lib. I, cap. I.
(2) Herrera, decad. III, lib. I, cap. I.

l'exécution de Villafana comme un cruel abus de pouvoir; et, dans le désir qu'on avait de faire passer Cortez pour criminel, un témoin, produit en faveur de Velasquez, déclara que Villafana avait été excité à ce qu'il avait fait par des lettres de l'évêque Fonseca (que se moviò a lo que hizò con cartas del obispo de Burgos[1]). Il n'est pas probable que Fonseca lui eût ordonné l'assassinat, mais on voit par là quel était le caractère des agens qu'il employait, et quelle devait être la nature de ses instructions, quand de pareils hommes croyaient qu'un tel crime accomplirait ses désirs.

Fonseca mourut à Burgos le 4 novembre 1524, et fut enterré à Coca.

(1) Herrera, decad. III, lib. I, cap. 3.

APPENDIX N° 33.

Sur la situation du paradis terrestre.

Les idées de Colomb sur la situation du paradis terrestre, quelque extravagantes qu'elles puissent paraître, étaient de même nature que celles qui ont occupé bien des hommes graves et savans. Une légère esquisse de leurs opinions sur ce sujet curieux peut être agréable au lecteur, et elle servira à faire disparaître ce qu'on peut trouver d'étrange dans les idées exprimées par Colomb.

Le séjour de nos premiers parens fut autrefois un sujet de recherches très-attentives, et véritablement les hommes ont toujours été portés à se représenter quelque lieu de félicité parfaite, où l'imagination, trompée dans les réalités grossières de la vie, se livre au rêve d'un Élysée qu'elle crée

elle-même. C'est une idée qui n'est point particulière à notre religion, car elle se retrouve dans la croyance grossière des nations les plus sauvages, et elle était généralement adoptée par les anciens.

Les conjectures sur la situation du jardin d'Éden ressemblent à celles des Grecs relativement au jardin des Hespérides, cette région de délices qu'ils plaçaient toujours aux limites les plus reculées du monde connu; que leurs poëtes ornaient de tous les charmes de la fiction; après laquelle ils soupiraient sans cesse, et qu'ils ne pouvaient jamais trouver. A une certaine époque, c'était le grand Oasis d'Arabie. Le voyageur épuisé, après avoir traversé le désert aride et brûlant, saluait avec transport ce lieu couvert de verdure; il se rafraîchissait sous l'ombre de beaux arbres, près de fontaines limpides, comme l'équipage d'un vaisseau battu par la tempête se repose sur les côtes verdoyantes de quelque île de l'océan; et parce que cet endroit était ainsi isolé au milieu d'un océan de sable, on le nomma l'île des Bienheureux. A mesure que les connaissances géographiques firent des progrès, la situation du jardin des Hespérides fut successivement reportée à une plus grande distance. On le plaça sur les bords de la grande Syrte, dans les environs du mont Atlas. Là, après avoir traversé les déserts effrayans de Barca, le voyageur se trouvait dans une belle et fertile contrée arrosée par des ruisseaux, et où des sources jaillissaient de tous côtés. Les oranges et les ci-

trons, transportés de là en Grèce où ils étaient encore inconnus, enchantèrent les Athéniens par leurs riches couleurs et par leur saveur délicieuse, et ils pensèrent que le jardin des Hespérides pouvait seul produire un si beau fruit. Ce fut ainsi que les anciens transportèrent leur pays fortuné de place en place, mais toujours à l'extrémité du monde la plus reculée et la plus obscure, jusqu'à ce qu'enfin la fable l'eût fixé dans les Canaries, qu'on nomma pour cette raison les Iles Fortunées ou Hespériennes. Il y resta parce que les découvertes ne s'étendirent pas plus loin, et que ces îles étaient si éloignées et si peu connues qu'elles donnaient une pleine carrière aux fictions des poëtes[1].

De même, la situation du paradis terrestre, ou du jardin d'Éden, fut long-temps un sujet de discussions curieuses, et elle occupa l'attention laborieuse des plus savans théologiens. Les uns le placèrent dans la Palestine ou dans la Terre-Sainte; les autres dans la Mésopotamie, dans cette belle et riche étendue de pays que le Tigre et l'Euphrate embrassent de leurs détours; quelques-uns en Arménie, dans une vallée entourée de montagnes escarpées et inaccessibles, où ils s'imaginèrent qu'Enoch et Elie avaient été transportés hors de la vue des mortels pour y vivre dans un état de félicité terrestre jusqu'au second avénement de notre

(1) Gosselin, *Recherches sur la Géogr. des Anciens*, t. 1.

Sauveur; d'autres lui assignèrent diverses situations beaucoup plus éloignées, comme la Taprobane des anciens, connue aujourd'hui sous le nom d'île de Ceylan, l'île de Sumatra, les îles Fortunées ou les Canaries, une des îles de la Sonde, ou quelque autre lieu privilégié, sous la ligne équinoxiale.

Ces savans trouvèrent beaucoup de difficulté à adapter au lieu dont ils faisaient choix la description que fait la Genèse du jardin d'Eden, et surtout ce qu'elle dit du grand fleuve qui l'arrosait et qui se divisait ensuite en quatre rivières, le Pison ou Phison, le Gihon, l'Euphrate et le Heddekel. Ceux qui étaient en faveur de la Terre-Sainte, supposaient que le Jourdain était le grand fleuve qui, en se divisant, formait ensuite le Pison, le Gihon, le Tigre et l'Euphrate, mais que les sables avaient comblé les anciens lits de ces rivières; que dans l'origine le Pison traversait l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse, d'où il suivait sa course jusqu'au golfe Persique, que le Gihon arrosait l'Arabie Pétrée ou septentrionale, et se jetait dans le golfe Arabique ou dans la mer Rouge; et que l'Euphrate et le Tigre passaient d'Éden en Assyrie et en Chaldée, d'où ils allaient se jeter dans le golfe Persique.

La plupart des premiers commentateurs supposent que le Gihon est le Nil. La source de cette rivière était inconnue, mais elle était évidemment bien éloignée des lieux d'où partaient le Tigre et

l'Euphrate. Ils triomphaient pourtant ingénieusement de cette difficulté en lui donnant un cours souterrain de quelques centaines de lieues depuis la source commune, jusqu'à ce qu'il se montrât au jour en Abyssinie[1]. De même on donnait un cours souterrain au Tigre et à l'Euphrate; on les faisait passer sous la mer Rouge, et ils se remontraient en Arménie, comme s'ils venaient de sortir d'une source commune. De même aussi ceux qui plaçaient le paradis terrestre dans quelque île, supposaient que les rivières ci-devant nommées qui coulaient dans Éden, ou traversaient la surface de la mer, attendu que l'eau douce étant plus légère peut flotter sur l'eau salée, ou s'enfonçaient dans les veines profondes de la terre, comme on disait que la fontaine Aréthuse disparaissait sous la terre en Grèce et se remontrait en Sicile, tandis que le fleuve Alphée la poursuivant, mais avec moins de persévérance, s'élevait à quelque distance d'elle dans la mer.

Quelques-uns prétendaient que le déluge avait détruit le jardin d'Éden et changé toute la face de la terre, de sorte que les rivières n'avaient plus les mêmes lits, et qu'elles avaient pris des directions différentes de celles mentionnées dans la Genèse. D'autres prétendaient, comme saint Augustin dans son Commentaire sur le livre de la Genèse, que le paradis terrestre existait encore avec toute la

(1) Feyjoo, *Teatro critico*, lib. VII, § 2.

beauté, avec toutes les délices qui lui avaient été accordées dans l'origine, mais qu'il était inaccessible aux mortels, étant situé sur le sommet d'une montagne d'une hauteur merveilleuse, atteignant la troisième région de l'air et s'approchant de la lune; et que cette élévation l'avait ainsi mis à l'abri des ravages du déluge.

Il s'en trouve qui plaçaient cette montagne sous la ligne équinoxiale ou sur cette bande du firmament que les anciens appelaient métaphoriquement *la Table du Soleil* [1], comprenant l'espace contenu entre les tropiques du Cancer et du Capricorne, au-delà desquels le soleil ne s'avançait jamais dans son cours annuel. Là régnaient des nuits et des jours toujours égaux, et la hauteur de la montagne élevait cet endroit au-dessus de la chaleur et des orages des régions inférieures.

D'autres transportaient le jardin d'Éden au-delà de la ligne équinoxiale, et le plaçaient dans l'hémisphère méridional, supposant que la zone torride pouvait être le glaive flamboyant chargé d'en interdire l'entrée à tous les mortels. Ils avaient une suite d'argumens bizarres à l'appui de leur théorie. Le paradis terrestre, disaient-ils, devait être placé dans la partie la plus noble et la plus heureuse du globe. Cette partie devait être sous la portion la plus noble des cieux, attendu que le mérite d'un lieu quelconque dépend moins des

(1) Hérodote, liv. III. Virgile, *Géorg.*, liv. I. Pomp. Mela, liv. III, chap. 10.

vertus de la terre que des influences heureuses des astres, et de l'aspect benin et favorable du firmament. Or, d'après les philosophes, le monde se divisait en deux hémisphères. Ils considéraient celui du sud comme la tête, et celui du nord comme les pieds ou la partie inférieure. L'est était la main droite, d'où avait commencé le mouvement du *primum mobile*, et l'ouest, ou la main gauche, était le point vers lequel ce mouvement se dirigeait.

Cela posé, ils disaient qu'il était évident que comme la tête, en toutes choses, naturelles ou artificielles, est toujours la meilleure et la plus noble partie, et gouverne tous les autres membres du corps; de même le sud, étant la tête de la terre, devait être plus noble, plus élevé en dignité que l'est, l'ouest et le nord. A l'appui de cette opinion, ils citaient celle de divers anciens philosophes, et notamment de Ptolémée, qui disait que les astres de l'hémisphère méridional étaient plus grands, plus brillans, plus parfaits que ceux du nôtre, et que par conséquent ils avaient plus de vertu et d'efficacité, erreur qui fut universelle jusqu'à ce que les découvertes modernes en eussent démontré la fausseté. Ils concluaient de là que c'était dans cet hémisphère méridional, dans cette tête de la terre, sous ce firmament plus pur et plus resplendissant, sous ces astres plus puissans et plus bienveillans, que le paradis terrestre était placé.

On n'était pas d'accord sur l'étendue de cette région fortunée. Comme Adam et toute sa postérité devaient y vivre s'il n'avait pas péché, et que la mort n'y serait pas entrée pour diminuer le nombre du genre humain, on en concluait que le paradis terrestre devait être assez grand pour contenir tous les descendans d'Adam. Les uns lui donnaient une étendue égale à l'Europe ou à l'Afrique; les autres, la totalité de l'hémisphère méridional. Saint Augustin supposait qu'à mesure que le genre humain se serait multiplié, une partie en aurait été transférée dans le ciel sans l'entremise de la mort, les parens peut-être, quand leurs enfans auraient atteint l'âge de la maturité, ou quelque portion de la race humaine à la fin de certaines périodes, ou quand la population du paradis terrestre serait arrivée à un certain point. D'autres pensaient que le genre humain, restant dans un état d'innocence primitive, n'aurait pas eu besoin d'autant d'espace qu'à présent. N'étant pas dans la nécessité d'élever des animaux pour s'en nourrir, on n'aurait pas eu besoin de convertir des terres en pâturages, et la terre, n'ayant pas reçu la malédiction de la stérilité, n'aurait pas exigé qu'on laissât de vastes champs en jachère, et qu'on fît alterner les moissons, conformément aux principes du labourage. Les fruits du jardin, produits spontanément et ne manquant jamais, auraient fourni abondamment aux simples besoins de l'homme. Cependant, pour que la race

humaine ne se trouvât pas trop serrée, et qu'elle pût avoir un espace suffisant pour se récréer et jouir des charmes de la variété et du changement, quelques-uns donnaient au jardin au moins une centaine de lieues de circonférence.

Saint Basile [1], dans son éloquent discours sur le Paradis, s'étend avec enthousiasme sur les joies de ce séjour sacré, élevé à la troisième région de l'air, et placé sous le firmament le plus heureux. Là, chaque sens jouit d'un plaisir pur et sans fin. L'œil est ravi de l'admirable pureté de l'atmosphère, de la verdure et de la beauté des arbres, et de la fraîcheur des fleurs qui ne se fanent jamais. L'oreille est enchantée du chant des oiseaux; l'odorat respire le parfum des aromates du pays; chacun des autres sens a également ses jouissances particulières. Là, les vicissitudes des saisons sont inconnues; et le climat réunit la fertilité de l'été, l'abondance agréable de l'automne, la douce fraîcheur et la tranquillité du printemps. La terre y est toujours couverte de verdure, les fleurs y sont toujours épanouies, l'eau y est pure et limpide; elle ne se précipite pas en torrens fougueux, mais elle se rassemble en fontaines de cristal, ou serpente en ruisseaux paisibles et argentés. Il n'est pas permis aux vents courroucés et impétueux d'y

(1) Saint Basile fut surnommé *le grand*. Ses ouvrages étaient lus et admirés de tout le monde, et même des païens. Ils sont écrits dans un style élevé et majestueux, et remplis d'idées brillantes et d'une vaste érudition.

troubler la sérénité de l'air et de ravager les beautés des bosquets. On n'y connaît ni un temps sombre et couvert, ni la pluie tombant par torrens, ni la grêle dévastatrice, ni l'éclair sillonnant les nues, ni le tonnerre retentissant, ni le froid piquant de l'hiver, ni la chaleur desséchante de l'été, ni rien qui puisse causer peine, souffrance ou ennui : tout y est doux, paisible et serein ; une jeunesse et une joie perpétuelles règnent dans toute la nature, et rien n'est frappé de dépérissement et de mort.

Saint Ambroise exprime la même idée dans son livre sur le Paradis[1], et Colomb consulta et cita aussi cet auteur. Il écrivait dans le quatrième siècle, et son éloquence touchante, son style gracieux quoique plein de vigueur, assurèrent beaucoup de vogue à ses écrits. Granville, communément appelé Bartholomeus Anglicus, cite un grand nombre de ses opinions dans son ouvrage intitulé *de Proprietatibus Rerum*, ouvrage que Colomb connaissait évidemment. C'était une espèce d'encyclopédie des connaissances générales qu'on possédait à cette époque, et qui devait recommander cet ouvrage à un voyageur curieux et cherchant à s'instruire. Cet auteur dit que saint Basile et saint Ambroise avancent que l'eau du grand fleuve qui sort du jardin d'Eden tombe dans un grand lac avec un bruit si terrible, que les habitans du voisinage sont sourds

(1) Sancti Ambros., *Opera*, edit. Coignard. Parisiis, 1690.

de naissance, et que de ce lac sortent les quatre principales rivières mentionnées dans la Genèse[1].

Néanmoins, ce passage ne se trouve dans l'*Hexameron* ni de Basile, ni d'Ambroise, d'où Glanville dit l'avoir tiré. On ne le rencontre pas davantage dans le *Discours sur le Paradis* du premier, ni dans la lettre écrite sur le même sujet par le second à Ambrosius Sabinus. Il faut que ce soit une fausse citation. Colomb paraît pourtant en avoir été frappé, et Las Casas pense[2] qu'il tira de là son idée que la vaste masse d'eau douce qui remplissait le golfe de la Ballena ou de Paria, venait du grand fleuve du Paradis, quoique à une distance fort éloignée, et que c'était dans ce golfe, qu'il supposait situé à l'extrémité de l'Asie, que prenaient leur source le Nil, le Tigre, l'Euphrate et le Gange, qui pouvaient être conduits par de profonds canaux sous la terre et sous la mer, jus-

(1) « Paradisus autem in oriente, in altissimo monte, de cujus cacumine cadentes aquæ maximum faciunt lacum, quæ in suo casu tantum faciunt strepitum et fragorem, quod omnes incolæ, juxta prædictum lacum, nascuntur surdi, ex immoderato sonitu seu fragore sensum auditûs in parvulis corrumpente. *Ut dicit Basilius in Hexameron, similiter et Ambrosius.* Ex illo lacu, velut ex uno fonte, procedunt illa flumina quatuor, Phison qui et Ganges, Gihon qui et Nilus dicitur, et Tigris et Euphrates. » (Barthol.; *Anglici de Proprietatibus rerum*, lib. xv, cap. 112. Francofurti, 1540.)

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. 141.

qu'à l'endroit où ils se montrent sur la terre, et prennent chacun leur nom.

Je m'abstiendrai d'entrer plus au long dans les autres idées qu'on s'est formées du paradis terrestre, et peut-être trouvera-t-on que j'en ai déjà trop dit sur un sujet si complétement d'imagination; mais pour faire bien connaître le caractère de Colomb, il est nécessaire de mettre au jour ces pensées qui traversaient son esprit, tandis qu'il observait les singuliers phénomènes des régions inconnues qu'il découvrait; pensées qui souvent ne sont que légèrement et vaguement développées dans ses lettres et dans ses journaux. D'ailleurs, ces idées, de même que les rêveries relatives à des îles imaginaires situées dans l'Océan, nous reportent au temps d'alors, et nous font sentir ce charme de mystère et de conjectures qui régnait sur la plus grande partie du monde, et que les découvertes modernes ont complétement dissipé. Nous en avons dit assez pour prouver que, dans ses observations sur le paradis terrestre, Colomb ne se livrait pas à de vaines et absurdes chimères, produit d'un cerveau échauffé et dérangé. Quelque bizarres que puissent paraître ses conjectures, elles étaient toutes fondées sur des opinions écrites, qui alors passaient presque pour des oracles, et, en y réfléchissant, on verra qu'il s'en fallait de beaucoup qu'elles allassent aussi loin que les idées et les théo-

ries de sages regardés comme illustres dans l'école et dans le cloître par leur science et leur érudition.

APPENDIX N° 34.

Testament de Colomb.

Au nom de la très-Sainte Trinité, qui m'inspira l'idée, qu'elle me rendit ensuite parfaitement claire, que je pouvais naviguer et aller d'Espagne aux Indes en traversant l'Océan vers l'occident, idée que je communiquai au roi don Ferdinand et à la reine dona Isabelle, nos souverains, qui voulurent bien me fournir l'équipement nécessaire d'hommes et de navires, et me nommer leur amiral sur ledit Océan, dans toutes les parties à l'ouest d'une ligne imaginaire tirée d'un pôle à l'autre, à cent lieues à l'ouest des îles du Cap-Verd et des Açores, me nommant aussi leur vice-roi et leur gouverneur de tous les continens et de toutes les îles que je pourrais découvrir au-delà et à l'ouest de ladite ligne, avec

le droit d'avoir pour successeurs dans lesdites fonctions mon fils aîné et ses héritiers à toujours, m'accordant aussi la dixième partie de tout ce qui se trouverait dans ladite juridiction, et de toutes les rentes et de tous les revenus qu'on en tirerait, et le huitième de toutes les terres et de tout autre chose, avec les appointemens répondant à mon rang d'amiral, de vice-roi et de gouverneur, et tous autres émolumens en dérivant, ainsi que le tout est plus amplement énoncé dans le titre et l'arrangement que leurs altesses ont sanctionné.

Et il a plu au Seigneur tout-puissant qu'en l'année 1492 je découvrisse le continent des Indes et un grand nombre d'îles, et notamment celle d'Hispaniola, nommée par les Indiens Ayte, et par les Monicongos, Cipango. Je retournai alors en Castille vers leurs altesses, qui approuvèrent que j'entreprisse un second voyage pour faire de nouvelles découvertes et des établissemens, et le Seigneur m'accorda la victoire sur l'île d'Hispaniola, qui a six cents lieues d'étendue, et je la conquis et la rendis tributaire; et je découvris beaucoup d'îles habitées par des cannibales, à sept cents lieues à l'ouest d'Hispaniola, parmi lesquelles la Jamaïque que nous appelons Santiago, et trois cent trente-trois lieues de continent allant de sud en ouest, indépendamment de cent sept lieues vers le nord, que je découvris dans mon premier voyage, ainsi que beaucoup d'îles, comme on peut le voir plus clairement par mes lettres, mes mémoires et mes

cartes. Et comme nous espérons qu'avec la grâce de Dieu, et avant qu'il soit long-temps, on tirera un bon et grand revenu de ces îles et de ce continent, dont, pour les raisons susdites, le dixième et le huitième m'appartiennent, avec les salaires et les émolumens ci-devant spécifiés; et considérant que nous sommes mortels, et qu'il est à propos que chacun mette ordre à ses affaires et déclare à ses héritiers et successeurs les biens qu'il possède, ou auxquels il a droit, c'est pourquoi j'ai résolu d'établir un majorat (substitution) dudit huitième des terres, places et revenus, de la manière que je vais maintenant l'énoncer.

En premier lieu, j'institue pour mon héritier mon fils don Diego, qui, s'il vient à mourir sans enfans, sera remplacé par mon autre fils Fernando; et si Dieu disposait aussi de lui sans qu'il eût d'enfans et sans que j'aie d'autre fils, alors mon frère don Barthélemi lui succédera, et après lui son fils aîné; et si Dieu disposait de celui-ci sans qu'il eût d'enfans, les autres fils de don Barthélemi lui succéderaient l'un après l'autre et à toujours; ou, à défaut de mon fils aîné, j'aurai pour héritier don Fernando, de la même manière, de fils en fils successivement, ou en leur place mes frères Barthélemi et Diego. Et s'il plaisait au ciel que mes biens, après être restés quelque temps dans la ligne de mes susdits successeurs, manquassent d'héritier immédiat et légitime dans la ligne masculine, la succession passera au plus proche parent, de naissance légitime,

et portant le nom de Colomb, lui venant de son père et de ses ancêtres. Ce bien substitué ne pourra en aucun cas passer à une femme, à moins qu'il ne se trouve aucun héritier mâle, soit en ce pays, soit en quelque autre partie du monde, de mon véritable lignage, dont le nom, de même que celui de ses ancêtres, aura toujours été Colomb. Cet événement arrivant (ce qu'à Dieu ne plaise!), la femme de naissance légitime, étant la plus proche parente du précédent propriétaire desdits biens, en héritera, aux conditions qui seront ci-après stipulées, et qui doivent être entendues comme s'étendant à don Diego, mon fils, et à tous ceux ci-devant dénommés et leurs héritiers pour être exécutées, chacune d'elles, par chacun d'eux : et à faute de ce faire, ils seront privés de la succession, pour n'avoir pas satisfait à ce qui sera ci-après exprimé, et les biens passeront au plus proche parent de celui qui y avait droit; et celui qui y succédera ainsi en sera privé de la même manière, s'il manquait aussi à accomplir lesdites conditions; et un autre, le plus proche de mon lignage, y succédera, pourvu qu'il les accomplisse, de sorte qu'elles soient exécutées à toujours dans la forme qui sera prescrite. Cette déchéance ne sera pas encourue pour des circonstances futiles ou de légères contestations soumises aux tribunaux, mais dans les cas importans qui peuvent concerner la gloire de Dieu, la mienne et celle de ma famille, ce qui suppose un accomplissement complet de tout ce qui sera or-

donné ci-après, ce que je recommande aux cours de justice. Et je supplie sa sainteté, et ceux qui seront après lui chefs de la sainte église, s'il arrivait que le présent acte, contenant mes dernières volontés et mon testament, eût besoin de son saint ordre et de son commandement pour être exécuté, de donner ledit ordre, en vertu de l'obéissance qui lui est due, et sous peine d'excommunication, pour qu'il ne soit vicié en aucune manière. Je prie aussi le roi et la reine, nos souverains, et leur fils aîné, le prince don Jean, notre maître, et leurs successeurs, par égard pour les services que je leur ai rendus, et parce que c'est une chose juste, de ne pas souffrir qu'il soit dérogé en rien à mon testament et à mon établissement d'un majorat, mais de maintenir le tout à jamais, dans la forme et de la manière que je l'ai ordonné, pour la plus grande gloire du Tout-Puissant, et pour que ce puisse être la racine et la base de ma lignée, et un souvenir des services que j'ai rendus à leurs altesses; moi qui, étant né à Gênes, suis venu les servir en Castille, et ai découvert, à l'ouest de la terre ferme, les Indes et les îles ci-devant mentionnées. Je prie donc leurs altesses d'ordonner que mon présent testament, mon privilége, soit déclaré valide, et soit exécuté sans opposition, sans retard et à la lettre. Je prie aussi les grands du royaume et les seigneurs du conseil, et tous autres ayant l'administration de la justice, de ne pas souffrir que ce testament soit sans effet, mais de le faire exécuter comme contenant mes

intentions, attendu qu'il est juste qu'un noble qui a servi le roi, la reine et le royaume soit respecté dans la disposition de ses biens, par acte de dernière volonté, testament, substitution de biens ou partages, et qu'il n'y soit fait aucune infraction en tout ou en partie.

Premièrement, mon fils don Diego et tous mes successeurs et descendans, aussi bien que mes frères Barthélemi et Diego, porteront mes armoiries telles que je les leur laisserai après moi, sans y ajouter aucune autre chose, et elles seront gravées sur leur sceau. Don Diego mon fils, ou tout autre qui héritera de ses biens, en prenant possession de l'héritage, adoptera la signature dont je fais usage à présent, qui est un X surmonté d'un S, un M surmonté d'un A romain avec un S en dessus, et ensuite un Y surmonté d'un S, avec les lignes et les points, comme c'est ma coutume, ainsi qu'on peut le voir par mes signatures, dont il existe un grand nombre, et comme on le verra par celle qui terminera les présentes.

Quelque autres titres que le roi puisse lui accorder, il ne prendra que celui d'amiral. Ceci ne doit être entendu que de sa signature, et non de l'énumération de ses titres, qu'il peut faire tout au long si bon lui semble; mais sa signature doit être seulement : *l'Amiral*.

Ledit don Diego, ou tout autre héritier de ces biens, possédera ma charge d'amiral de l'Océan, qui est à l'ouest d'une ligne imaginaire que son Al-

tesse a ordonné de tirer d'un pôle à l'autre, à cent lieues au-delà des Açores et des îles du Cap-Verd, duquel Océan j'ai été fait amiral par son ordre, avec tous les priviléges dont jouit don Henrique dans l'amirauté de Castille, et nommé à perpétuité et pour toujours son gouverneur et vice-roi des îles et continent découverts ou à découvrir, moi et mes héritiers, comme le tout est plus amplement désigné dans le traité et privilége ci-devant mentionné.

Item. Ledit don Diego, ou tout autre héritier de ces biens, distribuera le revenu qu'il pourra plaire à notre Seigneur de lui accorder, de la manière suivante, et sous les peines susdites.

D'abord, sur la totalité du revenu desdits biens maintenant et en tout temps, et de tout ce qu'il pourra en toucher et recueillir, il en donnera le quart annuellement à mon frère Barthélemi Colomb, Adelantado des Indes; ce qui continuera jusqu'à ce qu'il ait acquis un revenu d'un million de maravedis, et cela pour les services qu'il a rendus et qu'il continuera à rendre à ces biens substitués; lequel million il devra recevoir, comme il vient d'être dit, chaque année, si ledit quart monte à cette somme, et qu'il n'ait pas autre chose; mais s'il possède un revenu montant en partie ou en totalité à ladite somme, il ne jouira plus dudit million en tout ou en partie, si ce n'est qu'il aura dans ledit quart de quoi lui compléter un million de maravedis, si ledit quart monte à tant; et le revenu qu'il pourra avoir indépendamment dudit quart, celui

qu'il pourra tirer de ses propriétés ou de ses places à perpétuité, sera déduit dudit quart. Mais quelque apport de mariage qu'il puisse recevoir de quelque femme qu'il épouse, nulle retenue ne sera faite sur ledit million pour ce sujet; de sorte que, quelle que soit la somme qu'il pourra recevoir de sa femme, aucune déduction ne sera faite sur ledit million pour cette cause, mais seulement pour ce qu'il peut avoir et acquérir en sus de la dot de sa femme; et quand il plaira à Dieu que lui, ses héritiers et descendans tirent de leurs propriétés et de leurs places un revenu d'un million de maravedis, ni lui ni ses héritiers ne jouiront plus d'aucune partie dudit quart des revenus desdits biens substitués, et ledit quart appartiendra à don Diego ou à ses héritiers.

Item. Sur les revenus desdits biens ou sur un autre quart d'iceux (si à tant ils montent), il sera payé tous les ans à mon fils Fernando deux millions jusqu'à ce que ses revenus lui produisent pareille somme; ainsi et de la même manière qu'il vient d'être expliqué à l'égard de Barthélemi, qui, de même que ses héritiers, doit avoir ledit million ou la somme nécessaire pour le compléter.

Item. Ledit don Diego ou ledit don Barthélemi paieront à mon frère don Diego, sur les revenus desdits biens, une somme suffisante pour le mettre en état de vivre décemment, attendu qu'il est mon frère. Je ne lui assigne aucune somme particulière, parce qu'il est entré dans l'église, et qu'on lui donnera ce qui sera juste. On lui paiera cette

somme en une fois et avant que rien ait été payé à mon fils Fernando et à mon frère Barthélemi, ou à leurs héritiers, le tout en proportion du revenu desdits biens; et en cas de contestation, l'affaire sera soumise à deux de nos parens ou autres hommes d'honneur, et s'ils ne sont pas d'accord ensemble, ils choisiront un tiers-arbitre, homme vertueux et ayant la confiance des deux parties.

Item. Tous les revenus que je lègue à Barthélemi, à Fernando et à Diego leur seront payés et seront reçus par eux, ainsi qu'il vient d'être réglé, à la charge par eux d'être fidèles et dévoués à mon fils Diego et à ses héritiers, eux et leurs enfans; et s'il arrivait qu'ils eussent, eux ou quelqu'un d'eux, agi contre lui en quelque chose, concernant l'honneur et la prospérité de la famille ou desdits biens, soit par paroles, soit par actions, d'où il pourrait résulter du scandale et l'abaissement de ma famille ou la détérioration de mesdits biens, en ce cas, il ne leur sera plus rien payé à compter de ce moment, attendu qu'ils doivent toujours être fidèles à Diego et à ses successeurs.

Item. Comme c'était mon intention, en établissant cette substitution, de disposer ou de faire disposer pour moi par mon fils Diego du dixième du revenu desdits biens en faveur de personnes nécessiteuses, à titre de dîme et en commémoration de Dieu éternel et tout-puissant, et persistant encore dans la même intention et dans l'espoir que sa haute majesté m'aidera, moi et ceux qui

en hériteront en ce pays ou dans le Nouveau-Monde, j'ai résolu que ledit dixième soit payé de la manière suivante :

Premièrement, il est bien entendu que le quart des revenus desdits biens que j'ai enjoint et ordonné de payer à don Barthélemi jusqu'à ce qu'il ait un revenu d'un million, comprend le dixième du revenu total desdits biens, et qu'à mesure que le revenu de mon frère don Barthélemi augmentera, comme on doit le déduire du quart des revenus desdits biens, on fera un calcul pour savoir à combien monte ledit dixième, et la portion qui excédera ce qui sera nécessaire pour compléter le million de don Barthélemi, sera payée aux membres de ma famille qui pourront en avoir le plus besoin, le déduisant dudit dixième si leur revenu ne monte pas à cinquante mille maravedis; et si quelqu'un d'eux jouit d'un revenu montant à cette somme, il lui sera payé cette somme, qui sera déterminée par deux personnes choisies à cet effet, et par don Diego ou ses héritiers. Ainsi donc, il faut bien entendre que le million que je laisse à don Barthélemi comprend le dixième du revenu total desdits biens; lequel dixième doit être distribué parmi mes parens les plus proches et les plus nécessiteux, ainsi que je viens de l'ordonner; et quand don Barthélemi aura un revenu d'un million, et qu'il ne lui sera plus rien dû en raison dudit quart, alors mon fils don Diego ou la personne qui pourra être en possession desdits biens, avec

deux autres personnes que je désignerai ci-après, examineront les comptes et régleront les choses de manière que le dixième du revenu continue à être payé aux membres les plus nécessiteux de ma famille qui pourront se trouver dans ce pays ou dans quelque autre partie du monde, et qu'on cherchera avec soin, et ils seront payés sur le quart d'où D. Barthélemi doit tirer son million, laquelle somme devra être portée en compte et déduite dudit dixième; et si ce dixième montait plus haut, le surplus, provenant de ce quart, sera payé aux personnes les plus nécessiteuses, comme il a déjà été dit. Si au contraire il était insuffisant, don Barthélemi continuera à en jouir jusqu'à ce que ses revenus s'accroissant laissent disponible la totalité ou une partie dudit million.

Item. Ledit don Diego, mon fils, ou quiconque sera mon héritier, nommera deux personnes graves et intègres, alliées de très-près à la famille, qui seront chargées de vérifier avec soin le montant des revenus, et de veiller à ce que ledit dixième soit payé sur le quart qui doit fournir à don Barthélemi son million, aux membres les plus nécessiteux de ma famille qui pourront se trouver ici ou ailleurs, et qu'on cherchera avec soin et en conscience; et comme il pourrait arriver que ledit don Diego ou d'autres après lui, pour des raisons d'intérêt personnel ou pour l'honneur et le soutien desdits biens, pourrait ne pas se soucier de faire connaître le montant véritable desdits revenus, je

le charge, sur sa conscience, de payer ladite somme et je leur enjoins, sur leur âme et leur conscience, de ne pas le dénoncer et le faire connaître, si ce n'est du consentement de don Diego ou de celui qui pourra être son héritier, voulant que ladite dîme soit payée de la manière que je viens d'indiquer.

Item. Afin d'éviter toutes contestations dans le choix des deux plus proches parens qui doivent agir avec don Diego ou ses héritiers, je choisis par ces présentes don Barthélemi mon frère, pour l'un, et don Fernando mon fils, pour l'autre. Quand ils entreront en fonctions, ils choisiront deux autres individus parmi les parens les plus proches et les plus dignes de confiance, et ceux-ci, à leur tour, en choisiront deux autres quand il sera question de commencer l'examen; et ainsi le tout sera réglé avec soin pour le service et la gloire de Dieu, et pour l'avantage desdits biens substitués.

Item. J'enjoins aussi à Diego ou à celui qui héritera dudit majorat de soutenir toujours dans la ville de Gênes un membre de notre famille, qui y sera domicilié avec sa femme, et de lui assurer un revenu avec lequel il puisse vivre honnêtement, comme il convient à une personne qui nous est alliée, et avoir pied et racine dans cette ville en qualité de citoyen; de sorte qu'il puisse y trouver aide et faveur en cas de besoin, car c'est là que je suis né, et c'est de là que je suis venu.

Item. Ledit don Diego, ou quiconque héritera

desdits biens, devra faire des remises, soit en lettres de change, soit de toute autre manière, de toutes sommes qu'il pourra épargner sur les revenus desdits biens, et ordonner qu'on achète en son nom, ou en celui de ses héritiers, des actions de la banque de Saint-George, qui rapportent un intérêt de six pour cent, et où l'argent est bien assuré, et les fonds seront consacrés à l'emploi que je vais indiquer. . . . .

Item. Comme il convient à tout homme de rang ayant des propriétés de servir Dieu, soit personnellement, soit par le moyen de sa fortune, et comme l'argent déposé à la banque de Saint-George est parfaitement en sûreté, Gênes étant une noble et puissante cité, et qu'à l'époque où j'ai entrepris de partir pour la découverte des Indes, c'était avec l'intention de supplier le roi et la reine, nos souverains, de consacrer à la conquête de Jérusalem tout l'argent qu'on pourrait tirer desdites Indes, et que je leur ai fait cette demande; s'ils le font, tant mieux; sinon, et dans tous les cas, ledit Diego, ou quiconque sera son héritier, devra réunir tout l'argent qu'il pourra, et accompagner le roi son maître, s'il marchait à la conquête de Jérusalem, ou autrement y aller lui-même avec toutes les forces qu'il pourra rassembler; et en suivant ce projet, il plaira au Seigneur de l'aider à l'accomplir, et s'il n'était pas en état de faire la conquête totale du pays, il n'y a nul doute qu'il ne la fît du moins en partie. Qu'il réunisse donc toute sa richesse dans

la banque de Saint-George de Gênes, et qu'elle s'y multiplie jusqu'à ce qu'on puisse faire quelque chose relativement au projet sur Jérusalem ; car je crois que lorsque leurs altesses verront que ce plan est en contemplation, elles voudront l'exécuter elles-mêmes, ou que du moins elles lui accorderont, comme à leur serviteur et à leur vassal, les moyens de le mettre à exécution.

Item. Je charge mon fils Diego et mes descendans, et spécialement quiconque aura hérité de mes biens, qui se composent, comme je l'ai dit ci-dessus, du dixième de ce qui se trouvera dans les Indes, ou qu'on pourra en retirer, et du huitième des terres et revenus, ce qui, avec mes droits et émolumens comme amiral, vice-roi et gouverneur, monte à plus de vingt-cinq pour cent, je le requiers, dis-je, d'employer tout ce revenu, ainsi que sa personne et tous les moyens en son pouvoir, à bien et fidèlement servir et soutenir leurs altesses ou leurs successeurs, même jusqu'à la perte de sa vie et de ses biens, puisque ce sont leurs altesses, après Dieu, qui m'ont fourni les moyens de faire mes découvertes et d'acquérir lesdits biens; quoiqu'il soit vrai que je suis venu en ce royaume pour leur proposer cette entreprise, et qu'il s'écoula bien du temps avant qu'on prît des mesures pour la mettre à exécution ; ce qui, au surplus, n'est pas surprenant, puisque c'était une entreprise dont l'objet était inconnu à tout le monde et en laquelle personne n'avait con-

fiance ; c'est pourquoi je ne leur en suis que plus redevable, ainsi que de l'avancement et des faveurs qu'ils m'ont accordés depuis ce temps.

Item. J'enjoins aussi à Diego, ou à quiconque pourra être en possession desdits biens, s'il arrivait un schisme dans l'église de Dieu, et que quelque personne, de quelque classe et de quelque condition qu'elle pût être, tentât de le dépouiller de ses biens et de ses honneurs, de porter aux pieds de sa sainteté, c'est-à-dire s'ils ne sont pas hérétiques (ce qu'à Dieu ne plaise!) leur personne, leur pouvoir et leurs richesses pour étouffer ce schisme et prévenir tout attentat contre l'honneur ou contre les biens de l'église.

Item. J'ordonne audit Diego, ou à quiconque possédera lesdits biens, d'avoir toujours en vue, dans tous ses travaux et dans toutes ses entreprises, l'honneur, la prospérité et l'agrandissement de la ville de Gênes, et à employer tous ses moyens et tous ses talens à défendre et à augmenter le bien-être et l'honneur de cette république, en tout ce qui ne sera pas contraire au service de l'église de Dieu, ou à la haute dignité du roi et de la reine, nos souverains, et de leurs successeurs.

Item. Ledit Diego, ou quiconque aura hérité desdits biens, aura soin, sur le quart du revenu total, sur lequel quart doit être prélevé le dixième, comme il a été dit, lorsque don Barthélemi ou ses héritiers auront épargné les deux millions, ou

partie de cette somme, et que le temps sera venu de faire une distribution parmi nos parens, d'employer et d'appliquer ce dixième à fournir des dots aux filles de notre lignage qui pourront en avoir besoin, et à faire tout le bien qui sera en leur pouvoir.

Item. Lorsqu'un temps opportun sera arrivé, il fera bâtir une église dans l'île d'Hispaniola, dans l'endroit le plus convenable, et il la nommera Sainte-Marie de la Conception. Il y sera annexé un hôpital sur le meilleur plan possible, comme ceux d'Italie et de Castille. Il fera aussi construire une chapelle pour y dire des messes pour le repos de mon âme et de celles de mes ancêtres et de mes descendans, avec grande dévotion, puisqu'il plaira sans doute au Seigneur de nous accorder un revenu suffisant pour cet objet et ceux qui précèdent.

Item. J'ordonne aussi à mon fils Diego, ou à quiconque lui succédera, de n'épargner aucune peine pour avoir et entretenir dans l'île d'Hispaniola quatre bons professeurs de théologie, qui prendront pour fin et pour but de leurs travaux et de leurs études la conversion à notre sainte foi des habitans des Indes; et à mesure que, par la volonté de Dieu, les revenus des biens s'accroîtront, il augmentera dans la même proportion le nombre des personnes religieuses qui s'efforceront par leurs instructions de rendre chrétiens les naturels du pays; nulle dépense ne de-

vant être regardée comme trop grande pour arriver à ce but.

Item. J'ordonne à mon fils Diégo, et à quiconque jouira près lui desdits biens, toutes les fois et aussi souvent qu'il se confessera, de montrer d'abord ce testament ou une copie d'icelui au confesseur, et de le prier d'en prendre connaissance pour qu'il puisse s'assurer, en l'interrogeant, s'il a fidèlement rempli les obligations qui lui sont imposées; d'où il résultera beaucoup de bien et de bonheur pour son âme.

S.
S. A. S.
X. M. Y.

El Almirante.

APPENDIX N° 35.

Comme tout ce qui concerne Colomb est plein d'intérêt, sa signature a donné lieu à quelques discussions. Elle portait en quelque sorte l'empreinte de ce siècle essentiellement religieux et pédantesque, et peut-être aussi du caractère particulier de l'individu, qui, se considérant comme mystérieusement élu, et spécialement choisi pour de grands desseins, croyait devoir mettre en toutes choses des formalités graves et solennelles, en harmonie avec cette idée. Voici comment il signait :

S.

S. A. S.

X. M. Y.

XPO FERENS.

La première moitié de la signature XPO, pour

Christo, est en lettres grecques ; la seconde, Ferens, est en lettres romaines. Tel était l'usage à cette époque et même encore à présent, les caractères grecs et romains sont employés en Espagne dans les signatures et dans les inscriptions.

On suppose que les chiffres ou initiales qui sont au-dessus de la signature représentent une pieuse éjaculation. Pour les lire il faut commencer par les lettres d'en-bas, et les lier à celles qui sont au-dessous. Spotorno conjecture qu'elles signifient *Xristus (Christus), Sancta Maria, Yosephus*, ou *Salva Me, Xristus, Maria, Yosephus*. La *Revue de l'Amérique septentrionale*, pour avril 1827, propose de substituer *Yesus* à *Josephus*.

C'était un ancien usage en Espagne, usage qui n'est pas encore tout-à-fait tombé en désuétude, de joindre à sa signature quelques mots de dévotion. Le motif de cette coutume était de prouver que celui qui signait ainsi était chrétien ; ce qui n'était pas sans quelque importance dans un pays où les juifs et les mahométans étaient proscrits et persécutés.

Don Fernando, fils de Colomb, dit que toutes les fois que son père prenait la plume, il commençait ordinairement par écrire : « *Jesùs cum Mariâ sit nobis in viâ.* » Le livre que l'amiral prépara et envoya aux souverains, où se trouvaient les prophéties qu'il regardait comme ayant rapport à ses découvertes et à la délivrance du saint sépulcre, commence par les mêmes mots. Cet

usage a beaucoup de rapport avec celui de placer les initiales de quelques mots de piété au-dessus de la signature, et donne beaucoup de probabilité à la manière dont on a expliqué celle de Colomb [1].

(1) Nous nous permettrons de dire qu'elle n'est nullement expliquée par ce qui précède, car il reste plusieurs initiales dont on ne donne aucune explication. La substitution du mot *Jesus* à celui *Yosephus* nous paraît une idée fort bizarre, pour ne rien dire de plus. Colomb venait d'employer le mot *Christus*; il la fait suivre de celui de *Maria*; à quoi bon aurait-il répété ce mot *Jesus*? Nous croyons qu'on pourrait raisonnablement interpréter cette signature ainsi qu'il suit :

Supplex
Servus Altissimi Salvatoris
Christi, Mariæ, Yosephi,
XPO Ferens.

Quant à la dernière ligne, *Christo ferens*, il est évident que Colomb emploie ces mots pour désigner son prénom *Christophe*, *Christophorus*, ou *Christopherus*, comme on l'écrivait quelquefois.

(*Note du traducteur.*)

FIN.

INDEX.

(Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes la page.)

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

N

O

P

R

S

T

X

Y

Z

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



